

Léontine DRAPIER-CADEC

MEMOIRES  
d'une  
SKOLERES



*Mes chères prisons*

ÉDITIONS DE LA CITÉ

*à mes enfants  
petits-enfants  
et arrière-petits-enfants*

Léontine DRAPIER-CADEC

MEMOIRES  
d'une  
SKOLERES



*Mes chères prisons*

ÉDITIONS DE LA CITÉ

## *Portrait d'une jeune dame de 88 ans*

*En breton l'institutrice est appelée « skoléres », mot gracieux et chantant de trois syllabes, son équivalent français est certes impressionnant et plein d'autorité mais un peu long, les enfants de la Maternelle, je le crains, ne s'y habitueront jamais, ils continuent à parler entre eux de la maîtresse.*

*Pour moi, la skoléres est plus de l'écolière que de la pédagogue et comme je suis tenté de croire qu'enseigner et apprendre c'est la même chose, je me la représente sous les traits d'une grande écolière qui s'identifie à chacun des enfants, filles et garçons qu'elle initie au savoir. Elle vit de plain-pied avec ses élèves, ce qui signifie qu'elle a conservé la fraîcheur d'âme, la disponibilité de l'enfance en dépit de la différence d'âge. Cette définition s'applique tout à fait à Mme Léontine Drapier-Cadec, auteur de ce livre à la fois tendre, plaisant et nostalgique où elle évoque de « chères prisons », c'est-à-dire l'école primaire supérieure de Quimperlé et l'école normale de Quimper. Au début du siècle, elle y apprit un métier et, en supplément, prit conscience d'une vocation qui exige un engagement total de l'esprit et du cœur, car si l'on ne donne pas le meilleur de soi aux écoliers on ne leur apporte rien. Elle me pardonnera si je l'interpelle plus souvent par le mot breton qui désigne sa fonction*

que par son patronyme. Elle a aujourd'hui 88 ans. Elle parle de ses années d'apprentissage comme si c'était hier, je veux dire qu'on croit y être. Le cœur de cette vieille dame n'a pas une ride. La voici telle que ses compagnes qui appréciaient son heureux caractère, la décrivaient. Elle accepte avec bonne grâce le sobriquet de «Cadichon» qui lui est donné. «Je n'en fus pas vexée», écrit-elle. Le petit âne Cadichon des «Petites filles modèles» m'était sympathique. Il était doux, affectueux, assez entêté et j'aimais son regard ingénu». Autres surnoms dont elle ne se formalisait pas: «Téou» (la grosse) qui lui fut donné par Marijanic, servante de la famille, et Tine la ronde, Tine étant le diminutif de Léontine.

La future skolères devait laisser un souvenir durable dans l'esprit de ses compagnes car elle avait déjà une forte personnalité. On se la représente assez bien, au temps où elle était normalienne à Quimper comme une adolescente primesautière et volontiers frondeuse mais en même temps élève appliquée, bûcheuse même, rêveuse parfois, généreuse, «soupe-au-lait» avec une pointe de naïveté. Elle se croyait jolie fille «parce que ses joues se creusaient de fossettes quand elle riait». Comme elle devait être séduisante! S'étonnera-t-on qu'en 1913, un soldat en visite dans son village aux vacances de Pâques, n'ait pas résisté à la tentation de l'embrasser sur la bouche. Elle en fut, dit-elle, terrorisée. Trois ans plus

tard, pendant la guerre, elle épousa ce «soldat effronté». Il s'appelait Charles Drapier. Il eut un chien qui se nommait Jip, dit «le ravissant». «Recouvrance des souvenirs», l'un des maîtres-livres de la skolères leur est dédié.

Ecrivain, Mme Drapier-Cadec n'appartient à aucune école sinon à celle de la narration où s'illustrèrent entre beaucoup d'autres Marivaux (celui de «La vie de Marianne») Diderot, Stendhal et Dickens, le maître incontesté de tous les conteurs d'histoires. Elle n'adhère à aucun système, ne se réclame d'aucun maître à penser, elle a le don d'être claire, plaisante quand elle s'amuse, émouvante quand elle est émue (ce qui n'est pas toujours donné), observatrice à la manière de Colette, une phrase lui suffit pour évoquer l'odeur de la forêt du Cranou à l'orée de laquelle elle a vécu, et faire partager son émotion au lecteur. L'un des premiers ouvrages qu'elle publie, si j'en crois la date de l'achevé d'imprimer, a pour titre «Rue de Madagascar». Elle a laissé son cœur dans cet immeuble portant le numéro 21 comme tel grand écrivain américain laissa le sien dans les montagnes. Elle était institutrice dans ce quartier du port de commerce de Brest qui eut, entre les deux guerres autant d'originalité véritable que Recouvrance, quartier où vivaient, plutôt entassés, des dockers et leurs familles, de petits retraités, des marginaux, mais le mot n'existait pas encore, qui se réchauffaient les uns les autres et,

voisins d'étage ou de palier, formaient dans chaque immeuble une famille au sens large du mot qui s'ajoutait à la famille naturelle et lui apportait un supplément de chaleur et d'animation. Ce livre qui s'apparente, sans leur ressembler d'ailleurs, à certains romans populistes du temps, est une œuvre très achevée, toute vibrante de ferveur et de générosité. Elle révèle une impérieuse vocation d'écrivain, vocation que la mère de Mme Drapier-Cadec, skolères elle aussi, avait discerné sans doute bien des années auparavant, ce qui lui faisait dire que sa fille serait heureuse... « Elle n'est pas méchante... Elle voit le comique, des gens et des situations ». Dispositions d'esprit que confirment « Kervez ce paradis », grand succès de librairie et « Recouvrance des Souvenirs » que préfaça Jean Louis Bory et que le Brestois Jim E. Sévellec illustra d'excellents dessins. Ce sont deux livres bien différents, l'un lumineux et chantant, l'autre pathétique car il évoque Recouvrance à l'heure allemande... Mais joyeuse ou attristée et même parfois saisie de panique, la « skolères vian », la petite maîtresse d'école ne s'abandonne jamais au désespoir. Il y a tant d'amour en elle et d'élan vers le prochain qu'elle ne laisse jamais s'éteindre la petite flamme de l'espérance.

Après un silence de quelques années, elle publie en 1972, sous le titre de « Comme il faisait beau temps » une chronique villageoise du début du siècle où elle dévoile enfin ses origines. L'enfance d'une future skolères y est

évoquée sur un ton vif et dru avec un naturel qui trouve sa récompense dans le plaisir sans mélange que prend le lecteur à un récit toujours alerte et qui ne s'embarrasse pas de périphrases. Bonheur d'expression et bonheur tout court y sont associés. Mais qu'on ne s'y trompe pas. L'auteur n'élude aucune difficulté et ne refuse jamais de regarder la misère et le malheur en face. Cette chronique villageoise est en même temps un document de grande valeur sur la vie des paysans bretons à une époque dont nous ne sommes pourtant pas trop éloignés, où il n'était pas rare que de vieilles femmes revenant de la forêt, laissent tomber le fagot qu'elles portaient sur le dos et meurent de froid au bord du chemin. En dépit de conditions d'existence difficiles, voisines du dénuement, la bonne humeur régnait dans ces petites communautés rurales. On s'entraidait sans arrière-pensée, on aimait chanter et rire bien qu'ayant souvent de bonnes raisons de pleurer.

Ayant posé sur ces humbles son regard vif, pénétrant, qui n'était pas exempt de malice, mais cette malice était généreuse, la fille de la maîtresse d'école et du bûcheron, se préparait sans le savoir peut-être, à recréer par la vertu de la mémoire, de la sensibilité et de l'amour du prochain, un monde qui, sans son témoignage, serait aujourd'hui effacé.

Le récit de ses années d'apprentissage à Quimperlé et à Quimper complète, je ne dis pas termine, une œuvre

dense et riche à laquelle la durée est assurée. Comment une petite fille résolue prend conscience de ses devoirs à l'égard de sa mère restée veuve avec quatre enfants. Comment son esprit s'ouvre, on ne disait pas alors à la culture, mais à la poésie. Comment elle découvre Dickens. Comment elle est tentée par divers démons, bref comment à la veille de la guerre de 1914 «Tine la ronde» devient skolères.

Comme tous les écrivains véritables, Mme Drapier-Cadec porte en elle un monde foisonnant. Heureux ceux qui ont déjà fait connaissance avec le Poulain rouge, la tante Soizic, Grillon, le vieux Rouan, le petit Loïc, Madame Mével, Tony le funambule, Peluche, Madame Jeannie, les trois Diler, et qui demain seront en communion d'idées avec Cadichon à la conquête du brevet. Car en son grand âge la skolères, bien que retraitée depuis longtemps, a conservé sa verve, son franc parler, sa bonne humeur, sa pétulance.

KERDANIEL (Henri Anger).  
Septembre 1982.

## La clochette

Je ne me sers ni d'une boule de verre, ni de marc de café, pour y lire mon passé ou mon avenir.

Mes souvenirs les plus lointains surgissent au son d'une petite clochette, d'un grelot de vélo, à la mode du siècle dernier.

La clochette a certainement plus de cent ans, l'argent s'en va et laisse le cuivre à nu. Elle a un très joli son et à l'aide d'un bracelet de cuir, mon père l'avait attachée au guidon de la bicyclette qu'il enfourchait pour venir le samedi soir à la maison. Il travaillait au Pont-de-Bois, en Rumengol, en compagnie de ses deux frères, dans la scierie dirigée par son père. Mon père passait les fins de semaine à Irvillac ou Hanvec, où ma mère était maîtresse d'école. Il venait changer de chemise, se raser, mettre des bébés en chantier et s'adonner aux plaisirs de la chasse, en compagnie de Cristolic, le sabotier du pays, qui lui servait de rabatteur.

Plus-tard, vers 1900, les hommes qui circulaient à bicyclette, fixèrent un timbre sur leur guidon. Le timbre était un objet de luxe, au son strident. Mon père s'est toujours contenté de sa clochette. Elle porte, à



l'intérieur, un battant terminé par une boule de cuivre de la grosseur d'une noisette. Du plus loin dont je me souviens, j'entends le son pur de la clochette qui nous annonçait le retour de notre père. Nox, notre chien, reconnaissait aussi le signal et se mettait à aboyer avec joie. Elle a servi longtemps la petite cloche du vélo. Après la mort de mon père, ma mère l'agitait pour annoncer aux écolières la fin de la récréation. Elle la portait dans la poche de son tablier noir, où elle voisinait avec des morceaux de craie, des crayons d'ardoise, des images de la chicorée Leroux et quelques épingles à cheveux pour son chignon fragile.

Après la mort de ma mère, pendant la première guerre mondiale, ce sont les institutrices qui lui succédèrent qui se servirent du joli grelot. « Dring, dring, allons enfants! En rang! C'est l'heure de la classe! »

Il y a cinquante ans, un jour de passage dans une école d'Irvillac, je l'ai reconnue, posée sur le vieux bureau. Bien sûr l'institutrice ne savait pas d'où venait cette clochette et me l'a gentiment rendue. J'y tenais, car de mon père, à part quelques souvenirs, il ne me reste pas grand chose, seulement son cadre ovale démodé, avec son portrait aux moustaches raides, en ailes de libellule.

Pendant la semaine, mon père portait ses moustaches tombantes, à la gauloise. Le dimanche, il les redressait avec coquetterie. J'aime relire son acte de



naissance. Il naquit à Rumengol en 1865. Le grand-père et les deux charretiers de la forêt du Cranou qui servirent de témoins et ne savaient pas écrire, signèrent le papier de la mairie en faisant chacun une croix.

Non, je n'ai rien de Jakès Cadec, que cette petite cloche d'où l'argent s'en va. Les meubles sont partis en fumée pendant la guerre (1939-1945).

Cette petite cloche m'aide à me souvenir, et mes souvenirs sont tantôt des cendres et tantôt des fontaines.

## Ma malle

Je devais partir en pension, en octobre 1908, à l'école primaire supérieure de Quimperlé. J'avais treize ans. L'école fonctionnait au Couvent de Sainte-Croix, qui, deux cents ans auparavant, avait abrité un ordre religieux des Ursulines.

C'était une pépinière de futures institutrices. Ma sœur aînée m'y avait devancée depuis l'année précédente. Ni l'une, ni l'autre n'avions imaginé que nous pouvions être autre chose qu'institutrice ou employée des postes. La mort de notre père ne changea pas nos

projets. Un jour, en soulevant un lourd billot de bois, le levier de fer dérapa et le frappa mortellement au ventre. Ma mère avait quatre enfants à élever et à cette époque on ne pouvait compter que sur soi-même, la Sécurité Sociale n'existait pas. Ma mère sut faire face.

Depuis un mois, avant la rentrée, ma malle était ouverte dans ma chambre, et ma mère y rangeait une à une les diverses pièces de mon trousseau. Cette malle était mon orgueil. Je savais que la séparation d'avec maman serait une peine affreuse mais cette chose à moi m'aidait à chasser l'idée de l'inévitable déchirure.

Pourtant, ce qu'elle pouvait être laide cette malle ! C'était une vaste caisse à couvercle plat, comme un grand cercueil, où un couple aurait pu dormir à l'aise. Elle était peinte en noir et c'est à Hanvec, chez Pierre Cann, le menuisier et client de mon père, que ma mère la fit faire. Je la trouvais merveilleuse peut-être parce que c'était la première chose qui m'appartenait en propre. Celle de ma sœur était plus distinguée, avec son couvercle bombé.

Un de ses charmes était les boules de résine qui se formaient à la jointure des planches et qui me rappelaient par leur odeur et leur goût, la sciure du Pont-de-Bois où nous passions nos vacances. Ces perles, couleur d'ambre, faisaient revivre le chant de la rivière, le cri aigu des scies, et le bruit sourd de la grande roue à aubes qui faisait marcher les machines des ateliers.

— Ça colle aux vêtements! soupirait ma mère et ce sapin encore vert va se gondoler! Maman avait appris de son mari, les propriétés de toutes les essences des bois du pays, et le sapin ne lui inspirait pas confiance.

A l'intérieur du couvercle, j'avais écrit mon nom avec des crayons de couleur et mon numéro 98, qui devait être cousu sur chaque objet de lingerie m'appartenant.

J'avais eu le temps de préparer mon trousseau, car, pendant deux ans, je ne suis pas allée à l'école. J'avais été anémiée. De nos jours, on aurait parlé de primo-infection, mais à cette époque, on guérissait toute fatigue par l'huile de foie de morue et le repos. La nature était le meilleur des médecins.

Pendant ces longues vacances imprévues, je soignais mon petit frère encore bébé, je faisais le ménage et j'ai brodé les volants de mes pantalons et les cols de mes chemises. Que j'aimais mes belles choses! Maman me faisait tricoter des bas de laine chez une tricoteuse du pays. J'aurai deux paires de bas neufs pour les dimanches, et quatre autres paires qui n'auraient de neufs que les pieds.

— Je vais les faire « enter » (1) disait ma mère, en

(1) Enter veut dire « greffer ». Le mot m'émerveillait. Je portais des bas moitié neufs et moitié vieux.



Ma mère

parlant des bas dont le pied était trop racommodé. Elle enlevait la partie trop usée.

A treize ans, j'étais grande et forte comme une jeune fille de seize ans. Le jour de ma troisième communion, je ressemblais à une mariée et pour la procession, je portais une bannière très lourde qui me semblait un jouet. J'avais surmonté mon mal, mais je

me disais que je commençais mes études bien tard. J'avais du remords d'avoir trop aimé ces deux années, où je n'avais rien fait que jouer avec un bébé et lire les romans que ma mère découpait dans « La Dépêche de Brest » et cachait au fond de son armoire. Les feuilletons d'Eugène Sue, de Paul Féval, de Xavier de Montépin ont fait mes délices. Pour mes études, je me promettais de mettre des bouchées doubles, dès la rentrée des classes.

Tous les jours, j'inventoriais mes trésors, la boîte de couture avec ses ciseaux, ses aiguilles de différentes tailles et son dé un peu trop petit. Jamais mon doigt n'avait été coiffé d'un dé, mais il faut ce qu'il faut !

La boîte à chaussures était aussi une source de joie, avec ses brosses, ses chiffons et son cirage. Il fallait cracher sur le cirage pour l'étaler sur les sabots et laisser sécher un bon moment avant de se servir de la brosse à reluire.

Je me rappelle comme d'un miracle, quand le cirage au Lion noir fit son entrée à l'école. Elle s'appelait Pélagie, celle qui me laissa user de sa boîte. Je ne connaissais que le cirage à la salive, ou la suie de la cheminée.

Ma sœur aînée avait ses propres affaires et moi les miennes.

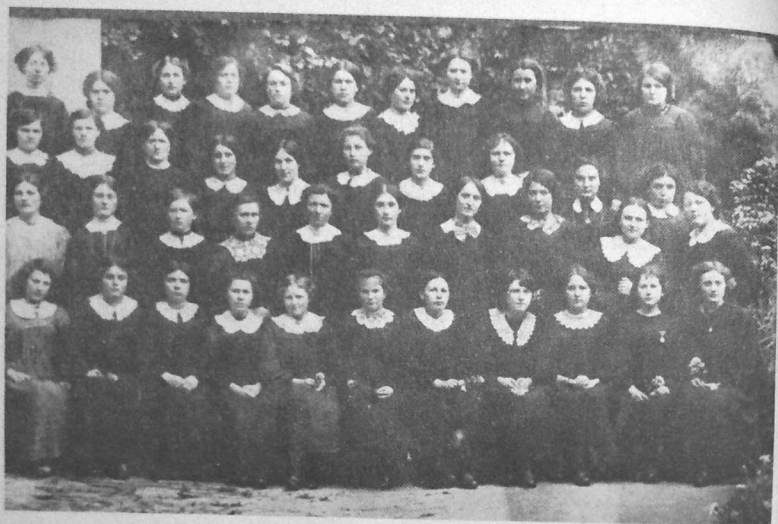
Quant au coffret à toilette, c'était du pur raffinement ! Le savon sentait bon comme les primevères du printemps. J'avais un peigne à moi, une brosse à cheveux à moi, et j'avais une brosse à dents comme les dames de la ville.

Jamais, avant de partir en pension, je n'avais brossé mes dents qui furent malgré tout, solides pendant de longues années.

Cette malle merveilleuse avait une serrure, une clé, j'étais propriétaire.

## Le Couvent des Ursulines\*

Vers 1695, deux cents ans avant ma naissance, les Ursulines s'installèrent au couvent de Sainte-Croix, c'est ce que disent les archives de la ville de Quimperlé. Claude de Kérouartz d'une noble famille de Lannilis, vint de son couvent de Tréguier, dans cette cité du sud du Finistère, avec quelques religieuses, des Ursulines. Les bourgeois auraient préféré des Augustines hospitalières et songeaient comme le bonhomme Chrysale, que l'instruction est bien inutile aux femmes. Mais protégées par Henriette de France, reine de Grande-Bretagne, aidées par l'Évêque de Quimper, les pieuses femmes s'y établirent.



École Primaire Supérieure de Quimperlé

Le couvent devait se développer, diriger l'éducation des «demoiselles», pendant que Madame de Maintenon, fondait Saint-Cyr. Sans oublier les œuvres de charité, à côté du couvent, on donnait aux petites filles pauvres, en même temps que la nourriture spirituelle, celle du corps, et on leur apprenait à coudre et à broder. C'était à la veille de la Révolution.

Le couvent, quand j'y ai été enfermée pendant trois ans, avait toujours ses hautes murailles, ses portes blindées aux lourdes serrures, son cloître dallé et ses niches qui

avaient perdu leurs saints et dans lesquelles, les amies se hissaient le soir après souper et serrées l'une contre l'autre se chuchotaient leurs confidences.

En passant le grand portail, je fermais les yeux devant «Le Tour», cette espèce d'armoire mobile, où les filles perdues de la ville abandonnaient autrefois leurs pauvres bébés indésirables. «Le Tour» se mouvait en grinçant et je n'aurais pas été étonnée d'y voir apparaître un visage blanc de nonne encapuchonnée, comme une abbesse du Moyen Age.

C'était une école impressionnante pour une petite villageoise. A l'entrée, la longue allée de marronniers était sombre et humide. Ils cachaient le ciel, et les feuilles pourrissantes d'automne donnaient au jour de la rentrée une atmosphère mélancolique de Toussaint.

Dès le premier jour, j'eus la nostalgie des arbres modestes de mon pays, qui poussaient sur les talus et mettaient à portée de la main, les noisettes et les nids des oiseaux familiers, les moineaux et les pinsons. Ils étaient des paysans comme moi. Les corneilles et les corbeaux des marronniers avaient des cris sinistres et me faisaient peur.

Le jardin intérieur, dont l'accès était interdit aux pensionnaires, abritait quelques tombes de religieuses; il était visible des grandes fenêtres du cloître où nous déambulions avant et après les repas, les amies se tenant par la main, traînant les pieds, dans le bruit des sabots de bois et

celui rassurant des jeunes voix perçantes.

Quelques jours après la rentrée, sous la conduite d'anciennes élèves, je découvris les cellules sous les combles, de petites chambres émouvantes où de jeunes novices avaient, il y a longtemps, prié, pleuré, rêvé, rayé les vitres, et dans lesquelles les élèves les plus studieuses se réfugiaient pour travailler en paix, assises à même le plancher, et les plus romanesques pour rencontrer en cachette de tendres amies.

Il y avait aussi un souterrain que je n'ai jamais vu, qui avait, dit-on, une sortie secrète, ce qui ajoutait au mystère de ce couvent féodal.

Il fallait vivre en troupeau. Je me soumettais volontiers à cette sévère discipline, car les cellules sous les toits me faisaient peur. Je craignais d'y rester enfermée si le loquet de la porte se bloquait. Je traînais cette inquiétude depuis le jour où je m'étais perdue dans la forêt du Cranou, où les troncs d'arbres m'étaient apparus comme les barreaux d'une prison. Tous les espaces clos me semblaient hostiles. Le cloître bruyant était un domaine rassurant.

Cette première année d'étudiante, le froid hivernal, vint très vite, et après plus d'un demi-siècle, je me souviens encore combien j'ai souffert dans ce sombre couvent. Mes mains se mirent à enfler, la peau s'ulcéra et j'eus des engelures affreuses. J'en porte encore les traces

indélébiles.

Je cachais mes mains dans mes poches et dans mon châle en laine tricotée, œuvre de ma mère. Je jouais à l'abri de mon châle, avec les marrons d'Inde dont j'aimais la rondeur, le brillant et l'odeur amère. Nous en mettions dans nos malles pour chasser les mites.

L'odeur du couvent des Ursulines, c'est l'odeur de la grande allée de marronniers en automne. Elle devenait agressive quand, du bout de nos sabots, nous fouillions les feuilles tombées, pourrissantes. Un jour, j'y ai trouvé un frêle squelette d'oiseau. J'ai été émue, le souvenir de la classe de ma mère et le regret, m'ont fait monter les larmes aux yeux. La vieille poésie mélancolique de Coppée, m'est venue du cœur aux lèvres :

Le soir au fond des bois  
J'ai rêvé bien des fois  
A la mort d'un oiseau...

Est-ce que les oiseaux  
Se cachent pour mourir?

Tous les ans, à la fin de l'été, maman nous faisait apprendre la triste poésie. Un demi-siècle plus tard, je revois encore dans ma mémoire, le cimetière abandonné des Ursulines de Quimperlé. Les croix penchées, aux noms effacés par le temps, sont à demi cachées par les herbes folles et les humbles fleurs sauvages des champs incultes.

Je pense qu'on aurait pu autoriser les pensionnaires à soigner les tombes de ces femmes, « parties sur l'autre rive » depuis si longtemps.

J'ai toujours aimé les cimetières silencieux, habités seulement par les tourterelles qui roucoulent des mots d'amour ou qui se plaignent de leur solitude.

Quand j'étais enfant, à Hanvec, j'avais adopté une petite tombe de bébé mort-né, que personne ne visitait jamais. Il m'appartenait, à moi seule.

Souvent j'allais y déposer des fleurs, discrètement dérobées sur d'autres tombes. Je plantais des roses, des marguerites, qui, sans racines, se fanaient en l'espace de deux ou trois jours.

Je disais une prière pour mon enfant qui avait un nom jamais entendu, au son rare et mystérieux. Mon bébé s'appelait: Anonyme. Le nom était peint sur la croix.

Nous allions souvent au cimetière après la mort de mon père, maman accompagnée de ses trois filles. Nous nous arrêtions près d'une dalle sur laquelle était gravée cette phrase étrange:

« Disciple de Pan,

Je retourne dans le grand Tout »

Maman n'a jamais su nous donner une explication claire de ces mots inquiétants.

— Pan? C'est peut-être Jésus qu'il appelle Pan? disait-elle.

— Pourquoi pas? disaient les petites sœurs, en Bretagne, on aime tant les surnoms bizarres!

Plus tard, au fil de mes études, j'ai su que Pan était le Dieu des bergers d'Arcadie, dans la Grèce antique. Il était né avec les jambes, les cornes et le poil d'un bouc. Il jouait de la flûte.

Sous l'influence des stoïciens, il personnifia dans la suite, le grand Tout, la Vie Universelle, le séjour de l'innocence et du bonheur.

Maman ne se trompait pas de beaucoup en essayant d'éclairer notre lanterne. L'inconnu, qui avait caché son nom, avait rêvé au Paradis, un Paradis à son idée, bien sûr!

## Dépaysement

En guise de brimade réservée aux nouvelles élèves, mon nom Cadec devint vite Cadichon, le nom de l'âne de la Comtesse de Ségur. Je n'en fus pas vexée. Le petit âne des « petites filles modèles » m'était sympathique. Il était doux, affectueux, assez entêté et j'aimais son regard ingénu. Ma mère que j'adorais, ajoutait en riant:

— Cadichon? C'est un nom qui me plaît, de plus tu n'as pas cassé quatre pattes à un canard!

Elle adopta Cadichon, tout en restant plus ou moins fidèle au nom de «Téou»: la grosse, dont m'avait affublée, Marijanic, notre servante.

Dans la classe de ma sœur, on avait des goûts littéraires et son amie m'appelait l'Ondine, qui était une parodie de mon prénom Léontine. J'en riais, car j'étais ronde et colorée et pas du tout du genre Ophélie, pâle comme un nénuphar et glissant au fil de l'eau. Cadichon me convenait mieux... J'aimais les ânes pour avoir admiré la Bible illustrée, au presbytère de Quéménéven chez mon oncle curé, le frère aîné de ma mère, que nous appelions Parrain. Je revois l'image: Jésus-Enfant se promenait à dos d'âne en compagnie de ses parents, Joseph et Marie, dans la campagne de Galilée.

Plus pénible que de porter un nom qui faisait rire, fut de m'habituer à la nourriture de la pension. Le café du matin ne me réserva aucune surprise. Il avait le même goût qu'à la maison. C'était un mélange de café et de chicorée, beaucoup plus de chicorée que de café qui coûtait trop cher.

Quand nous habitions Hanvec, ma voisine, la fille du cantonnier, venait chez nous demander le marc qui était resté dans le filtre. Chez elle, ce marc, bouilli avec

une bonne dose de chicorée, leur faisait une infusion qu'ils baptisèrent café.

Les garçons de l'école primaire supérieure disaient que nous étions des privilégiées. Le matin, pour leur petit déjeuner, ils mangeaient de la soupe au pain.

Ce qui me souleva le cœur et à quoi j'eus de la peine à m'habituer, ce furent les pâtes. Jamais on ne mangeait à la campagne, ni macaronis, ni nouilles et ce qui me sembla le comble de l'abomination, ce furent les lentilles et les pois cassés.

Chez mes parents, on mangeait des pommes de terre, des bouillies, des soupes, du gibier et du poisson de rivière. Mon père qui travaillait dans une scierie entourée de rivières et de bois, était un grand chasseur et un patient pêcheur. Il eut de bonne heure, un fusil et une gaule dans ses mains habiles, et aussi toutes sortes de pièges pour le braconnage.

Mais j'avais un tel appétit, qu'au bout d'un mois, aucun problème ne se posait plus pour moi, dans le domaine de la nourriture. De plus, ma sœur me donnait souvent, en sortant du réfectoire, une pomme de terre bouillie qu'elle avait mise dans sa poche en pensant à moi. Nous engraissons vite à ce régime de pain, de pâtes et aussi du manque d'exercices physiques.

Les cadeaux les plus précieux que j'ai reçus en pension sont des cadeaux de nourritures. Les filles de

paysans étaient riches en beurre et quelques-unes partageaient volontiers avec les plus déshéritées.

• Moi, je n'avais rien à offrir. Je me rappelle cependant avoir donné, pour dire merci aux filles généreuses, des noisettes cueillies dans mon village, pendant mes promenades dominicales, le long de la rivière «La Mignonne» qui contourne Irvillac et Daoulas.

Dans un casier, les riches cachaient leurs trésors. Bien sûr, il y avait quelquefois de légers chapardages qui faisaient grand bruit, jusque dans les dortoirs.

## Les interdits

Ma sœur Marie, de deux ans mon aînée, facilita beaucoup mes débuts de pensionnaire. Elle me cherchait dès que sa classe était finie et s'inquiétait si j'étais seule. Elle me donnait des conseils :

— Tu sais, me dit-elle, en ce matin d'octobre, ici c'est très mal vu d'avoir une amie plus âgée que soi.

Quelle idée stupide ! Moi qui aimais tant m'accrocher au tablier ou à la main d'une femme, c'était si rassurant ! Quand j'étais enfant, dès mon lever, j'étais pendue à la jupe de notre servante qui nous emmenait au lavoir, ma petite sœur et moi. Marijanic poussait la



École Primaire Supérieure de Quimperlé.

brouette pleine de linge. Puis en grandissant, du matin au soir, je logeais ma main dans celle de ma mère ou dans celle de ma grande sœur. Je n'étais en sécurité qu'au bout d'une laisse.

— Choisis tes amies dans ta classe, insista ma sœur et n'écris jamais des billets trop tendres... les billets, on peut les perdre... tu aurais des ennuis... de plus, ne dis jamais « ma chérie » à celle que tu aimes ! « Chérie » est un mot qui n'a pas cours ici !



J'ai ri de bon cœur, malgré ce discours obscur et inquiétant. «Chérie» était un mot que je n'avais jamais employé. «Chérie» était un mot bourgeois, un mot rare, inconnu à la maison et dans les villages... Ne jamais dire «Chérie» était une recommandation grotesque et superflue...

Dans ses moments de tendresse, ma mère nous appelait «mon cœur» ou «mon ange», ou bien elle nous donnait nos surnoms familiers: ma sœur était «Bouchic Ru», «le poulain rouge», à cause de la couleur de ses cheveux, la petite dernière était «le grillon» parce qu'elle était brune et remuante, et moi, la cadette, j'étais tout simplement «la grosse» pour une raison évidente, j'étais ronde et bien en chair.

Mais jamais, je n'avais entendu le mot «chérie» dans la bouche de ma mère. Je l'avais lu dans les romans d'Eugène Sue, les mauvais sujets le disaient à leurs bonnes amies, aux mœurs douteuses.

— Et si tu as froid la nuit, me recommandait mon prudent mentor, ne fais jamais comme à la maison où tu venais te réchauffer dans mon lit... Ici, c'est absolument interdit d'entrer dans le lit d'une camarade. Tu risquerais d'être renvoyée de l'école! Que dirait maman? Si tu as les pieds gelés, enveloppe-les dans ton jupon, mets-toi en boule, prends-les dans tes mains.

Ce discours ambigu me laissait songeuse. J'obéis-

sais à ma sœur. C'était une fille si sage! Et dès que j'avais de la sympathie pour une fille de ma classe, je lui demandais:

— Quel âge avez-vous?

Si elle avait cinq ou six mois de plus que moi, je la regardais avec méfiance, et sans hésiter, je coupais à nos pieds l'herbe naissante de l'amitié, je la fuyais comme dangereuse. Mais il y avait tant de périls à redouter! Saurais-je les déjouer tous?

Moi: Alors, ici on ne se donne jamais de baiser?

Ma sœur scandalisée: Des baisers? Tu es folle! On n'embrasse que sa mère, voyons!

— Bien sûr!

— Tu peux être tranquille! Ai-je affirmé plusieurs fois à mon ange gardien. J'ouvrais des yeux choqués. «Chérie». Les Bretonnes ne disent jamais «chérie»! Marijanic employait l'expression «Va labousic coant»: mon gentil petit oiseau, quand l'une de nous était particulièrement mignonne et obéissante. Elle s'efforçait de parler le français, car c'était la consigne de l'époque. A l'école des garçons, on pendait «la vache» au cou des délinquants. C'était un sou percé, traversé par une ficelle. Ce collier humiliait les bretonnants qui essayaient de le passer à des camarades en faute. Cette chasse créait une atmosphère détestable de délations dans les cours de récréations.

Dans la classe de maman, on était beaucoup moins sévère pour les élèves, surprises à parler le breton. Elle accepta très bien que ses filles aient des surnoms, et que ma poupée fût baptisée « Pen Touz », ce qui signifie tête chauve.

Nous avions une voisine qu'on appelait « Chan an ty glaz », « Jeanne de la maison verte » parce que l'humidité avait couvert son toit de moisissure, et une autre « Louise an nêichou » parce qu'elle vivait dans la même pièce que ses poules et leurs nids.

Le breton était notre deuxième langue, presque aussi chère à nos cœurs que le français.

## Présentations

Si je tarde à présenter la maîtresse de la maison, c'est qu'elle n'a pas compté beaucoup dans ma vie sentimentale. Elle m'intimidait trop. Elle s'appelait Mlle G. Son prénom, Céline, doux et joli, ne lui convenait pas, à mon avis; elle avait un air sévère et viril. Je ne saurais lui donner un âge, peut-être avait-elle quarante-cinq ans? C'était rare de la voir sourire. Je ne la trouvais pas belle, elle était pourtant toujours vêtue avec élégance. Elle avait un petit chignon sur le dessus

de la tête, comme c'était la mode au début du siècle, et les cheveux de la nuque étaient retenus par une barrette d'écaille.

Ma mère avait aussi ce genre de coiffure et toutes les dames que je connaissais. Le chignon était comme un nid posé au sommet d'un arbre. Son corsage avait des manches à gigot, bouffantes aux épaules. Elle portait une jupe, longue jusqu'à terre, qu'un petit appareil à élastique relevait de quelques centimètres les jours de pluie:

Je me sauvais quand je la voyais sortir de son bureau, et aux vacances de Noël, ma mère me dit avec sévérité: « Tu es injuste! Imagine, comme ce doit être pénible de diriger une école de près de cinq cents élèves! Pour moi, elle est très bonne et je lui suis extrêmement reconnaissante. Un jour, elle m'a fait dire par ta sœur: Ne vous tourmentez pas pour le prix de la pension, vous me paierez quand vous le pourrez... Je te défends d'en penser du mal... »

Ma mère avait raison. Peu de temps après ma rentrée à l'école, cette femme que je trouvais si froide, m'avait fait ce petit sermon:

— Pensez à chaque instant à votre mère, seule avec quatre enfants à élever... Vous devez travailler plus que les autres... En général, il faut quatre années pour préparer le concours d'entrée à l'École Nor-

male... Vous, vous devez essayer de le préparer en trois années... Vous devez brûler les étapes... D'ailleurs, je vous aiderai.

Elle a tenu ses promesses. Son aide, c'était des leçons particulières, gratuites, données à une dizaine d'élèves, par sa sœur, la vieille Mademoiselle Elodie.

Mlle Elodie était très sourde et portait à la main un cornet acoustique qui ressemblait à l'entonnoir du phonographe de mon oncle, le directeur d'école d'Irvillac. Isolée par son infirmité, Mlle Elodie était indulgente et douce. Elle souriait de nous voir rire et disait: «Riez! Riez! Ça n'a qu'un temps!» On avait peine à croire, tellement on la trouvait âgée, qu'il y avait eu un temps, pour elle aussi, de rire sans raison.

Avec son visage rond, aimable, encadré de jolis cheveux blancs, elle ressemblait à un chat! Nous l'appelions «le chat amidon», car elle faisait penser au chat servant d'enseigne à l'amidon pour empeser les coiffes de dentelle des Bretonnes.

A nous, les privilégiées, elle faisait des exposés d'histoire et de géographie. Nous prenions des notes et faisons ensuite un compte rendu ne disant que l'essentiel, les idées générales.

La directrice faisait chaque matin une heure de morale, quand toutes les élèves étaient rassemblées.

Elle puisait ses sujets dans notre vie quotidienne; une promenade en désordre, un menu qui avait soulevé des rumeurs de protestations, du bruit au dortoir, et c'était fatalement un sermon sévère pour le lendemain matin. J'étais toujours inquiète, elle ne m'a jamais apprivoisée, pourtant elle ne disait jamais les noms des coupables.

Nous avions plusieurs femmes professeurs. La plus belle était Mademoiselle Audigé que nous appelions «La belle Aude» en pensant à Roland de Roncevaux. Elle était brune comme une Andalouse et déchainait des passions. Elle portait tous les jours une rose fraîche à sa ceinture.

C'était le professeur de littérature.

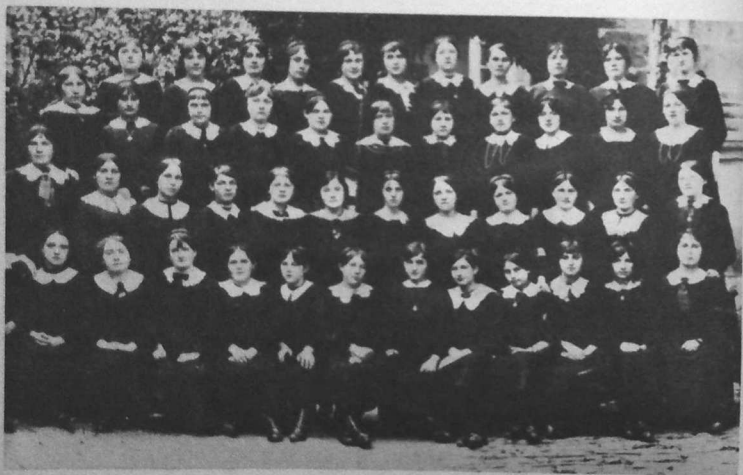
Moi, j'adorais Mademoiselle Chartier que les étudiantes appelaient Charrette et que moi j'appelais «Stella». Tous mes cahiers étaient constellés de petites étoiles. Elle était grande, haute en couleurs et enseignait les mathématiques qui restèrent toujours mon épine douloureuse.

Heureusement, elle était aussi professeur d'histoire naturelle, et à la suite de Stella, je fus la plus attentive des naturalistes. Les oiseaux, les insectes, les plantes devinrent mes amis familiers. Mon casier était encombré de petites boîtes, où des grillons se mangeaient entr'eux. Rassurés et se croyant dans une prairie, ils

chantaient matines pendant les cours.

Les plantes, collées à un herbier, étaient mon album d'images et mon livre d'heures. L'amie de Mlle Chartier était Mlle Nollivos qu'on appelait Nolli. Elle était petite, jolie et douce. Elle jonglait avec les chiffres comme les enfants avec les osselets.

Mademoiselle Gatrot enseignait l'anglais et la couture. Ma pièce de couture avait tellement de petites



École Primaire Supérieure de Quimperlé.  
La classe du «Grillon» au début de la guerre 14-18.

taches de sang qu'on aurait pu la prendre pour une bande à pansements. Son aspect apitoyait Mlle Gatrot: «Pauvre petite, disait-elle, elle fait ce qu'elle peut». Une élève cousait comme une fée de la main gauche.

Puis se succédaient les jeunes misses anglaises qui étaient considérées, un peu moins que des professeurs, mais un peu plus qu'une compagne d'études. L'une m'a laissé un souvenir, comme une image irréelle. Elle dansait la valse, en robe blanche, et seule. On aurait dit un flocon de neige dans le vent. Sûrement, elle était amoureuse car elle chantait en tourbillonnant, une ombre chère devant la tenir dans ses bras, pour lui donner ce visage radieux.

It was a lover an his lass  
O Spring-times, o spring-times.

Je regrette d'avoir oublié le nom de cette jolie femme blonde qui ne fit qu'un court séjour dans notre école.

Comme les autres professeurs, elle avait ses adoratrices. Elle avait souvent de longs cheveux égarés sur son vêtement de classe. Elle oubliait de se brosser.

Un jour, j'en avais saisi un, délicatement, et je l'avais offert à une fille qui l'aimait tendrement. Elle se faisait une bague de fiançailles en tressant ces cheveux ou en les roulant, comme on fait les cordages des

bateaux.

On aurait dit qu'elle portait une bague en or. J'étais gentille pour mes compagnes, « quand elles ne chassaient pas sur mes terres! »

## Une terrible tentation

J'ai eu envie de me jeter du haut de mes escaliers pour éviter de commettre un grand péché.

C'était pendant les vacances de Noël 1910. Je n'avais que quatorze ans. Je m'en souviens très bien, car c'est en octobre de cette année que Mademoiselle Georges, notre directrice, vint dans la grande salle d'études, apprendre à toute l'école réunie, la fatale nouvelle. Le grand écrivain russe, Léon Tolstoï venait de mourir, loin de chez lui, dans une petite gare de province. Je suis obligée de chercher dans le Larousse l'orthographe de ces noms étrangers. Voici ce qui est dit: Léon Tolstoï fuit son village natal de Iasnaïa Poliana et mourut dans la gare de Aspanovo, le 28 octobre. Il avait quatre-vingt-deux ans.

Et si je pense à Tolstoï avant de commencer à vous raconter mon aventure personnelle, c'est que j'avoue être fière d'avoir au féminin le même nom qu'un

homme si illustre, et que, Anna Karénine, l'héroïne de son roman célèbre, avait choisi de se jeter sous un train pour en finir plus vite avec ses tourments! Quel courage!

Pour me mettre à l'abri d'une faute honteuse, je n'ai pas pensé à un train comme Anna Karénine, ni comme Judas qui se pendit à un figuier après avoir trahi Jésus, ni imité quelques paysans de chez nous, qui s'en vont discrètement, munis d'une corde dans la forêt du Cranou ou dans le bois de Saint-Urbain, chercher la grande paix. J'ai été tentée seulement, pendant une seconde, par une belle chute dans les escaliers!

Mais enfin, voici la cause de ma courte tentation suicidaire. Je descendais les escaliers de ma maison, quand à mi-chemin, j'ai rencontré un garçon de ma bande qui montait à l'étage, et qui m'a barré la route en ouvrant largement ses deux bras.

J'ai ri. J'ai cru qu'il voulait jouer ou qu'il venait emprunter à ma mère, pour sa mère, les feuilletons qu'elle découpait dans « La Dépêche de Brest », les histoires navrantes d'Eugène Sue ou de Xavier de Montépin. Peut-être venait-il me chercher pour aller ensemble à l'église, voir où en était Monsieur le vicaire dans la construction de la crèche de Noël?

Son silence m'a étonnée. J'ai regardé son visage et

j'ai eu peur. Il était rouge et bizarre. Il n'avait pas sa figure de tous les jours. Je le connaissais bien, car c'était un voisin.

— Il est malade! me suis-je dit. Ce qui est certain, c'est qu'il ne voulait pas me laisser descendre! Il se cramponnait d'une main à la rampe, de l'autre, il s'appuyait à la muraille. Il était immobile comme une statue.

Enfin, il m'a dit d'une voix haletante :

— Ecoute! ne t'épouvante pas! Je ne veux pas te faire de mal! Je voudrais savoir... Je voudrais voir...

— Qu'est-ce que tu voudrais voir? Ai-je demandé avec énervement. Je voyais qu'il hésitait, qu'il tremblait... Alors, à deux mains, je l'ai repoussé avec violence. Il était plus fort que moi. Je n'ai pas pu le faire reculer d'une seule marche!

Enfin, il a murmuré à voix basse...

— Je voudrais voir comment c'est fait une fille! Je n'ai jamais vu comment c'est fait une fille! Les garçons de ma classe se moquent de moi... Je n'ai qu'un frère... Je voudrais savoir!

J'ai été effrayée. D'un geste de défense, j'ai mis mes deux mains sur ma poitrine qui commençait à être provocante...

— Non! Non! m'a dit le garçon, ce n'est pas ça

qui m'intéresse... J'ai vu les mères donner à boire à leurs petits... C'est plus bas que je voudrais voir... C'est plus bas...

J'ai dû devenir pâle, rouge. J'ai voulu lui donner un coup de poing, tellement il me dégoûtait; j'ai pensé me laisser tomber dans les escaliers et l'entraîner dans ma chute, j'ai envié Anna Karénine!

— Sois gentille, me dit le garçon d'une voix plus douce. Je ne dirai à personne, je te jure! Et il a fait le serment: Boule de feu, boule de fer, si je mens, j'irai en enfer... et de la main qui était appuyée à la muraille, il a fouillé ses poches. Tu vois, j'ai quelques sous! Je te les donnerais... Tu pourrais acheter quelques sucres d'orge...

Quelle horreur! Il voulait me payer comme une «femme de mauvaise vie!»

J'étais si bouleversée, qu'il m'a fallu m'adosser au mur et d'une voix aiguë j'ai crié:

— Laisse-moi passer, ou je vais hurler pour appeler au secours! Tu es un pur cochon! J'essayais de lui faire mal à coups de pied.

Il ne s'est pas défendu. Il a capitulé brusquement.

— Je t'en prie, ne crie pas! C'est seulement ce que je voulais savoir... Vous, les filles, vous n'avez pas de sacs à graine comme les garçons?

J'entendais à peine ce qu'il disait. Il a eu les larmes aux yeux et ses bras sont tombés, fatigués, le long de son corps.

— Tu peux descendre, a-t-il ajouté, mais je t'en prie ne dis à personne ce que je t'ai demandé ! Jure-le ! Jure-le !

Mon émotion avait été si forte, que je me suis assise sur une marche. Mon adversaire semblait si honteux, que j'ai consenti moi aussi à faire le serment : boule de feu, boule de fer, si je mens, j'irai en enfer ! Pour que la minute soit plus solennelle, j'ai même craché dans ma main droite que j'ai levée au-dessus de ma tête, mais en bonne nièce de curé, j'y suis allée de mon petit sermon :

— Tu as fait un gros péché et tu devras l'avouer en confession, je te le conseille !

Il me l'a juré : Boule de feu, boule de fer...

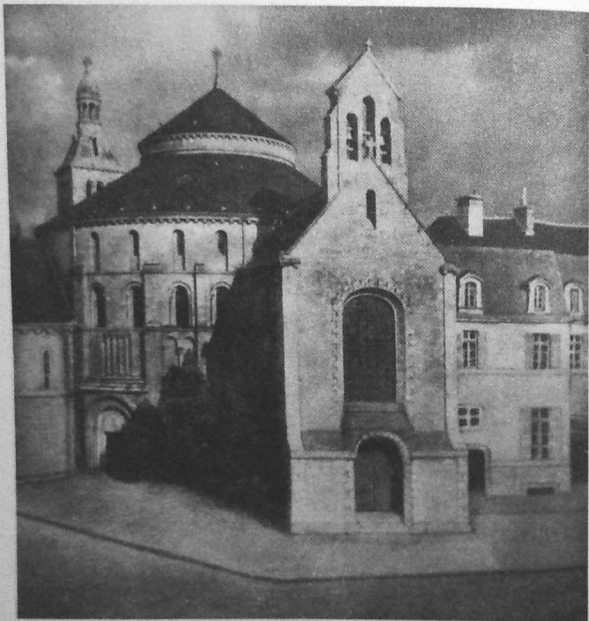
Quelques jours après cette petite scène agitée, nous étions de nouveau de bons camarades, mais tout de même, quand on jouait à cache-cache dans les bois, je veillais à ne pas me trouver près de lui, derrière un buisson touffu ou un gros arbre. Sa curiosité pouvait se réveiller ! Il m'avait rendu un peu méfiante.

## Quimperlé

J'ai fait connaissance avec la ville en allant à la messe le dimanche. Nous descendions l'étroite rue en pente, jusqu'à la belle église de Sainte-Croix que Flaubert admira quand il parcourut la Bretagne en compagnie de son ami Maxime du Camp, en 1847. Il en parle dans son livre « Par les champs et les grèves ».

Les deux rivières aux noms charmants de jeune fille, L'Isole et l'Ellée forment la Laïta, et Marcel Proust, ce peintre des nuances, au début du siècle, décrit en mots précieux la lumière de la petite ville moyenâgeuse que traverse la Laïta.

Nous marchions vers l'église en rang serré, deux par deux, et ce premier hiver de 1908, nous portions toutes des petits chapeaux en cuir bouilli, noirs et plats, comme des marins d'autrefois. Avec nos vêtements sombres et longs jusqu'aux chevilles, nous ressemblions à des jeunes novices qui n'ont pas encore prononcé leurs vœux. Il fallait se taire dans les rangs ; mais sans tourner la tête, sans bouger les lèvres, nous savions nous faire entendre, comme peuvent se parler deux bagnards attachés à la même chaîne. Le bruit de nos sabots sonnait clair sur les pavés et attirait des femmes en coiffe aux fenêtres.



Basilique de Sainte-Croix à Quimperlé.

J'aimais les ruelles étroites qui montaient vers les Ursulines, le couvent construit sur la colline. Pendant l'époque révolutionnaire à Quimperlé, comme dans

mon village la population vibra tour à tour pour le roi ou pour la République. La ville souffrit de la disette et de désastreuses épidémies, mais rares furent les scènes de violence. C'était une population tranquille et travailleuse. En 1908, elle n'avait pas beaucoup changé.

Le jeudi, nous allions nous promener dans la campagne environnante. Jamais je n'ai essayé d'échapper à la promenade de deux à cinq heures dans l'après-midi. Beaucoup d'élèves se cachaient dans les cellules ou prétextaient avoir un malaise qui les autorisait à rester lire ou étudier dans la salle d'études.

La campagne de mon pays me manquait et le vent dans mes cheveux, la pluie sur mon visage et la vue des bêtes en liberté. J'étais une villageoise. J'aimais voir les progrès de la végétation, suivre des yeux le vol des oiseaux et cueillir la plus modeste fleur.

Nous passions souvent devant le Lézardeau qui, à cette époque était une école d'agriculture. La jeunesse de Du Couédic se déroula dans ce célèbre manoir.

Jusqu'à la sortie de la ville, le silence dans les rangs était de rigueur, et sans doute les chefs d'établissements scolaires devaient-ils se concerter, car, jamais, nous ne rencontrions les élèves de l'école primaire supérieure des garçons.

Mais comment empêcher les garçons et les filles de treize à dix-huit ans de se voir ? Il y avait les voyages au



début et au retour des vacances scolaires. C'était fatal. Le train était notre salon de rencontres amicales ou tendres. C'est au cours d'une des promenades que je vis du gui pour la première fois. Je pensais que ces touffes qui faisaient de grosses taches dans les pommiers dénudés de l'automne et de l'hiver, étaient des nids abandonnés de corbeaux et je m'émerveillais qu'ils aient pu résister aux tempêtes.

Quand j'ai tenu une petite branche de gui dans ma main, et admiré de près les boules blanches semblables à des perles, j'ai été enchantée. C'était impossible d'en cueillir. Il était défendu d'escalader un talus, d'entrer dans un champ et encore plus, bien sûr, de grimper dans un arbre. J'aurais pourtant bien voulu porter un branche à ma mère pour Noël. On disait que le gui portait bonheur.

— Tu en veux? m'a dit un jour un paysan qui, armé d'une faucille, débarrassait un pommier de ses plantes parasites. Il disait que le gui suçait la sève des arbres comme les puces notre sang, que c'était une calamité dans les vergers.

J'étais ravie de saisir la jolie touffe qu'il me donna par-dessus la haie. Je l'enfermai dans ma malle, mais au bout d'un mois, les feuilles étaient racornies, les perles ratatinées et la beauté était morte.

Comme moi, ma mère a vu du gui dans un livre,

jamais ailleurs. Comme moi, elle n'avait jamais quitté son village. Elle avait vécu dans des presbytères où son frère aîné l'avait élevée ou dans des couvents pour ses études. J'aurais voulu lui donner tout le bonheur du monde. Elle avait perdu deux bébés, de je ne sais quel mal, un garçon et une fille, de huit mois chacun.

Je chantais, en berçant la jolie Marguerite, ma petite sœur:

Marguerite, ma petite,  
Vous avez de jolis yeux,  
Mais vous êtes trop petite  
Pour avoir un amoureux.

Et je n'ai jamais vu de plus belle chose, que le petit garçon couché sur un lit de primevères que les écoliers étaient allés cueillir dans les champs, quand ils avaient su que leur maîtresse avait perdu son fils.

Ce qui est certain, c'est qu'ils ne moururent pas de sous-alimentation. Petite et menue ma mère avait trop de lait. Quant elle donnait le sein à un bébé, l'autre sein faisait une mare à ses pieds.

Un jour, je lui ai proposé de recueillir ce lait perdu, dans un petit seau, et d'aller le vendre dans les maisons du bourg, de porte en porte...

Scandalisée, ma mère me répondit:

— Ce que le bon Dieu donne pour rien, on le

donne pour rien, et elle était bien soulagée et reconnaissante, quand on lui portait des enfants affamés, à domicile.

C'était la nourrice gratuite de notre village. Un jour, j'en ai mis dans mon café, mais il n'était pas meilleur. J'y ai renoncé. J'aimais mieux le lait de la vache.

## Mes vêtements

Pour assister aux cours, nous nous ressemblions toutes; nous portions une blouse ou sarrau de coton noir égayé d'un petit col blanc brodé, qu'on appelait le col Claudine, en hommage à l'œuvre de Colette dont les écrits faisaient scandale en ce temps-là. J'avais lu « Claudine à l'école » et je l'avais avoué en confession. Je ne me rappelle plus à combien de paters et d'aves, un tel péché me condamna.

Aucune élève n'usait de poudre ni de rouge à lèvres. Nos cheveux formaient un petit chignon sur la nuque, orné d'un ruban, noir le plus souvent. Cette coiffure s'appelait le catogan (le Larousse m'a renseignée, c'est un mot qui nous vient d'Angleterre: Cato-gan était le nom d'un général anglais).

Ma chemise était charmante, brodée d'un feston autour du cou. Les filles des fermes avaient des chemises à manches qui dépassaient quelquefois le poignet de velours de leur corsage de paysanne.

Nous portions toutes des camisoles en laine tricotée. Le nom de pull-over fut adopté en France pendant la guerre 14-18. Nos gros jupons de molleton faisaient de nous des petites cloches gonflées, depuis la taille jusqu'aux chevilles. Nous cachions nos mains dans un châle triangulaire qui nous protégeait plus ou moins du froid.

Nos culottes à volant brodé descendaient à mi-mollet et nous portions des bas de laine qu'une étroite jarretière serrait au-dessus des genoux. Nous étions chaussées l'hiver de bottillons de feutre. Pour aller à la messe le dimanche, nos bottillons étaient protégés par des caoutchoucs. Les plus riches avaient des bottines de cuir à nombreux boutons. Quand on avait égaré son tire-boutons, on se servait d'une épingle à cheveux. Toutes, pendant la semaine, nous étions chaussées de sabots de bois à bride de cuir, qu'on appelait des claques.

Les petites paysannes avaient une coiffe le dimanche. Elles l'abandonnaient en semaine.

Le chapeau d'été était inauguré le jour de la Touffoën, le pardon des oiseaux, dans la jolie forêt. Une

année, nous fûmes coiffées d'une gracieuse capeline en paille d'Italie, garnie de cerises. Hélas! Cette capeline eut un triste destin. Une averse malencontreuse arrosa copieusement nos élégantes coiffures. Quel désastre! les cerises déteignirent sur la paille claire, plusieurs crevèrent leur peau, laissant voir la bourre du fruit qui était une boule de ouate. A l'aide de ciseaux, nous nous résignâmes à couper les fruits trop abîmés et le cœur gros, nous avons fait la cueillette avant l'heure.

Le jour de la Toulfoën, on ravivait le souvenir de Matilin an Dall: Mathurin l'aveugle, qui vivait au début du siècle. C'était le plus grand sonneur de bombarde de son temps et il eut l'honneur d'être reçu par Louis-Philippe. Il emmenait les foules au pardon des oiseaux, ainsi nommé, en hommage au pieux moine de Carnoët qui comme Saint-François d'Assise, se faisait comprendre des oiseaux. Il leur recommandait de respecter les champs ensemencés. Ils lui obéissaient.

Nos photographies de groupes, dans la cour de l'école, me font penser à des bandes d'étourneaux noirs, attendant la nuit, sur les branches d'arbres, près des villages tranquilles.

Nos sarraux funèbres avaient été adoptés sans doute, pour protéger les vêtements des étudiantes contre les taches d'encre indélébiles. Ils étaient laids et, quand même, je leur suis restée toujours fidèle.

Aujourd'hui, où j'écris comme tout le monde à l'aide d'un bic, à la maison, je ne me sens pas à l'aise si je ne le porte pas. Bien sûr, il n'est plus triste comme au début du siècle où une femme se croyait vieille à trente ans, j'ai des sarraux bleus, verts, fleuris, mais sans lui, je me sentirais nue et je ne pense pas toujours à l'enlever quand j'ai le plaisir d'avoir une visite.

— Ne l'enlève pas, disent mes amis... Tu es très bien comme ça...

«Sarrau» dit un dictionnaire est un mot qui nous vient du mot «Sarok» qui est allemand.

Est-ce un cadeau de la guerre de 1870? Les guerres laissent toujours des séquelles de mots neufs et de nouvelles modes d'habillement.

Je crois que c'est la dernière 39-45 qui a enlevé aux femmes l'amour des chapeaux, elles préfèrent sur les cheveux un léger foulard de soie ou de coton. Seules, quelques vieilles personnes n'y ont pas renoncé.

## Les prières

Pendant mes premiers mois de pensionnaire, à bouche fermée, j'ai crié: « Au secours! »

Ma mère était loin et ma sœur qui m'a tout facilité, n'était pas présente constamment pour me tenir la main. Je ne comptais que sur la prière. J'ai prié en m'habillant le matin, avant de m'endormir le soir et même en me promenant dans le cloître, quand j'étais seule.

Non, je ne m'adressais pas à Dieu, cet inconnu, ni à Jésus qui me faisait peur à cause de sa mort atroce, je parlais uniquement à la mère de Jésus, à la Vierge Marie. Entre femmes, c'était plus facile. Je la priais en français, en breton, en latin. Je récitais l'Ave Maria, avec entêtement, avec obstination. Elle devait m'entendre. Toujours, je lui avais été fidèle, je lui avais offert des fleurs à la fête du mois de Marie, la Vierge était mon amie.

Bien sûr, depuis mes séances au catéchisme et mes séjours de vacances au presbytère de Quéménéven chez mon oncle, le recteur de la paroisse, je savais m'adresser à elle sans trop de familiarité, avec cependant des mots de tous les jours. Je lui disais mes soucis :

— Intron Varia, (Madame Marie) faites que je ne sois pas interrogée en maths, mais s'il faut, bonne mère, y passer, faites que ce soit plutôt en histoire naturelle et en botanique.

Dès mes premières semaines d'étudiante et même depuis ma petite enfance, les plantes, les oiseaux, les

cailloux ont été mes amis et le sont restés. En classe, je savais parler d'eux et j'obtenais des notes honorables.

Quand je pensais qu'il était habile d'avoir un intermédiaire, je priais la Vierge de Rumengol d'intercéder en ma faveur. Je lui avais été vouée dès ma naissance, et si je ne portais pas toujours de robe bleue, il ne fallait pas m'en vouloir. Un vœu coûte cher et nous étions trois filles. Ma mère, elle aussi, devait demander pardon de n'avoir pas strictement tenu ses promesses. Je disais du fond du cœur :

— Intron Maria Rumengol = remèdol = souverain remède, faites qu'on ne m'interroge, ni en anglais, ni en musique, ce sont des domaines pleins de pièges. Pour l'amadouer, la flatter, je disais avec un sourire de complicité, les jolis mots des litanies : Rosa mystica, Stella matutina, Mater admirabilis...

J'avais confiance, elle ne pouvait abandonner ses brebis dans les cas désespérés, elle devait se souvenir qu'au Pont-de-Bois, j'étais sa voisine, si près de Rumengol. Elle devait savoir que je n'étais pas méchante, que je savais aider les paysans à l'époque des moissons et faire des feux d'herbes sèches en automne...

J'en arrivais à être exigeante... J'aurais pu m'adresser aux anges, aux saints de mon village, non, je n'avais confiance qu'en cette femme qui tenait si fermement

son bébé dans ses bras. Ses bras étaient une barrière invincible.

— Faites, bonne mère, que pour la leçon de solfège, je puisse m'asseoir près de mon amie qui jouait du violon. J'avais les cours de musique en horreur. La tête penchée vers moi, mon amie me soufflait le nom des notes que le professeur tapait sur les touches du piano.

— Ecoute bien, disait ma voisine étonnée, elles disent leur nom. Mais les notes ne m'aimaient pas. A moi seule, elles ne voulaient pas dire comment elles s'appelaient. J'étais sourde, et c'était une infirmité incurable. Je pensais aussi que mon cas était anormal. Je m'étonnais. Je n'entendais ni le sol, ni le fa, ni le ré, alors que je connais les voix des oiseaux et celles des insectes, alors que je devine quand la pie a vu le renard, que je sais quand le corbeau a repéré un champ de blé et que la chouette nargue la lune.

J'ai même l'ouïe très fine, en été, j'entends les cosses des genêts éclater les jours de grande chaleur et le roitelet chercher son nid minuscule dans le talus. Je devine même ce que dit le crapaud...

Pourtant, certains bruits me donnaient du bonheur. Je sais que la pluie chante sur le toit et que la rivière de la scierie murmure des choses mélancoliques, en passant sous les arches du Pont-de-Bois.

Je pensais que tout aurait été plus simple, si on avait donné à ces notes mystérieuses des noms de garçons ou de filles. On ne m'a pas demandé mon avis et le domaine de la musique est resté pour moi un jardin clos.

Mon amie jouait sur son précieux violon, une joyeuse danse villageoise qui s'appelait une villanelle. J'aimais beaucoup l'écouter. Je riais. Je voyais les gars d'Irvillac danser sur l'aire à battre. J'entendais le martèlement de leurs sabots sur la glaise, alors qu'on tasse la terre en vue du battage du blé, Je les entendais chanter, en dansant la gavotte bretonne :

— As-tu trouvé tes vaches Yannick ?

— J'ai trouvé un nid de pie, et de corbeaux.

Je ne trouve rien de si beau que les chorales, mais je n'ai jamais su lire la musique. C'est dommage !

Dans ma famille, on disait la prière du soir à haute voix. Elle était longue, nous récitons en français : Notre Père, je vous salue Marie, je crois en Dieu, et l'acte de contrition...

A l'oreille, Maman mesurait notre fatigue. Il y avait des pauses et des départs un peu bruyants.

— Et Papa ? dit un jour le Poulain Rouge, je ne le vois jamais à genoux ? Alors, maman qui n'aimait pas mentir répondait :

— Les pères, qui ont un dur travail dans la semaine, sont dispensés de se mettre à genoux. Le Bon Dieu pense que le travail est une prière...

Les petites sœurs pensaient que c'était juste. Elles étaient d'accord.

## Inquiétude

Il y avait près d'un an que j'étais élève de l'école primaire supérieure de Quimperlé, quand je fus appelée chez la directrice. Mon sang ne fit qu'un tour. Prise de panique, tremblante, en me dirigeant vers son bureau, je faisais un douloureux et minutieux examen de conscience, plus pénible que les jours de confession dans l'église de mon pays....

— Qu'avais-je fait? Qu'avais-je dit? «Madame Marie, priez pour moi!» La directrice tournait le dos à la porte, elle rangeait des livres sur une étagère...

— On m'a rapporté mon enfant que vous aviez beaucoup de tendresse pour Mlle Ch... (Stella).

— Oui, Madame la directrice, oui, je l'aime beaucoup... (Sainte Vierge, ne m'abandonnez pas!)

— Elle aussi vous aime bien?

— Oui, Madame... Oui, je crois... C'est parce que je suis «bonne» en histoire naturelle... En calcul je ne suis pas bien forte!... (J'avais la tête en feu!)

— Je sais! Je sais! Elle souriait et ne me regardait pas. Elle continuait son petit ménage et classait des lettres sur son bureau.

— Vous allez quelquefois chez elle?

— Oui, madame la directrice... Oui, c'est tantôt l'une de la classe, tantôt l'autre, pour porter les copies après les cours...

Pendant les courts intervalles de l'interrogatoire, je priais avec rage: Sainte Marie mère de Dieu... et malgré mon inquiétude, je voyais qu'elle, non plus, n'était pas à son aise, qu'elle marchait sur des sables mouvants! Au secours Victor Hugo! O Mont Saint Michel! «Sinistre effacement d'un homme» Si elle trépassait d'un seul coup? Ce serait trop beau! Si le plancher s'ouvrait pour l'engloutir? Je t'offrirais un cierge Saint-Michel! Je devenais folle.

— Vous a-t-elle embrassée?

— Oui, Madame la Directrice... Oui, une fois... Je pleurais ce jour-là, j'avais raté mon problème...

Enfin, elle m'a regardée, avec un sourire, avec bonté, avec lassitude.

— C'est bien! C'est bien!

Ça m'ennuyait, parce que les professeurs ne doivent pas avoir de préférences... Vous comprenez? Vous pouvez partir...

Les jambes flageolantes, une nausée au bord des lèvres, je suis sortie du bureau, les joues brûlantes et la rage au cœur.

C'était clair comme eau de source! On lui avait dit que j'étais la « chuche » de Mlle Chartier! J'avais été victime d'une jalouse, d'une « rapporteuse à quatre chandelles »! De qui? « Chuche » était un mot trouble, qui cachait des affections exagérées et je ne sais quoi! Chuche? Le mot était insolite, joli, savoureux et doux à prononcer, comme un bonbon dans la bouche.

« Chuche » était à ranger dans le tiroir des interdits, comme le mot « chérie »,

— Rosa Mystica, faites que je sois la « chuche » de Stella et que je puisse être heureuse sans être pour autant promise à l'enfer!

Depuis ce jour-là, j'ai pensé que s'il est pénible d'être pensionnaire, enfermée comme dans une prison, où des péchés inconnus vous guettent, ils n'est pas facile non plus, d'être la directrice d'une école de jeunes filles.

Une autre fois, j'ai eu peur. Il paraît que plusieurs élèves avaient des poux dans leurs cheveux!...

J'ai commencé par rire... Des poux! Je n'avais rien à craindre! Les instituteurs savent les bienfaits du pétrole, et dans les classes d'Irillac, les garçons et les filles avaient la tête arrosée de pétrole, au moins une fois par mois.

Mais ce sont des bêtes astucieuses, qui vont d'une chevelure à l'autre! Mobilisées par la répugnante corvée, l'économe, les surveillantes ont vérifié toutes les têtes de l'école, et toutes, nous avons été parfumées au pétrole. Toutes les classes sentaient mauvais. Ma mère était très attentive et dépitait vite les chevelures suspectes.

Nous avons eu comme « bonne », une Louise de quatorze ans que l'on payait royalement quatre francs par mois. Elle ne fit qu'un court séjour dans la famille!

Elle ne gagne pas son eau, disait maman, car au milieu de son travail, elle se sauvait pour aller jouer à la « corde » ou à la « biche cachée » avec les fillettes de son âge.

Mais ce qui était pire, c'est qu'elle avait une habitude dégoûtante: elle écrasait ses poux avec ses dents! Je pensais que c'était une étonnante prouesse, mais maman n'avait pas cette largeur d'esprit, Louise fut rendue à sa famille.

— Je te reprendrai, je te le promets, lui assura maman, quand tu seras devenue une jeune fille plus

soigneuse.

Notre ange gardien fut Marijanic qui demeura chez nous pendant plusieurs années. C'était la fille du sabotier, le compagnon de chasse de papa. Avec elle, notre mère était tranquille. Le pétrole était roi. Nous l'aimions comme une sœur aînée et compatissions à ses misères.

Elle souffrait beaucoup des dents qu'on ne soignait pas bien en ce temps-là. Quand elle avait une rage lancinante, elle s'asseyait sur la pierre du foyer et mâchait de la suie. Elle gémissait pour bercer son mal et un filet de salive noire coulait dans la cendre.

— Mets ta main sur ma joue, disait-elle au Poulain rouge, puis, à mon tour, j'allais lui offrir mes mains fraîches.

Pauvre fille! Rien ne la soulageait, pourtant les vieilles femmes du pays connaissaient toutes sortes de remèdes efficaces. Elles vous mettaient une clé dans le dos quand vous aviez le hoquet, et quand vous souffriez d'un mal de gorge, une cravate faite d'un bas plein de cendre chaude vous guérissait en une nuit.

Une voisine conseilla aussi l'usage d'un liquide naturel, malodorant, pour enlever les taches de rousseur du Poulain Rouge qui protesta avec énergie.

Maman avait plus confiance dans le lait de l'euphorbe qu'on appelait la fleur des chiens enragés, car

elle était souveraine contre les morsures et contre les agressions du soleil. Mais que faire contre une carie?

Depuis longtemps, la bave de l'escargot pour guérir la coqueluche et les chapelets d'ail autour du cou, contre les vers intestinaux, avaient cours dans le pays. C'étaient des remèdes qui avaient fait leurs preuves.

— Pour tes dents, va voir le maréchal-ferrant, conseillait papa, que le forgeron de Rumengol avait habilement opéré dans un cas analogue à celui de Marijanic. Elle recula devant cette énergique et cruelle thérapeutique.

## L'heure à Quimperlé

— Petite, allez donc chez moi voir l'heure... me dit un jour, Stella à la fin de son cours... Aucune élève de la classe, des adolescentes de quatorze à quinze ans, n'avait de montre. Mon premier mouvement fut de joie vaniteuse. C'est à moi, à moi parmi les autres qu'elle a demandé ce service!...

— La porte est ouverte ajouta-t-elle, Mlle Nollivos est là... et vous verrez... la pendule est sur la cheminée.

Ensuite ce fut l'inquiétude:



— Comment faire? Je ne sais pas lire l'heure! On verra bien! J'ai frappé à la porte de la chambre et je suis entrée:

— Mlle Chartier voudrait savoir l'heure mademoiselle, sa montre est arrêtée... Nolli ne leva pas la tête, entourée de livres ouverts, elle étudiait avec application.

— Regardez, dit-elle. La pendule est sur la cheminée...

Quelle panique! Je regardais. Je faisais mentalement des calculs... Ces aiguilles qui se poursuivaient en silence étaient ensorcelées. J'aimais mieux mourir que demander du secours...

Enfin Nolli leva la tête, étonnée de n'avoir pas entendu la porte se refermer...

— Vous êtes encore là? dit-elle amusée. Elle pensa que j'étais curieuse... Je me suis sauvée! J'ai traîné en route, affolée.

— Non! Il n'était pas midi; midi seulement, était l'heure qui m'était familière. A midi, je savais que les deux aiguilles se chevauchaient sur le douze. Ma science n'allait pas plus loin.

Quand j'ouvris la porte de ma classe, toutes les têtes se retournèrent pour me regarder.,

— Vous y avez mis du temps! dit Stella un peu

fâchée...

— A l'aide, mon Dieu! Il n'était pas quatre heures, de ce fait, j'étais certaine, mais la petite aiguille avait dépassé le chiffre trois, ni la demi de trois heures non plus, car la grande aiguille n'avait pas atteint le chiffre six... Je me jetai à l'eau.

— Il est 3 h et demi, moins le quart mademoiselle! Toute la classe se mit à rire. Le professeur aussi.

— S'il est trois heures et demie moins le quart, je pense qu'il est environ trois heures un quart?

Très soulagée et honteuse, je fis: oui, de la tête. J'acceptais tout, sauf de voir ces yeux moqueurs fixés sur moi.

Aux vacances suivantes, j'ai demandé à ma mère de m'apprendre à lire l'heure. C'était difficile, aussi difficile que les problèmes de trains qui se poursuivent ou qui se croisent ou des robinets qui remplissent et vident les baignoires... Je n'arrivais pas à comprendre. D'ailleurs chez moi il n'y avait pas de baignoire. On se lavait dans la lessiveuse, à la veille des fêtes religieuses et du pardon de Rumengol.

L'heure m'a toujours rendue hésitante. Je n'ai eu une montre à moi, que lorsque j'ai été institutrice. J'avais en 1914 dix-neuf ans. Je n'ai pas oublié l'heure du tocsin.

## Mes amies

Oui, j'étais timide et j'aurais voulu rester accrochée à la jupe de ma sœur aînée. Dès la rentrée, en octobre 1908, elle avait essayé de me rassurer :

— J'aurai l'œil sur toi, disait-elle, mais il faut que tu saches que tu ne dormiras pas dans mon dortoir et que nous n'aurons pas classe aux mêmes heures. Je t'ai déjà trouvé une amie, c'est la sœur de la mienne, qui vient aussi en pension pour la première fois. Elle s'appelle Eugénie, mais on lui dit : Nini.

Nini me plût, un vrai coup de foudre ; à cause de son joli visage, sans doute, mais au bout de quelques jours je me rendis compte qu'elle était très hardie, et qu'elle avait un sens de la « débrouillardise » qui me confondait. Elle était sans égale pour saisir avant toute autre, pour elle, ou pour moi, le croûton du pain ou les pommes de terre les plus grosses. Elle me faisait bénéficier de son adresse. Elle était native du Morbihan.

Les élèves de Lorient et de Brest, en général, filles d'ouvriers des arsenaux, étaient vite révoltées par l'injustice, elles étaient toujours prêtes à protester. Par

leur audace, elles écrasaient les petites paysannes et les filles de fonctionnaires plus absorbées par leurs études. Elles avaient, je pense, l'habitude des grèves, des défilés revendicatifs et des meetings sur les places.

Un jour, j'en ai vu une, debout dans une niche à saint, vitupérant à cause de nouilles mal cuites ou du riz étoilé de petits parasites noirs.

J'étais très sensible aux jolis visages et aux voix pures ; au bout de quelques semaines, je m'accrochai au bras de Manon, parce qu'elle chantait bien. Elle était grande, mince, élégante. Je ne crois pas qu'elle ait jamais porté de gros bas noirs de laine tricotée, et n'avait pas comme moi, un accent de villageoise bretonne.

D'une voix de soprano, elle chantait des chansons d'amour qui me ravissaient et m'enveloppaient d'une nostalgie délicieuse. Je lui disais : « chante-moi » et en déambulant dans le cloître, je me soulais de plaisir :

« Aimer c'est le mot le plus doux,  
Que des lèvres charmées,  
Disent parmi les baisers fous  
Dans les nuits parfumées... »

La directrice aimait beaucoup les chorales. Nous chantions à plusieurs voix des airs de Gluck, que Marie-Antoinette protégea quand il vint à Paris : Orphée, Eurydice, Iphigénie mirent de la poésie dans

notre vie studieuse. L'amour n'a pas vieilli en un demi siècle, et de nos jours on aime encore les airs d'autrefois.

Au début du siècle, on restait jeune très longtemps. Quand un couple chuchotait derrière un poteau de la marquise, je devinais que ces étudiantes savaient des secrets. J'étais à la fois tentée et je craignais de comprendre.

Un de mes plaisirs de pensionnaire fut de prononcer les noms des élèves de la classe. Dans mon village, on s'appelait Marie ou Jeanne ou Louise. Ici, au couvent, il y avait des noms rares, que je n'avais jamais entendus : Edith, Victoria, Pélagie, Solange, Adrienne. Je les répétais sans me lasser. Mon prénom, Léontine, choisi par mon père, fit scandale dans la famille et dans tout le pays. Parrain, le recteur de Quéménéven fut consulté, et comme il y avait eu un Pape Léon XIII, mon nom insolite fut enfin accepté.

Le passage de Divine Saint-Pol-Roux à l'école m'agita beaucoup. Elle n'y resta que quelques mois. Elle était très jeune, très jolie et toujours triste. Je crois que ses parents étaient en voyage. C'était la fille d'un poète et son nom miraculeux, ceux de ses frères, Lauré-dan et Cécilian, m'ouvraient la porte d'un domaine enchanté. On la couchait de bonne heure et je restais près d'elle pour la rassurer. La première fois qu'on

nous a lu : « La Dame à la faux », j'ai regardé mes compagnes avec inquiétude : c'était un Anatole Le Braz hermétique. Par la jeune fille de Camaret qui nous avait fait la lecture du poème, nous avons appris que Saint-Pol-Roux était provençal. Nous l'avons vite adopté ; c'était un ami, un compatriote car il aimait la Bretagne, il aimait la mer, et comme pour tous les Bretons, « La Dame à la faux » était une compagne de route.

Dans mon cœur, je le mets côte-à-côte avec Max Jacob que j'ai reconnu plus tard à Quimper à son étoile jaune. J'ai aimé son œuvre.

« La Dame à la Faux » attendait Max Jacob à Drancy.

Je souhaite que les deux poètes se soient rencontrés « sur l'autre rive » et que tous les deux parlent ensemble du vieux pays, « Pen-ar-bed » : du bout du monde, qui ne les oubliera pas.

## Les dortoirs du couvent

Il y en avait trois. Je dormais dans le dortoir moyen qui devait avoir servi de grenier, car les poutres étaient apparentes et les murs à pans coupés. Il était

prolongé par le petit dortoir et, entre les deux, il y avait un couloir, où pour la nuit, on disposait deux seaux hygiéniques, car le deuxième étage n'avait pas de cabinets ni de toilettes d'aucune sorte.

Les fenêtres étaient dans un renforcement et s'ouvraient sur les bois, sur l'inconnu, sur le ciel. Dans une niche, à chaque bout du dortoir, niche à saint au temps des religieuses, une petite veilleuse donnait une faible lueur et la cellule de la surveillante, près de la porte, avait une lucarne vitrée, voilée par un rideau. On l'entendait rire, quand elle recevait la visite d'une collègue ou de l'économe du pensionnat.

Les soirs d'été, par les fenêtres ouvertes, le son d'un cor nostalgique entraînait dans le dortoir avec le parfum des tilleuls de la cour et servait de fond musical et poétique aux murmures étouffés des écolières.

Un demi-siècle plus tard, j'entends encore dans mon sommeil le son du cor des forêts de Quimperlé.

La petite veilleuse, pas plus lumineuse qu'un ver luisant, contribuait aussi à créer la magie mélancolique des longs crépuscules de printemps.

Étant une des aînées du moyen dortoir, j'avais obtenu de la surveillante, l'autorisation de raconter des histoires à mes jeunes compagnes. J'aimais beaucoup raconter des histoires et la surveillante était enchantée de cette aide précieuse, elle n'avait plus à

élever la voix pour imposer le silence. Pas un bruit ! Seule, une voix chuchoteuse se promenait sous le plafond bas, comme celle des aïeules, près des foyers, pendant les longues veillées dans les campagnes bretonnes.

Je partageais avec mes compagnes, ce qui était ma grande joie. Nous n'avions pas de bibliothèque à l'école et je leur racontais ce que j'avais lu à la maison ou pendant les vacances au presbytère du Quéménéven. Mon oncle, le recteur, avait abonné ses deux nièces orphelines aux « Veillées des chaumières », cette revue édifiante qui m'a fait vivre des heures inoubliables.

Puis, ma mère a été malade, ce qui nécessitait une visite mensuelle à Landerneau, chez un spécialiste et c'est à l'occasion de ces voyages qu'elle prit un abonnement à la bibliothèque municipale de la ville.

Soir après soir, j'ai raconté aux élèves du deuxième dortoir, les délicieux romans que j'avais lus. « L'allumeur de réverbères », le « Secret de la vieille demoiselle », « David Copperfield », « Sans Famille », « Les Enfants du Capitaine Grant », et tant d'autres. Tout Dickens y a passé. Dans les histoires, il y avait souvent une femme poitrinaire ou un enfant orphelin et nous avons voyagé avec Jules Verne.

Soixante ans plus tard, quelques musiciens ont

puisé, pour leurs chansons, dans cette mine de toux et de larmes. Tout près de mon lit et le touchant, était le lit d'une fillette de Scaër ou de Rosporden qui avait l'habitude de se bercer avant de s'endormir, comme pour apaiser un cœur endolori. Je pense qu'elle avait pris cette manie dans son petit berceau de bois, étant bébé, ce berceau que l'on posait dans les fermes sur le coffre de bois, près du lit-clos où dormait sa mère: Do-do-l'enfant do.

Au rythme de ce balancement, je mesurais l'émotion, l'angoisse que je prodiguais, celle de ma petite voisine, celle des autres élèves. Je donnais des joies vives, des mélancolies délectables, des terreurs folles, j'avais quatre-vingts cœurs palpitants dans mes mains, j'étais maître du monde! J'étais Reine.

Toutes les larmes brisaient leurs digues, celles de la poésie, celles de la solitude, les miennes mêlées à celles des autres, car en bon acteur je me laissais prendre à mon propre jeu...

Puis, tout de même, il fallait dormir; un doigt frappant à la vitre d'une cellule close donnait le signal du silence, et toutes mes compagnes me disaient merci d'une voix étouffée:

— Bonsoir mon cœur! Fais de beaux rêves!

Oui, je faisais de beaux rêves, dont je ne me réveillerai jamais tout à fait.

## Notre budget de pensionnaire

La grande majorité des élèves de l'école primaire supérieure de Quimperlé n'était pas de souche fortunée. Nous étions surtout filles de petits fonctionnaires, d'instituteurs, d'employés des postes, de modestes commerçants, et notre ambition était de réussir la même carrière que nos parents. Il y avait peu d'enfants de cultivateurs.

Quelques ouvriers des arsenaux, de Brest et de Lorient, dirigeaient aussi vers Quimperlé, leurs enfants qui avaient le certificat d'études et qui ambitionnaient la conquête du brevet. Plusieurs étaient locataires de petites fermes dans la campagne, où leurs épouses continuaient à soigner quelques vaches et moutons.

Parmi toutes ces familles concernées, ma mère n'était certainement pas la seule à avoir des difficultés financières. Un jour qu'elle ne possédait plus que trente-deux sous pour toute fortune, elle eut en cadeau, un gentil petit chien qu'elle nomma Fortunio. C'était, disait-elle, un porte-bonheur, un fétiche.

Maman était courageuse et spirituelle et Fortuno par bonheur n'était pas cher à nourrir. L'eau qui avait servi à laver les assiettes et un peu de pain rassis lui étaient un régime de choix (l'eau ne contenait aucun produit chimique).

Pendant plus d'un an, notre budget entre ma sœur et moi, ne dépassa pas cinq francs pour tout le trimestre. Mon aînée était la trésorière. Cette modique somme nous permettait quelquefois de nous offrir un éclair au chocolat, quand le défilé de la promenade du dimanche était autorisé à faire une pause de quelques minutes devant une pâtisserie.

Quand ma sœur entra à l'école normale de Quimper, un an avant moi, je devins très riche d'un seul coup. La pension était gratuite et je bénéficiai des cinq francs pour moi toute seule.

Pendant les promenades, je cueillais des fleurs le long des talus, des stellaires, des violettes, des myosotis et le soir, je déposais mon humble bouquet à la porte de Stella qui était l'étoile de mon ciel. Je l'ai déjà dit, nous étions toutes amoureuses l'une ou l'autre de nos professeurs et celle qui avait la cour la plus nombreuse était bien sûr, la belle Aude...

Je me demande souvent, pourquoi moi, si handicapée en maths, je pouvais avoir une telle passion pour Stella. C'est sûrement parce qu'elle était aussi

professeur d'histoire naturelle et que les plantes et les bêtes furent toujours ma grande distraction favorite.

J'avais une amie qui se levait la nuit et qui chaussée de ses pantouffles descendait sans bruit dans la cour de l'école et immobile, à l'abri des regards indiscrets, passait un long moment devant la fenêtre de « La Femme à la Rose », « La belle fiancée de Roland de Roncevaux », notre professeur de français, notre memento de poésie. Je lui ai demandé un jour (70 ans après):

— Manon, tu dois te rappeler aussi le son du cor dans les bois de Quimperlé? Cette plainte nostalgique, moi je l'entends encore dans mes rêves...

— Non, m'a répondu mon amie, je me souviens surtout du parfum du magnifique magnolia... C'était comme l'encens que l'on respire pendant une cérémonie religieuse... un hommage à la Beauté!...

Un jour de passion, humiliée par les pauvres bouquets que j'offrais à ma bien-aimée, j'ai demandé un grand service à une externe.

— S'il te plaît, demain matin va chez la fleuriste et achète pour moi, six branches de ces jolies fleurs pendantes mauves, qui ressemblent à des lanternes vénitiennes... Si tu les achètes ce soir, veille à les mettre dans un vase d'eau pour passer la nuit, pour qu'elles soient très fraîches quand tu me les apporteras. Tu

comprends?

J'ai embrassé cette charmante compagne qui me porta le lendemain matin un joli bouquet de ces fleurs qu'on appelle des ancolies. Elles ont cinq éperons et ressemblent à des coupes renversées. Elles étaient maléfiques, hélas!

Avec quelle émotion, j'ai déposé l'adorable bouquet à la porte de Stella, et ensuite, toute la journée, j'ai erré dans un nuage de bonheur et d'inquiétude.

Elle me guettait... Et me croisant sous la véranda, dans un angle discret elle m'arrêta. Elle avait un air sévère et me dit d'une voix froide:

— Je vous remercie pour vos fleurs, mais je vous défends absolument de renouveler vos folies! Ces fleurs vous ont coûté cher! Je ne veux pas qu'on dépense de l'argent pour moi... J'aime beaucoup mieux les fleurs des champs!

Mon cœur a été touché, fauché comme une marguerite sur laquelle on aurait marché par distraction!

C'est vrai que ces fleurs coûtaient cher, exactement deux francs cinquante, la moitié de ma fortune!

J'ai été horriblement humiliée. Stella savait, par la directrice sûrement, que ma mère avait du mal à s'en tirer... qu'elle payait ma pension quand elle le pouvait...

Pendant plusieurs jours, par des sourires timides, Stella essaya de guérir mon cœur blessé.

Elle y parvint et de nouveau mes offrandes furent les fleurs que je cueillais sur les bords de l'Isole et de l'Ellé.

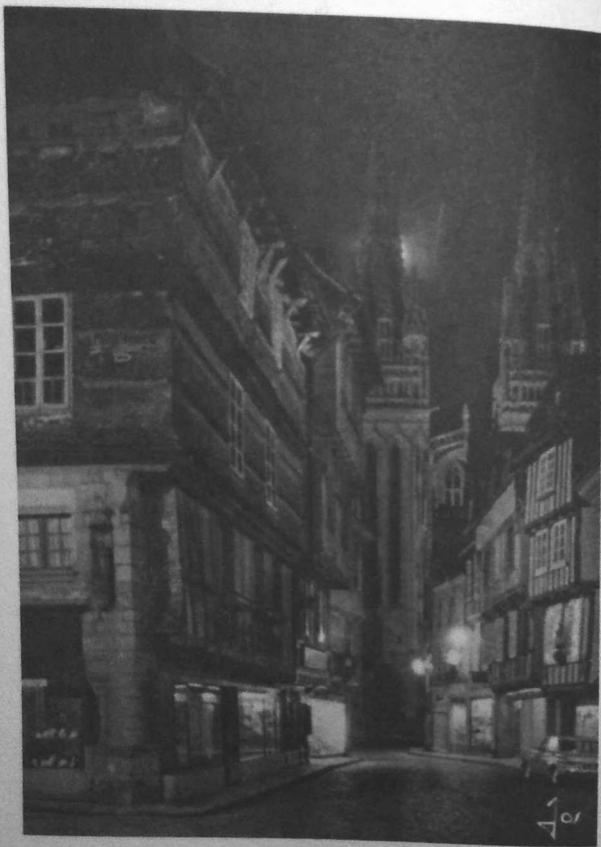
Des fleurs gratuites cultivées par le grand Manitou du ciel.

## Au fil des jours

Beaucoup d'élèves de l'école souffraient des dents, sans doute à cause de soins trop négligés, d'hygiène et de propreté. Souvent une surveillante conduisait en ville, chez un dentiste, une étudiante endolorie, la plupart du temps pour une extraction! Je n'ai jamais entendu une de mes compagnes dire: on commence à me plomber une dent. On ne parlait jamais de plombage. Au début du siècle, une mauvaise dent était presque toujours définitivement condamnée si elle faisait mal. On l'extrayait.

Bien surveillée dans un presbytère, ma mère porta de bonne heure une discrète prothèse, dont elle était très fière et qu'elle montrait volontiers à ses amies.

Un jour, ce fut mon tour. J'avais mal tout au fond



Cathédrale de Quimper.

de la bouche, sans aucune carie apparente. Ma joue se mit à enfler et aussi les glandes de mon cou.

Pendant la classe, j'écoutais mal le professeur et la nuit je ne pouvais pas m'endormir. L'infirmière me donnait certains soirs un somnifère ou un bain de bouche parfumé, mais la souffrance persistait. Elle parla à la surveillante générale et elle décida qu'une mesure énergique s'imposait :

— Allez la conduire chez notre dentiste, dit-elle à la surveillante. Mieux que quiconque, il saura ce qu'il faut faire. On ne peut pas laisser cette petite en si triste état !

Je me rappelle ma frayeur ! Un dentiste ! Pourquoi pas le forgeron d'Irvillac !

— Elle a une dent de sagesse qui essaie en vain de sortir, dit le spécialiste... Il faut aider cette paresseuse ! Je suivais chacun de ses gestes avec angoisse. Ouvrez la bouche, me dit-il, et muni d'une lancette il m'arracha un cri aigu en donnant un habile coup sur la gencive tuméfiée.

J'ai versé quelques larmes, j'ai craché du sang, mais, presque immédiatement, j'ai ressenti un immense soulagement.

Les honoraires du dentiste furent payés par la directrice certainement et ma mère put la rembourser.



quand elle reçut, peu à peu, la somme qui revenait à ma famille après le partage de la scierie du Pont-de-Bois. L'entreprise restait sous la direction du grand-père et de mes deux oncles, après la mort de mon père.

Au retour de chez le dentiste, la surveillante me dit gentiment :

— Ma petite, je vous conseille d'aller au dortoir faire une bonne sieste. L'école est silencieuse, c'est jeudi, toutes les élèves sont à la promenade, essayez de dormir c'est ce dont vous avez le plus besoin ! Lavez-vous la bouche, si le sang coule... A l'infirmerie, il y a quelques cas d'influenza, ce serait dangereux pour vous...

Je lui ai dit merci et je suis montée au dortoir. Toute habillée, je me suis seulement déchaussée, et je me suis allongée sur mon lit, dans la plus grande paix. J'étais bien, j'étais guérie...

Je ne sais pas si j'ai dormi longtemps. Tout à coup, un léger bruit m'a fait ouvrir les yeux : mon cœur a bondi ! La directrice était debout devant mon lit, grande, immobile, comme une statue pétrifiée. Elle m'a souri. Elle semblait plus intimidée que moi...

— Avez-vous moins mal ? m'a-t-elle demandé d'une voix douce.

— Oui, madame la directrice... oui ! Je crois que

ça va se passer, merci !

C'est alors que j'ai eu un geste inamical que je regrette encore, après tant d'années ! Elle avait avancé la main pour me tâter le front, pour voir si j'étais fiévreuse, et au lieu de me prêter à sa caresse, j'ai eu un brusque mouvement de recul de la tête.

— Petite sauvageonne ! a-t-elle dit d'une voix basse, à la fois triste, déçue, blessée.

Je n'ai pas oublié cette femme qui n'attirait pas l'affection, qui intimidait toutes les élèves, tous les professeurs et tout le personnel. C'était injuste.

Je lui dois une grande reconnaissance pour tout le bien qu'elle m'a fait, à moi et à d'autres. Elle aidait les écolières dans leurs études et les parents peu fortunés qui tardaient à payer la pension de leurs enfants.

J'ai du remords et je ne peux rien pour réparer mon ingratitude. C'est trop tard.

Toutes les maîtresses avaient leurs adoratrices, sauf elle. Était-elle jalouse ? Les professeurs étaient jeunes, jolies, rieuses, injustes quelquefois. Elles ne méritaient pas toutes le culte dont elles étaient l'objet...

Et elle, la directrice, était la femme solitaire, la mal-aimée.

## Leçon de gymnastique

Nous n'avions aucune salle spécialisée, mais la cour de l'école était vaste et se prêtait à des exercices physiques variés. La véranda nous servait d'abri les jours de pluie.

Rien ne me semblait plus ennuyeux que les leçons de gymnastique. Les plus jeunes élèves s'éloignaient des files bien alignées, et jouaient comme à l'école primaire qu'elles venaient de quitter, des jeux tranquilles qui n'exigeaient que peu d'espaces libres. Elles jouaient à la balle, aux osselets, à la corde, à la marelle et j'avais toujours envie de me joindre à elles.

Nous, les grandes, bien rangées, obéissions aux ordres de notre professeur du moment et j'entends encore la voie aiguë qui commandait: bras en avant, en arrière, flexion du tronc, sautillements latéraux etc. etc...

Pour la leçon, nous pouvions garder nos sabots, mais ne changions rien à notre habillement. Nous enlevions seulement le châle triangulaire qui avait été tricoté par notre maman. Nos mouvements d'ensemble ne ressemblaient en rien aux jolis ballets que j'admire aujourd'hui sur mon écran de télévision.

Pourtant, une jolie ronde cadencée me rappelait le plaisir que j'éprouvais, étant enfant, à danser sur les aires à battre au moment des moissons.

On chantait en breton ou en français. En toute innocence:

C'est la fille de la meunière  
Qui dansait avec les gars  
Elle a perdu sa jarretière  
Sa jarretière ne tenait pas  
Jibidi, Jibida  
On dit qu'elle est malade  
Jibidi, Jibida,  
On dit qu'elle n'mourra pas.

Un jour, la séance de gymnastique eut un succès inhabituel. Prise d'une envie subite de s'isoler, une élève sortit d'un groupe bien figé et se dirigea en courant vers les cabinets.

La monitrice lui fit un regard sévère: ne pouvait-elle prendre ses précautions!...

Honteuse, l'étudiante ne s'attarda pas, seulement quelques minutes. Sa sortie de la petite cabane, fut saluée par un immense éclat de rire qui secoua toute la cour, maîtresse et élèves. Etourdie et inquiète par notre bruyant amusement, la pauvre enfant se tournait, se retournait, essayant de comprendre la cause de notre gaieté.

En mettant de l'ordre dans ses vêtements, elle avait fait entrer dans l'arrière de sa culotte bouffante, sa chemise, son jupon, sa jupe, son sarrau, et exposait à notre curiosité un énorme derrière blanc comme celui d'un lapin géant, égaré dans une cour d'école. Les volants de son pantalon descendaient à mi-mollet, mais ne cachaient pas ses jarretières de caoutchouc qu'elle portait au-dessus des genoux. Moi je trouvais plus jolies les jarretières qui maintenaient les bas, plus haut, à mi-cuisses.

Quand le caoutchouc se relâchait et ne maintenait plus les bas bien tendus, en période de pénurie, on se contentait d'un lacet et même d'une ficelle.

Je ne sais pas si ces leçons de gymnastique servaient à grand chose. Jamais je n'ai entendu une élève

se plaindre d'être ou trop grosse ou trop maigre et qu'il fallait surveiller son alimentation. La santé était seule précieuse.

Pour mon compte, j'étais heureuse d'être ronde de partout, d'avoir une bonne mine, et me croyais une jolie fille parce que mes joues se creusaient de fossette quand je riais.

Pourtant je me souviens de voir une compagne se serrer la poitrine avec une serviette. Elle était coquette et avait honte d'avoir de gros seins.

Je n'ai pas oublié non plus, le service que me demandait souvent mon amie Dédée qui jouait du violon pour mon plus grand plaisir!

Dès que j'étais assise près d'elle en classe ou dans la salle de récréation, elle me disait:

— Çadichon, aide-moi à assouplir mes doigts... C'est très important pour les musiciens! Je lui prenais les mains dans les miennes. Je lui écartais les doigts, les uns des autres. Je les pliais, en avant, en arrière, en veillant toutefois de ne pas lui faire mal.

Elle était contente et disait:

— Regarde, grâce à toi, mes mains deviennent souples comme des branches de noisetiers.

## Le Brevet

C'est en 1910 que j'ai échoué au brevet. On passait l'examen à Quimper, dans la salle du gymnase, sur les quais, au bord de l'Odéon. Le texte me plût énormément et je crus avoir fait un chef-d'œuvre.

« Sur le tombeau d'une femme romaine est écrite cette épitaphe: « Elle fila de la laine et resta dans sa maison ». Pour vous, était-ce une vie enviable? Dites ce que vous en pensez.

Quel texte merveilleux! La vie de cette matrone répondait tout à fait à mes aspirations. Se marier avec un homme qu'on aime, faire son ménage, avoir beaucoup d'enfants, je ne voyais rien de plus souhaitable. Je l'ai dit, je l'ai redit et j'ai échoué. Je n'étais pas du tout dans le vent!

Emmurées comme nous l'étions dans cet ancien couvent des Ursulines, ne lisant jamais un journal ni une revue, n'ayant de ma mère que des nouvelles de la maison et de la famille, je ne savais rien du vaste monde.

J'ignorais que dans plusieurs pays, surtout en Angleterre, les femmes étaient révoltées d'être traitées en esclaves, elles demandaient le droit de vote, on les appelait des suffragettes. Elles défilaient dans les rues, portant des pancartes et coiffées de ces larges chapeaux à fleurs, à la mode du début du siècle. Elles entraient même dans les musées et commettaient des dégâts. J'ai lu, plus tard, qu'elles avaient lacéré les belles toiles du « chant d'amour » de Burnes-Jones.

En ce temps-là, j'aurais pensé que c'étaient des folles dangereuses.

Oui, toutes les nouvelles se heurtaient en vain aux murailles de notre prison, comme les vagues de la mer contre les flancs d'une jetée.

C'est par cette fille de Brest, je m'en souviens, que j'appris qu'en 1910 aussi, la Seine avait débordé.

Avant la guerre 39-45, la Grande Marguerite, femme de service dans mon école maternelle de la rue Vauban, m'avait raconté la crue insolite du fleuve: elle m'avait dit: la Seine était venue jusqu'au bas de mes escaliers et j'avais eu tellement peur, que mon garçon est né, là, sur les marches de ma maison...

Pour moi, l'année 1910 était celle de la révolte des femmes et pour Marguerite c'était la colère du fleuve de Paris...

D'écrire le nom de Marguerite me fait penser à cette autre « chère prison », à cette « chambre des dames » (2) qui était devenue le petit vestibule de mon école en baraques, la maternelle de Recouvrance vers 1950. C'était la fin de ma carrière d'institutrice, une fin qui se prolongeait, car je ne trouvais aucun appartement dans le Brest en reconstruction.

La Grande Marguerite ne ressemblait pas aux mamans de mes élèves, sans doute d'avoir mené une vie rude, d'avoir beaucoup voyagé, et d'avoir été l'épouse d'un soldat de la légion étrangère. Elle avait une franchise, une originalité à laquelle j'étais très sensible. Je suivais toujours ses conseils.

Cinq minutes avant la fin de la classe, soit le matin, soit le soir, Marguerite me disait, à moi, la directrice :

— Allez donc dans le vestibule, les mamans ont souvent besoin de vous confier leurs petits ennuis... J'aurai l'œil sur les enfants. Nous chanterons.

Un jour, une mère soucieuse me dit tout bas, à l'oreille, combien elle déplorait qu'il y eut tant de « bistrots » sur le chemin de l'arsenal.

Ne voulant voir que le bon côté des choses, j'ai murmuré :

— Mon Dieu ! Un verre de vin ou de bière, ne peut

(2) « La chambre des Dames », roman de Jeanne Bourin.

pas lui faire de mal ! (Silence) Faites-lui un peu peur ! Dites lui que ses yeux sont jaunes, ce qui est le signe d'une fatigue du foie... Je finissais par la faire sourire en ajoutant : bien sûr, les hommes ne sont pas des saints, mais nous, les femmes, nous ne sommes pas des saintes, non plus. Un autre jour, une mère un peu moqueuse, dit à haute voix :

— Madame, vous commencez de bonne heure à parler de l'amour à nos petits ! Toutes vos chansons parlent de l'amour !

- Il y a le petit tambour qui donne une rose à la fille du roi...

- Il y a Carabi qui embrasse ses infirmières

- Et il y a Jeannette que vous voulez marier à un prince !

Madame se défend comme elle peut, en riant.

— Miséricorde ! Ce n'est jamais trop tôt de parler de la meilleure chose du monde ! Vous n'êtes pas de mon avis ?

Une maman, muette et triste, isole Madame dans un coin. Elle a cinq enfants, un sixième serait vraiment de trop (la pilule n'existait pas encore). Elle dit des choses à mi-voix : Madame réfléchit et donne doucement un conseil qui déclenche un mouvement d'humeur chez la femme inquiète :

— Comment voulez-vous que je fasse ça, alors que nous dormons tous dans la même pièce!

Madame un peu désarçonnée, lui caresse la main:

— Venez un soir chez moi, nous serons plus à l'aise pour parler...

Puis une mère, un peu taquine et flagorneuse me dit un soir, avec un sourire:

— Madame, vous savez pas ce que m'a dit mon mari? Il m'a dit comme ça, que vous fesez (faites) encore des béguins, que ça ne l'étonnerait pas!

Le petit vestibule s'emplit de rires joyeux. La flatteuse est ravie. Madame aussi.

## La comète

Oui, pour beaucoup de raisons, l'année 1910 restera dans ma mémoire. C'est en 1910, au printemps, que j'ai vu la comète de Halley! Elle a brillé dans notre ciel et je lui dois une des grandes frayeurs de ma vie. C'est une comète périodique qui revient tous les 76 ans. Donc, il faut que je vive jusqu'en 1986 pour la revoir. Qui va manquer au rendez-vous? Je promets de faire tout mon possible pour être présente et pour

l'accueillir avec un sourire. Il y a aussi, ce cas improbable, où elle peut se laisser séduire par une autre galaxie. On a vu des comètes qui errent d'un système solaire à un autre système solaire, ou qui se dispersent en étoiles filantes. Mais j'ai confiance, si je suis là, elle sera là. Elle est fidèle. J'ai lu qu'on l'avait vue sous Louis Le Débonnaire, et qu'elle est brodée sur la tapisserie de Bayeux, qui représente la victoire de Hastings: la conquête de l'Angleterre par les Normands.

Je copie dans le dictionnaire Larousse ce qu'on dit de Halley Edmond (1656-1742). «Célèbre astronome anglais, né à Londres, il découvrit les lois du passage des planètes, Vénus et Mercure, devant le soleil et la périodicité des comètes. Il prédit le retour de la comète dite de Halley, d'une période d'environ 76 années et que l'on a vue pour la dernière fois en 1910».

C'est un lundi que les filles venant de grande sortie ont rapporté l'inquiétante nouvelle: dans les jours de la semaine, dans notre ciel, on verrait une comète...

En 1907, j'avais vu un aérolithe traverser le ciel de Hanvec, avec un bruit de fusée qui m'avait fait très peur. Une comète, c'était autre chose. Qui sait ce que ces jours à venir nous réservaient? Un curé dans un petit village, n'avait-il pas dit, du haut de la chaire, que si la queue de la comète touche la terre, nous sommes cuits, pulvérisés, vaporisés! C'était le moment de faire

de sérieuses lessives de nos âmes et de nous confesser. Je pense que tous ses paroissiens se sont rués vers les confessionnaux. C'était peut-être la fin du monde...

Le soir où la sinistre rumeur commença à circuler dans le couvent nous étions toutes en prières sous nos draps ou à genoux au pied de nos lits. Qu'au moins, notre souverain juge nous trouve pures et sans tache, si nous devons comparaître devant son tribunal.

Pour moi, il n'était plus question de raconter des histoires au dortoir. Je n'étais plus la vedette. La comète me faisait une concurrence déloyale. Les externes nous rapportaient des propos à nous faire dresser des cheveux sur la tête.

— Les femmes peuvent mettre au monde des enfants monstrueux!

— L'eau des fontaines sera sûrement empoisonnée...

Une élève, plus optimiste, raconta que pourtant, en 1811, une comète avait donné un goût particulier au raisin et qu'il y eut un très bon vin. On le lui avait affirmé.

— Mon petit frère qui vient de naître, dit aussi une fille raisonnable, est rudement mignon, malgré cette comète!

Mais une autre flambée de terreur jaillit dans tout

le pensionnat, un jour, qu'une cuisinière déclarait avoir rencontré dans le souterrain un chien qui parlait!...

Nous ne savions pas ce qu'avait dit le chien, mais dès que le démon se manifesta, toutes les bretonnes entrent en transes...

Ce qui m'étonne, à présent, c'est que pendant cette période, aucun professeur ne vit notre angoisse et ne pensa nous rassurer.

Etaient-elles inquiètes, elles aussi?

Le travail ne marche pas fort, se disaient-elles. Ça leur passera. Pourtant la peur de plus de 400 élèves devait être sensible?

J'ai su, plus tard, que les journaux étaient rassurants; les astronomes disaient que le choc de la comète avec la terre n'était guère à redouter, que notre terre traverserait peut-être la queue, sans s'en apercevoir. Tout au plus, pourrait-on craindre la diffusion dans l'atmosphère de gaz nocifs. Ceci était bien troublant.

Ce danger sans nom, sans contours, démolissait les cœurs les plus endurcis. Ma petite voisine de lit pleurait le soir et se berçait sans trouver le sommeil. Je lui disais apitoyée, sans pour autant être très brave:

— Tu sais, mon ange, moi je ne crois pas à ce chien qui parle!

— Quand même, dit-elle, veux-tu me donner la main pour dormir? J'ai pris sa main dans la mienne, ce qui me gênait beaucoup, car pendant ces jours de fièvre, son lit était secoué comme un bateau sur une mer démontée.

Les filles de Lorient faisaient l'esprit fort et mon amie de cœur disait en se moquant :

— Ces « ploucs » du Finistère sont prêtes à croire à toutes les sorcelleries !

Moi je tremblais, j'étais humble et je priais : Protégez-moi mon Dieu !

Puis il y eut le compte à rebours, comme pour les fusées spatiales. Plus que cinq jours, plus que quatre, plus que trois, plus que deux ; c'est pour demain.

Nous étions toutes plus ou moins malades, dans un état d'énerverment indescriptible. Le cor pleurait toujours dans le bois, et enfin, les maîtresses aussi furent toutefois touchées par le mal contagieux. Elles étaient nerveuses et irritables.

— Tout ira mieux après le passage de la comète, disaient-elles résignées. Elles évitaient d'en parler. Les élèves étant tristes comme des petites orphelines.

## La panique

On disait des prières dans les villages pour que la terre soit épargnée. Les églises étaient pleines de fidèles.

Nous pensions qu'il y aurait une rumeur, un grondement sourd, comme la marée montante ou comme un orage au loin. Puis elle fut là, sans bruit, il n'y eut rien de sensationnel, parce que c'était prévu depuis le commencement des temps. Nous étions silencieuses, émues, comme Adam et Eve à l'aube du premier jour.

Le noyau de la comète était une grosse étoile et la queue un panache incurvé, une courbe longue de plus d'un mètre, une chevelure qui s'étalait dans le bout, et qui laissait voir les étoiles au travers. C'était une faucille d'or, un bijou fabuleux.

Le crépuscule n'était plus le même, une lumière lunaire baignait la terre, nous avions un teint maladif et les tilleuls étaient pâles comme les algues arrachées des profondeurs de la mer.

Nous nous regardions, étonnées d'être en apparence si calmes, alors que nous avions imaginé que la



vue de la comète nous jetterait la face contre terre, comme les tribus primitives quand une éclipse cachait ou le soleil ou la lune, et qu'un monstre rongerait l'astre disparu.

Le danger était-il conjuré? La terre n'avait pas volé en éclats. Peut-être ne perdriions-nous rien pour attendre? Quelques externes avaient trouvé des verres teintés pour regarder le phénomène. Ne disait-on pas que nos yeux pouvaient être blessés par cette lumière morbide, si étrange?

Le lendemain, la vedette était exacte au rendez-vous, mais pas tout à fait à la même place. Nous étions toutes agglutinées aux fenêtres des dortoirs. Sans doute qu'elle avait à décrire une orbite mystérieuse et les secrets de l'Univers pesaient sur nous, chétives créatures terrestres. Plus sournoises, les prédictions sinistres continuaient à circuler parmi nous, comme les démons des Saintes Ecritures. Ce serait trop beau, si elle s'en allait sans déverser ses maléfices!

Puis ce fut le samedi soir, le soir de la panique. La peur avait eu un cheminement inexorable, une fatalité, vers dix heures, pour aboutir à ce paroxysme.

Oui, c'était un samedi, je peux le jurer; c'était le soir où l'on changeait sa chemise. Chacune était à genoux dans son lit et se dévêtait chastement. La

comète était sage dans le ciel, quand une fille a crié du fond du dortoir: un homme!

Un homme dans un dortoir de jeunes filles! Un homme en 1910! C'était le péché! Le danger! Le redoutable et attirant mystère! Un homme!

J'ai bondi hors de mon lit, en chemise, j'ai enjambé trois corps couchés dans l'étroit passage et je me suis ruée dans les escaliers, d'où montaient des appels, des clameurs, des cris de douleur.

Dans un tournant infranchissable, il y avait une mêlée de bras, de jambes, de corps à demi-nus, un grouillement affreux. Je suis tombée sur je ne sais qui, et je ne sais qui est tombée sur moi. Au grand dortoir, ameuté par notre panique, la même scène se passait, des filles ont ouvert les fenêtres et ont couru sur le toit de la marquise, au risque de tomber dans la cour et de se tuer.

La jolie surveillante, celle qui avait des yeux comme des merveilleuses soucoupes bleues, a trouvé bon de s'évanouir et toutes les élèves de son dortoir lui ont marché sur le corps. On appelait sa mère, on appelait son Dieu, on criait: est-ce le feu? Est-ce le chien du souterrain?

Cela a duré un quart d'heure à peine. Puis celles qui ont atteint le rez-de-chaussée ont été accueillies par la directrice, par l'économe, par les cuisinières affo-

lées, par tout le personnel en bigoudis et vêtements de nuit...

La douce Mlle Elodie n'avait rien entendu. La directrice était pâle, consternée, bouleversée: elle dit:

— Mesdemoiselles, retournez vous coucher; ce soir je ne peux pas vous parler... Des sanctions seront prises...

Et le lendemain, nous étions toutes présentes dans la grande salle d'études, dans un silence de mort. Nous pensions à la menace de sanctions, à la pire, au renvoi définitif de l'école; c'était inimaginable! Il faudrait renvoyer toutes les élèves!

Puis madame la directrice est entrée, rigide et elle a dit d'une voix glacée:

— Rangez-vous à ma droite, celles qui ne se sont pas sauvées et à ma gauche, les folles qui se sont écrasées dans les escaliers. C'était comme dans le «Petit Lavisse», Charlemagne faisant le tri des écoliers, séparant le bon grain de l'ivraie.

J'étais l'ivraie, j'avais des bleus partout! Elle nous a regardées une à une, nous les réprochées. Je n'oublierai jamais son regard sur moi, son regard triste: toi aussi? J'avais confiance en toi!

Il n'y eut pas de sanctions, mais ce qui fut encore plus extraordinaire, c'est qu'il n'y eut, à déplorer

aucune blessure grave. Seulement quelques foulures. La jolie surveillante resta couchée deux jours. Elle fit aussi bien, le temps à la directrice de statuer sur son cas, car si tout un dortoir l'avait piétinée, c'est qu'elle devait être une des premières à se sauver?

Une enquête prouva qu'aucun homme ne s'était aventuré dans le petit dortoir, d'où était venue la tornade. Celle qui avait crié, avait peut-être vu au plafond l'ombre d'un tilleul au clair de lune?

J'ai été honteuse, humiliée. J'ai demandé à mon amie de Larmor qui se glorifiait de faire corps avec le «bon grain»:

— Où étais-tu quand on a crié: un homme! Tu n'as pas eu peur? Tu as été couverte de lauriers par la directrice? Tu avais trouvé une cachette?

J'aimais bien cette Nini du Morbihan. Je la trouvais à la fois peste et charmante, capable de tout, sauf de mentir. En riant, elle m'a répondu:

— J'étais toute nue, et sous mon lit! Nous avons bien ri ensemble.

Je me sentais un peu responsable de la panique, à cause des histoires que j'aimais tant raconter au dortoir, des histoires qui faisaient un peu peur.

Quelques soirs avant l'apparition de la comète, le récit qui eut du succès s'intitulait simplement: «On»

Je l'accuse d'avoir mis toutes mes compagnes dans un état de réceptivité et d'émotion dangereuse.

— Une famille modeste est terrorisée par un bruit menu qui revenait tous les soirs. C'est la jeune fille de la maison qui l'avait perçu la première, en appuyant, pendant la veillée, son front à la muraille du foyer.

« On » revenait inlassablement. La famille chercha dans la cave, dans le grenier, on guetta l'horloge. La chose sans visage était-elle derrière la porte ? sous un lit ? Est-ce un intersigne familier aux Bretons ? Ma mère entendait « cariguel an Ankou » = la charrette de la mort, chaque fois qu'elle passait la nuit devant notre porte. Elle, institutrice, aurait trouvé sans hésiter, l'explication funèbre du « signe ». « On » n'aurait pas été un secret. Un voisin alerté, finit par découvrir que ce bruit régulier était causé par la marée montante qui pénétrait dans un égout... Je n'ai ménagé aucun effet, en bonne conteuse... Et ce fut la comète, la silencieuse !

Une soixantaine d'années après cet événement, à l'occasion des obsèques d'un cousin, une vieille femme s'est approchée de moi dans le cortège et m'a demandé :

— Tu es Léontine Cadec ?

— Oui, ai-je répondu. Je crois te connaître aussi. Je n'oublie pas les visages, mais ma vieille tête oublie les noms.

— A Quimperlé, tu racontais des histoires dans le dortoir et je me souviens de « on » qui nous a donné des cauchemars !

Nous avons ri. C'est bon de remuer les cendres du passé.

## Mes premières amours

Ma sœur aînée avait un amoureux à Irvillac. C'était le fils du menuisier. Il s'appelait Jean et je jalousais ma sœur. Un jour qu'on la taquinait et que j'avais une figure de dépit, la mère d'une jeune institutrice me dit en plaisantant :

— Ne t'inquiète pas. Toi aussi, tu auras un amoureux. Mon fils, l'officier de marine, vient en permission ; tu verras comme il est beau ! Je lui parlerai de toi...

J'avais 15 ans et lui, exactement le double. Bien sûr c'était un jeu.

Quand il arriva chez sa mère, qui habitait comme nous la maison d'école, je demeurai muette d'émerveillement. Je n'avais jamais vu un homme si beau. Il était très grand, brun, et il portait une barbe frisée comme on en portait en ce temps-là. Je crois que la mode est revenue en 1981 ? Son uniforme ajoutait à son prestige.

Pendant plusieurs mois, son portrait en pied, figura dans la vitrine d'un photographe de Brest et les passants s'arrêtaient pour l'admirer.

— C'est vous qui voulez bien être ma femme? me demanda-t-il, dès que je lui fus présentée... Je répondis: oui! sans hésiter, pendant que tout l'entourage s'esclaffait...

Puis les mois s'écoulèrent... Un jour ma mère m'écrivit:

— Tu vas être folle de joie! Le commandant qui est à Lorient ira un dimanche à Quimperlé. Il ira te voir, toi et ton cousin et vous mangerez au restaurant! Oui, j'ai été folle de joie et d'orgueil. J'ai raconté à mes amies qu'un officier de marine venait me voir!... J'ai embelli l'histoire, en tressant des guirlandes. Tout juste, si je n'ai pas laissé croire qu'on allait essayer de m'enlever!

Puis j'ai été appelée chez la directrice. Mon conte de fées, allait-il être fauché dans sa fleur?

— Votre mère me demande de vous autoriser à sortir, me dit-elle. Mais cet officier est un célibataire?

— Oh! Madame la directrice. Il est vieux! Il a trente ans! J'ai eu l'autorisation.... Quel bonheur!

Le dimanche matin, mon jeune cousin a surgi au bout du cloître: il était radieux.

— Viens avec moi à la gare, dit-il, ce sera merveilleux! On va au restaurant! On mangera des huîtres!

— Des huîtres? Quel horreur! Jamais je n'ai mangé des huîtres! Et comment ça s'ouvre? J'étais consternée. Et s'il y avait des pièges encore plus sérieux? Des gens fous mangent, dit-on, des escargots!!!

— On lui demandera... répondit mon cousin, déçu devant mes réactions, alors qu'il attendait des cris de joie...

— Non! Non! Je n'irai pas au restaurant et tu iras seul à la gare! Dis-lui que je suis seulement autorisée à faire une promenade... Je vous attendrai dans le cloître...

Ils furent exacts au rendez-vous. Mon dieu qu'il était beau, et aussi intimidant que le Siegfried de Wagner, devant une barrière de jeunes filles, muettes et admiratives, à peine sorties de l'adolescence!

Il m'a offert une boîte de chocolats que j'ai confiée à une amie, jusqu'à mon retour.

Puis nous sommes partis nous promener sur la route de la forêt.

Il a raconté ensuite, que nous marchions, mon cousin et moi, à une allure harassante, qu'il était le soir, mort de fatigue, que nous n'avions rien à lui

raconter que: oui, non! qu'il ne savait que dire à une fille de quinze ans... etc...

Je me rappelle cependant qu'il avait essayé de dégeler l'atmosphère, de donner un ton un peu romantique à notre rencontre...

Il nous raconta qu'un jour, un collègue de jeunes anglaises est venu visiter son bateau et qu'une jolie petite miss lui a touché la main, en lui disant:

— Kiss me quickly behind the door. (Embrasse-moi vite derrière la porte).

Je n'ai rien dit, j'étais furieuse et j'ai pensé que les jeunes anglaises n'avaient aucune éducation...

— Vous faites votre journal secret, comme toutes les jeunes filles? m'a-t-il demandé... Vous me le montrerez?

J'ai répondu: non, avec un sourire. Il s'est promené dans mes rêves pendant longtemps, le bel officier de marine!

Avec un peu de déception, j'avoue n'avoir jamais reçu de mot tendre en pension. Le courrier était très surveillé, et une compagne fut renvoyée de l'école après la lecture d'une lettre qui lui était destinée. Les lettres de ma mère ne furent jamais ouvertes.

Malgré «Siegfried», le beau météore qui a fleuri mes rêves pendant plusieurs mois, mon cœur avide

avait des passions et des jalousies scolaires et passagères.

J'avais remarqué qu'une élève de ma classe toussait très souvent (peut-être avait-elle une bronchite chronique?) mais à mon idée, ses quintes se déclenchaient automatiquement au passage d'un professeur, que moi aussi je chérissais. Je soupçonnais cette fille d'être une simulatrice de grande classe; elle voulait s'entendre dire, d'une voix inquiète et douce:

— Ma petite, allez à l'infirmerie, il faut soigner ce rhume!...

J'ai essayé de l'imiter et un jour, pendant les cours de mon «amour du moment», j'ai toussé si fort, si cruellement, que le professeur m'a dit gentiment, je dois le reconnaître:

— Ma petite, allez boire un peu d'eau, vous êtes nerveuse!

Mon rhume a été guéri instantanément. Entre quatorze et seize ans, mon cœur était toujours disponible, au point que ma sœur, à qui il ne m'était possible de dissimuler une seule pensée, me dit aigrement:

— Je crois que pour les prochaines vacances, tu aurais mieux aimé rester à l'école? Pas seule bien sûr!

J'ai pleuré. C'était si injuste! Voir ma mère était mon plus grand bonheur! C'était mon idole, ma divinité irremplaçable...

Le Poulain Rouge m'a serrée contre sa poitrine :

— Pauvre Cadichon ! Ne fais pas ta sottise ! J'ai dit ça pour rire !

L'examen d'entrée à l'Ecole Normale de Quimper. Je me rappelle seulement l'oral de l'examen. Quant à mon brevet, je ne pensais plus à mon échec. J'avais eu ma revanche quelques mois auparavant. C'était une étape.

Cet oral, à l'examen d'entrée à l'Ecole Normale d'institutrices, était une épreuve redoutable. Plus de la moitié des candidates tomberait en cours de route. Je me méfiais de tout, de mon allure campagnarde, de mon accent breton et bien sûr de mon manque de confiance en moi.

On est à l'aise à l'écrit. On dit ce que l'on sait, ou bien on rend avec désespoir sa feuille blanche, ou bien l'on déraile avec la conscience d'avoir l'étoffe d'un génie, comme cela m'était arrivé au brevet, au sujet de cette femme romaine qui, à mon avis, avait eu un sort tellement merveilleux.

Je me promettais désormais d'être davantage au goût de l'époque. Nous étions en 1911. J'eus affaire à un jeune professeur homme ; il s'amusait à démonter les candidates. On m'avait mise en garde : Attention, Cadichon, il est vicieux !

Il était souriant et avait posé avec désinvolture ses pieds sur la table devant lui. Mon Dieu ! Qu'est-ce que ma mère aurait pensé de ce sans-gêne !

Il m'a demandé au sujet des *Précieuses Ridicules* de Molière :

— Avez-vous une idée de ce que peut être la couleur du crapaud amoureux ?

Je m'efforçais de ne pas me laisser troubler, et croyant déjouer le piège, j'ai timidement avancé :

— Peut-il être-il seulement moins laid ?

Alors le professeur a ri et a insisté.

— A votre idée alors, l'amour embellirait tout ?

— Oui, ai-je répondu en rougissant. Pourtant, ma science dans ce domaine était assez limitée...

— Vous aimez lire ? m'a-t-il ensuite demandé, changeant de sujet. J'aimerais que vous me racontiez une histoire avec de l'amour.. Depuis longtemps on ne me raconte plus d'histoires...

Alors je lui ai proposé deux titres : « *Graziella* » de Lamartine et les « *Les quatre fils Aimon* » de Huon de Bordeaux. (C'est une chanson de geste du XIII<sup>e</sup> siècle, une histoire d'amour aussi : protégé par le nain Obéron, le principal personnage conquiert la belle Esclarmonde).

Il me demanda le triste roman de Graziella qui m'avait fait pleurer. Du coin de l'œil, je guettais les réactions de mon auditeur. Il semblait tour à tour amusé, attendri, car l'histoire était le comble de la déraison romantique.

Il m'a écoutée sans m'interrompre, sans dire un seul mot (tu fais l'esprit fort mon bonhomme, mais je vais être sincère quoi que tu puisses penser!). Enfin, quand Graziella meurt, il m'a dit avec un sourire moqueur :

— Avouez que cette fin est moins banale que : ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants ?

J'ai eu le courage de mon opinion et au risque de déplaire à mon juge, j'ai en hésitant bafouillé :

— Moi j'aime mieux qu'on se marie... C'est trop triste la mort de Graziella... C'est injuste...

Il a ri et peut-être a-t-il été quand même généreux en me notant, car le soir, dans le parc, où nous nous promenions en attendant la nuit et le verdict du lendemain :

— « Tenez, a-t-il dit à l'essaim des jeunes professeurs qui l'entouraient, voilà celle qui aime mieux qu'on se marie ». Il parlait et me montrait du doigt... Il jouait son rôle de Don Juan.

Bien sûr, j'ai passé une mauvaise nuit ! Peut-être avais-je été, une fois encore, sotte et démodée ?

Pendant l'examen qui durait deux ou trois jours, les candidates, venues de tous les coins du département logeaient à l'école. C'était merveilleux, chacune avait sa petite chambre ! Quel rêve ambitieux de réussir !

Oui, avoir chacune son coin de solitude était un luxe que nous saurions toutes apprécier. Cependant nous aurions à déplorer la présence, rare il faut dire, de vilains insectes, des punaises, qui nous feraient appeler « puns » par les normaliens.

Mais être normalienne à Quimper, rendait dérisoire à mes yeux, tout ennui de ce genre.

Quimper est une charmante ville, aux rues étroites. Sa cathédrale est très belle, avec ses deux flèches très fines, séparées par une statue équestre. C'est la statue du roi Gradlon qui repoussa à la mer sa fille Dahut, responsable, prétendait Saint-Guénolé, de l'engloutissement de la ville d'Ys. Jésus avait été plus indulgent que Gradlon, quand il pardonna son inconduite à Marie-Madeleine la prostituée.

## Les soirs à l'École Normale de Quimper

Mon rêve se réalisa. Je gagnai la rude bataille. Je devins donc une normalienne. J'en ai gardé un très bon souvenir.

J'aimais beaucoup les soirs d'été à l'École. Nous étions toutes assises sur les marches du perron, dans la nuit tombante. Le plant d'azalées faisait de la lumière au milieu d'une pelouse et les camélias étaient comme un ciel étoilé.

Madame la directrice, comme celle de Quimperlé, aimait beaucoup les chœurs. On a chanté « La nuit de Rameau », « Le Kousk Breiz Izel » (3) pour émouvoir les petites bretonnes, et quand le « Titanic », le transatlantique anglais coula, lors de son premier voyage, nous aussi avons chanté le psaume religieux : « Plus près de toi mon Dieu », comme les passagers, au moment où le bateau sombrait. C'était le 14 avril 1912 que la catastrophe se produisit. Le transatlantique

(3) Kousk Breiz-Izel veut dire : Dors Bretagne.

heurta un iceberg au sud de Terre-Neuve. Il y avait fête à bord. Ce terrible naufrage fit 1690 victimes. Il y eut seulement 705 survivants.

Je traînais des inquiétudes tenaces. Je n'avais pas oublié l'incendie du Bon Marché, ni l'éruption de la Montagne Pelée qui ravagea la Martinique et me faisait regarder le Ménez-Hom avec méfiance : n'est-ce pas un volcan qui peut se réveiller ? Et quoique Trafalgar fût déjà loin, je détestais les Anglais...

J'aimais beaucoup les soirs d'hiver dans la salle de récréation. On dansait la polka, la valse, la mazurka, au son du piano animé par des élèves et les professeurs célibataires qui logeaient à l'école.

Mais par-dessus tout, la vraie fête pour moi, c'est quand le professeur de surveillance lisait. Je me rappelle la lecture de « Marie-Claire » de Marguerite Audoux, qui venait de paraître. C'était l'histoire d'une petite bergère solonote et je rêvais, pleine de mélancolie aux saisons, aux bêtes, aux odeurs de la terre et des fleurs de mon pays. Le presbytère sentait les lys et le réséda, et la scierie de mon père sentait la sciure des sapins, le parfum de la résine.

Ici, à Quimper et à Quimperlé, nous n'avions ni chien ni chat. Je n'avais pas oublié, ni Médor qui dormit toute une nuit sur la tombe de son maître, ni Dingo qui fut tué par un sanglier, ni Jip qu'on appelait



le Ravissant alors qu'il n'avait rien de ravissant, ni Nox qui avait peur des carillons.

Je n'ai jamais été très familière avec les chats, dont le regard sévère m'impressionnait, mais j'aimais les chiens.

Un bonheur qui dura plusieurs jours, fut la lecture de « Jean-Christophe » de Romain Rolland. Mlle Bouquet, notre professeur de français, il lui avait écrit son admiration, et lui avait envoyé une belle photographie dédicacée qu'elle avait posée sur une sellette, dans sa chambre.

Elle lisait d'une voix émouvante et grave, qui convenait, à cette histoire généreuse et poétique.

Jamais, je n'oublierai comment Olivier, le Français, parlait de sa tendresse pour Jean-Christophe, un musicien d'origine allemande: « Mon ami m'aime ». Ce sentiment si possessif m'étonnait. Je pensais qu'il n'était possible qu'entre une homme et une femme, amoureux l'un de l'autre.

Elle nous a lu aussi plusieurs œuvres de l'écrivain belge, Maeterlinck: l'Oiseau bleu, Pelléas et Mélisande...

Et un jour que Mme Jacquelin qui succéda à Mlle Bouquet comme professeur de littérature dans ma classe, écrivit en tête de mes devoirs: « style empreint d'un mysticisme à la Maeterlinck », je voulus tout

connaître de cet écrivain. « La vie des abeilles » lui valut le prix Nobel. Naturellement, le jugement plein d'indulgence et de lyrisme de mon professeur m'avait comblée d'ambition.

Romain Rolland obtint aussi le prix Nobel pour « Jean-Christophe ». Ma mère me donna le goût de la lecture, par ses romans découpés dans « La Dépêche de Brest », et mes professeurs m'apprirent à faire un choix.

J'aurais été encore plus heureuse, si nous avions pu avoir des bêtes à l'école, des oiseaux ou un chien. Je rêvais souvent à Nox, que j'avais été obligée d'abandonner en entrant en pension. Je les cajolais comme un bébé. Au temps de Nox, nous habitions Hanvec où ma mère était directrice d'école. Ce devait être en 1906 ou en 1907.

Un jour, j'étais en compagnie de ma sœur et d'une voisine, dans un champ, sur la route du Faou occupée à cueillir de l'oseille que nous aimions beaucoup. Tout à coup, j'ai vu un char-à-bancs qui montait la côte lentement. J'ai deviné qu'il y allait avoir un baptême, un carillon, et que Nox, trop gâté, aurait peur et mal aux oreilles.

Je n'ai pas hésité une seconde. J'ai pris mes sabots de bois à la main et j'ai couru derrière la voiture que j'ai rattrapée, haletante et en sueur.



Ma sœur aînée et ses amies. Ecole Normale de Quimper.

— Pourquoi courez-vous? m'a demandé la matrone en coiffe, qui tenait un bébé dans ses bras. Elle était assise sur le siège arrière. Devant il y avait, le père sans doute, et le parrain, qui bavardaient en breton, deux cultivateurs.

— Je veux arriver à la maison avant la fin du baptême, ai-je répondu... mon chien a peur des cloches et je pleure quand il pleure!

La femme a ri et a tapé dans le dos du conducteur:

— Arrête-toi. On emmène cette fille. Son chien n'aime pas les carillons... Elle va lui boucher les oreilles...

Amusés, les deux paysans m'ont fait monter près de l'aimable nourrice.

— Comment allez-vous l'appeler? Ce bébé?

— Gabriel, m'a répondu la femme.

— Gabriel! C'est un joli nom, et pour montrer que j'étais dans un domaine familier, j'ai ajouté: c'est le nom de l'ange qui vint annoncer à Marie qu'elle allait être mère du fils de Dieu...

— Vous en savez des choses! m'a dit la femme étonnée, et elle a écarté le châle blanc pour me montrer Gabriel, rouge, fripé, les yeux clos, que je n'aurais pas voulu toucher pour un empire...

— Il est magnifique! m'a dit la nourrice glorieuse.

Nox n'a pas eu peur. Je lui ai tenu la tête entre mes mains pendant la joyeuse musique des cloches, mais moi, je n'ai pas eu de dragées non plus, qu'en ce moment on lançait en pluie près du porche de l'église. Nox méritait ce sacrifice.

## Retour accidenté

Les voyages en train étaient impatientement attendus, entre les vacances et le pensionnat. On retrouvait ses amis et ses amies. Les étudiants faisaient les farauds et s'exerçaient à fumer, quoique ce fut absolument défendu. J'aimais regarder aux portières et j'avais toujours peur quand le train passait sous un tunnel. Je n'avais jamais voyagé en automobile. J'avais vu la première automobile en 1902. Pour aller à Landerneau, notre plus proche grande ville, on louait un char-à-bancs dans une ferme.

Ma sœur était rarement dans le même compartiment que moi, elle avait ses amies et moi les miennes. Quand je faisais mes études à Quimperlé, j'avais toujours du plaisir à passer devant l'étang de Rosporden qui était couvert de nénuphars en été. C'était la première fois que j'en voyais.

Les garçons et filles du port de Brest, plus hardis, osaient rire et se parler entre eux. Nous, de la campagne nous étions plus timides et plus enfantines.

Pourtant, le fils d'un instituteur m'offrit un jour un poème de sa composition, intitulé « Les trois Grâces », dédié à ma sœur, à ma cousine et à moi.. Ce n'est pas lui que j'ai épousé en 1916, c'est son frère aîné. Le poète, m'avait amusée surtout. Son émotion le faisait bafouiller et rougir. On peut être cruel à 17 ans et la timidité est un handicap.

Un jour, ce voyage de rentrée faillit, pour moi, s'achever par un accident. Avant l'arrivée à Quimper, le train ralentissait ; assise près de la portière, je l'ouvris et je descendis, me croyant arrivée en gare.

Brusquement, le train se remit en marche, la portière ouverte me heurta brutalement et me jeta le long des rails (autrefois, les portières des trains s'ouvraient en dehors, ce qui était très dangereux).

La chute ne me fit pas grand mal, mais je fus terriblement effrayée de voir le train s'en aller dans la nuit, me laissant seule dans la campagne inconnue et hostile.

J'ai couru en pleurant, dans le petit sentier qui longeait les voies. Je butais dans les cailloux. J'avais les yeux fixés sur les lumières de ce train diabolique qui s'éloignait en sifflant. Je ne fus à demi rassurée que,

lorsque je vis au loin les yeux lumineux de la gare. Toutes mes compagnes de voyage étaient penchées hors des portières, aux vitres baissées, et m'appelaient à grands cris :

— Tu n'as pas mal ?

— Nous avons ta valise...

— Tu n'as pas perdu ton chapeau ? (mon chapeau, je le tenais d'une main ferme)...

Et moi, haletante, je disais à l'une et à l'autre...

— Surtout ne dites rien à la surveillante... Ne dites rien à ma sœur qui le raconterait à ma mère...

Toutes m'entourèrent avec affection et me brosaient de la main. Elles s'attendaient à voir des blessures.

— Non, tes bas ne sont pas déchirés... ni ton manteau... Tu nous as fait une belle peur ! Ta main saigne un peu...

Entoure-la de ton mouchoir ! Laisse-moi te porter ta valise !... Pauvre Cadichon ! Tu mérites bien ton nom ! gentil, mais pas malin pour un sou. Quelle imprudente !

Un jour à l'occasion d'un voyage, j'ai eu une conversation intéressante avec un inconnu, un normanien aussi. Nous regardions la belle campagne qui défilait sous nos yeux. Il s'est approché de moi, dans le couloir. Il s'ennuyait...

— Vous aimez bien votre école ?

— Oui, je m'y plais...

— Vous serez institutrice ?

— Oui, j'espère... J'ai encore un an à « tirer ».

— Moi aussi, a-t-il ajouté, cependant j'aurais mieux aimé être, ou peintre ou poète... Ainsi, ce que j'admire le plus, c'est la couleur des fleurs, de la nature... et les mots pour les décrire... Vous aimez « la dentelle rousse des fougères ? »... C'est une expression que j'ai trouvée dans un livre. Je l'ai introduite un jour dans un devoir de littérature, sans guillemets... J'ai eu une bonne note... Il riait de bon cœur. Amusée et un peu choquée, j'ai dit :

— En somme, vous avez plagié ?

— Oui, a-t-il reconnu, un peu confus, je le fais souvent...

Puis il a rencontré le regard moqueur d'un collègue, alors il s'est éloigné de moi.

— Au revoir, Mademoiselle trop honnête !...

— Au revoir, Monsieur le poète voleur !

Chaque année, depuis soixante ans, en automne, j'admire « la dentelle rousse des fougères » et je pense à cet inconnu qui picorait les jolis mots, comme les oiseaux cherchant les grains de blé oubliés par la mois-

sonneuse. Est-il devenu un peintre? Est-il resté un humble maître d'école? De toute manière, il avait l'âme d'un artiste et il aura enrichi la vie de ses petits élèves, en leur offrant les mots savoureux glanés dans ses lectures.

## Contestataire

Un jour, nous avons vu au réfectoire une belle jeune femme, grande et blonde qui nous intimida par son assurance. C'était la nouvelle économe. Par les surveillantes, nous ne tardâmes pas à apprendre qu'elle était méridionale et qu'elle avait l'intention de nous apprendre à aimer les plats du midi. Nous étions méfiantes. A ses yeux, la cuisine de Bretagne avait du retard, il était temps d'y porter remède. Quand on nous présenta des carottes cuites dans du lait, il n'y eut aucun bruit dans le réfectoire, mais personne ne toucha à ce mets insolite. A la récréation, après le repas, les anciennes élèves se réunirent, il fallait prévenir la directrice! N'aurait-il pas été plus habile de s'entretenir avec l'économe! Plus poli aussi, de lui dire tout simplement que les innovations de ce genre ne nous convenaient pas du tout?

— Toi, Cadichon, tu es une bonne élève, on t'écouterà...

Flattée de la confiance qu'on me témoignait, j'acceptai de patronner la délégation. Mon cœur sautait dans ma poitrine. La directrice m'écouta avec un sourire méprisant. Ces petites paysannes sont des arriérées, et tout de même, hardies et prêtes à revendiquer!

— Qu'avez-vous à dire? Vous êtes ici gratuitement, non? Ce qui était vrai en somme...

Jamais plus, après ce jour, on ne nous a proposé des carottes au lait, mais les contestataires ne l'emportèrent pas en Paradis!

Un matin, à l'heure du chant matinal, la directrice feignit d'avoir oublié mon nom...

— Je sais que vous êtes une fille Cadec,... mais quel est votre prénom?

— Léontine! Madame la Directrice...

— Léontine! Jamais je ne m'habituerai à ce nom! Je vous appellerai désormais Marie, comme votre sœur, qui avait toute ma sympathie.

Ma sœur avait quitté l'école à la fin du dernier trimestre...

Affublée du nom de ma sœur, j'étais très mal à l'aise, j'avais l'impression de porter un chapeau qui ne m'appartenait pas...

Et un autre jour, qu'elle se promenait en compagnie d'un professeur, j'entendis derrière mon dos...

— Cette pauvre petite! Quel teint! Elle est rouge comme une tomate! C'est inouï, ce qu'une réflexion de ce genre peut faire mal! Moi qui aurais donné un an de ma vie pour être maigre et pâle comme un lys! Je la haïssais ce jour-là. J'ai eu envie de me retourner et de lui dire:

— J'aime autant mon teint que le vôtre, qui êtes jaune comme un citron...

Vrai! Les carottes au lait eurent du mal à passer! La directrice m'en voulait, puis elle finit par oublier sa rancune... et moi aussi j'oubliai...

Un jour, elle sortait de son bureau et par hasard je marchais devant elle, le long de la salle d'études. Je vis un papier froissé à mes pieds. Si je feignais de ne l'avoir pas aperçu, si j'acceptais ce désordre, je devenais encore plus sa bête noire. J'ai capitulé, je me suis baissée et j'ai ramassé le chiffon de papier. Alors elle a été satisfaite; j'étais à sa merci, elle a pressé le pas et m'a mis la main sur l'épaule.

— C'est bien mon enfant... Vous êtes en hausse au point de vue moral.

— Merci, Madame la Directrice... Mais je n'ai jamais pu aimer les carottes au lait.

## La bibliothèque

— Voulez-vous être bibliothécaire? me proposa un jour Mlle Bouquet, notre professeur de littérature...

J'étais ravie. Dès le premier jour de mes nouvelles fonctions, je fus submergée de travail par les élèves de ma classe. Les gros dictionnaires Larousse ne devaient jamais sortir de la bibliothèque, ce qui fait qu'un monde inconnu, que tous les problèmes de la vie, allaient être éclaircis par mes soins...

— Cadichon, s'il te plaît, cherche moi les mots: matrice, trompes, verge, ovaire et d'autres que je n'ose pas écrire, qui étaient pour nous lettres mortes. Mes poches étaient toujours pleines de petits billets que nous nous passions ensuite, discrètement de l'une à l'autre, pendant l'étude du soir.

— L'Ondine, ne te moque pas, dis-moi, si d'embrasser un homme sur la bouche peut vous faire avoir un enfant? Quelle horreur! Un enfant en dehors du mariage! Quelle chose infamante en 1912!

Cette fille inquiète, j'ai su la rassurer, même sans avoir consulté le dictionnaire Larousse. Dans le



Ma classe.

domaine sexuel, les filles des campagnes étaient souvent plus averties que celles des villes. Au printemps, à la saison des amours, les animaux des fermes nous offraient gratuitement des leçons bien spectaculaires. Je me rappelle, qu'à Hanvec, toute l'école des filles entourait la saillie d'une vache et qu'une petite élève avait dit, avec raison à mon avis :

— S'ils se couchaient tous les deux, ils seraient plus à l'aise. En somme, j'ai aidé à l'éducation de mes compagnes. Nous en avons bien besoin et je ne manquais pas de travail clandestin.

Le petit salon des professeurs touchait la bibliothèque, aussi mes recherches secrètes, exigeaient-elles la

plus grande prudence. Les professeurs avaient des livres à consulter pour la préparation de leurs cours, et je les voyais souvent « chez moi ».

En cachette, je lisais des romans dans mes moments perdus, mais je veillais à avoir toujours un alibi sous la main. Un jour que j'étais absorbée par « La rose des ruines » de Victor Marguerite, j'ai vu la porte de mon domaine s'ouvrir doucement et s'avancer vers moi, la directrice en personne !

— Notre Dame de Rumengol, protégez-moi !

Elle était souriante et me demanda aimablement : que lisez-vous mon enfant ? J'avais glissé mon roman sous un livre de littérature, pris au hasard.

— C'est la vie de Marc-Aurèle, madame le directrice... (J'irai en enfer d'avoir trompé une femme si crédule!).

Le lendemain, ce n'était pas la directrice qui entra, mais madame Navarre, notre professeur de mathématiques. Elle avait du rire au coin de l'œil.

— Comme c'est bien de lire du Marc-Aurèle, quand vous êtes seule ! La directrice a été émerveillée, mais aucune de nous n'a été dupe...

Alors j'ai sorti mon roman de sa cachette et nous avons ri ensemble. Puis elle a ajouté :

— Comme vous êtes le grand manitou ici, vous

seriez gentille de chercher ce qu'est devenue la gravure de la dernière revue d'art... Elle a disparu...

Bien sûr, je savais où était la belle image. Je l'avais chapardée, espérant que personne ne s'apercevrait de mon larcin.

Je la remis à sa place et le jour suivant elle avait encore disparu. Je n'ai rien dit... J'étais complice.

Oui, mon service à la bibliothèque fut une merveilleuse fenêtre ouverte sur ma vie de recluse.

Nous étions très ignorantes dans le domaine de la sexualité et j'approuve sincèrement qu'à présent, on parle aux étudiants, du sexe des hommes et des femmes, comme on leur décrit les autres organes, l'estomac, le cœur ou les reins...

... Je me relis et je reconnais humblement que je ne suis pas tout à fait sincère ; mon éducation si démodée me gênerait beaucoup, si j'avais à faire ce genre de leçons...

Et n'ai-je pas été d'accord avec la grande Marguerite, quand elle montrait ses ciseaux aux petits garçons de mon école Maternelle de Recouvrance, en leur disant, menaçante :

— Je coupe le « petit Jésus » des garçons qui le montrent aux petites filles!...

Il y a trente ans, on disait le petit Jésus, et non le « zizi », mis à la mode par un chanteur de la télévision!

Il n'y a pas de plus exhibitionnistes que les enfants de la maternelle! Ça leur passe vite, quand ils ont constaté de visu que « ce n'est pas pareil », quand leur curiosité est satisfaite.

Oui, certains sujets de leçons, jugés audacieux, il y a cinquante ans, doivent devenir plus familiers aux adolescents. Je me souviens d'un rémouleur de couteaux, que j'ai bien connu autrefois, et qui s'absentait souvent à cause de son métier ; il était persuadé que chaque fin de semaine, il ajoutait un membre au bébé que sa femme portait dans son sein. Il y en avait toujours un en chemin. Dimanche dernier, il avait fait les bras, dimanche prochain il penserait aux jambes ou aux oreilles, comme un sculpteur qui figole une statue. Chaque chose en son temps? Un jour, il eut un bébé mal réussi, pas tout à fait normal. Il accusa sa femme d'avoir demandé le recours d'un mauvais ouvrier. L'épouse protesta avec énergie. Elle était insoupçonnable.

## Rêveries

Avant de m'endormir à l'Ecole Normale, j'aimais me replonger dans mes souvenirs d'enfance. Ils n'étaient pas douloureux et pourtant, que de départs définitifs avant mon entrée en pension! Mon père était



parti pour toujours, Parrain, le recteur de Quéménéven, la Pierre Angulaire de la famille, était mort subitement et aussi les trois femmes qui portaient « le numéro huit », la coiffe de Plounéour-Ménez qui vécut toute leur vie à l'ombre de l'église : ma grand-mère maternelle et deux vieilles tantes à qui je ne parlais jamais par timidité.

J'étais une petite fille solitaire. Au presbytère, je menais une vie de châtelaine et il me suffisait pour être heureuse, de vivre dans un grand jardin et de savoir que ma mère n'était pas loin de moi.

Parrain était très fier de son jardin, bien ordonné, brillant comme un salon, où chaque fleur avait droit à la caresse de ses mains. Il y lisait son bréviaire et y recevait ses visiteurs, la belle dame du château du Duc qui faisait du cheval et cassait les fleurs à coups de cravache, puis Mademoiselle Kernilis, la charmante vieille directrice de la poste, dont la robe à traîne bruissait sur le sable des allées, et qui cueillait des lys pour l'autel de la Vierge.

Très méticuleux, Parrain surveillait ses fruits, même il les comptait. Un jour que l'admiration trop chaleureuse d'un des cousins avait fait tomber une belle poire, le coupable rattacha le fruit à la branche, à l'aide d'un fil de fer.

A Pierre Muriel, on faisait aussi les honneurs du jardin. C'était un riche paysan, vêtu somptueusement

à la mode de Quimper, d'un costume de drap bleu vif avec de gros boutons d'ivoire. Il portait un large chapeau à longs rubans de velours noir. Il se déplaçait à l'aide de deux béquilles, car ses deux jambes étaient paralysées. On aurait dit une lourde cloche se balançant entre deux battants, et ses souliers vernis à boucles d'argent lançaient des feux. Il faisait partie des marguilliers de l'église et ce qu'il disait était sérieux comme un oracle.

J'avais horreur de sa grosse bouche mouillée, et je me cachais pour fuir ses baisers. Il avait la générosité fastueuse d'un grand seigneur et le jour du pardon de la chapelle de Kergoat, il offrait à la famille du recteur un délicieux goûter, avec des gâteaux bretons larges comme des roues de voiture. On l'invitait à tous les repas de fête, à la cure.

Parrain avait ses jours de réception comme les dames de la ville ! Un jour, les enfants furent admis au salon, et je n'en crus pas mes yeux. Assise sur le canapé, Mademoiselle Kernilis, du rose aux joues, rajeunie de vingt ans, et Parrain, ses fins cheveux blancs en bataille, chantaient un duo en se tenant par le petit doigt :

Quand tu revenais de classe,  
Tout le long du grand chemin,  
Je te tenais bien gentiment

Par le petit doigt  
Lonla, lonlaire...

La vieille Marraine qui avait une foi sévère, était un peu choquée, mais Grand-mère riait avec indulgence. Parrain était gai. Il aimait beaucoup écouter ses nièces, les deux orphelines, jouer du piano et dansait volontiers « la capucine » avec les enfants. Le Grillon qui n'aimait pas que l'on triche, disait au moment de faire « chou » :

— C'est pas difficile, Parrain, comme pour faire pipi.

Maman était malicieuse, elle disait que dans cette maison pleine de femmes, il y avait des Marthe et des Marie (les sœurs de Lazare). Les Marthe font la cuisine, le ménage, la vaisselle, tandis que les Marie, détachées des choses matérielles écoutent la bonne parole de Jésus. Bien sûr, les Marthe sont quelquefois impatientes, elles ont tort, Jésus n'a-t-il pas dit : « Marthe, Marthe, ne vous mettez pas en peine, Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée »...

— Il n'y a qu'à se résigner, disait Maman en riant. Elle était si vivante et généreuse, qu'elle pouvait être à la fois Marthe et Marie.

Quand Parrain recevait les curés des environs, les femmes et les enfants mangeaient dans le salon. De la

salle à manger parvenaient des bruits d'auberge, des rires joyeux, comme du réfectoire d'un pensionnat.

Les tantes racontaient ensuite des histoires grivoises qui amusaient les jeunes vicaires à l'heure du digestif, elles avaient transpiré par l'intermédiaire de Germain, le domestique.

L'une d'elles parlait d'un soufflet de cuisine qu'une servante de presbytère avait égaré, elle l'avait cherché en vain dans toute la maison, il fut retrouvé enfin dans son propre lit... Mais comme elle n'y couchait pas!...

L'histoire des deux sourds avait aussi beaucoup de succès. Le bedeau est venu se confesser. Il a dévidé le chapelet de ses fautes et attend le verdict, derrière la porte-grille du confessionnal.

— Tu as fini, mon fils? demande le prêtre à mi-voix.

— Oui, mon Père, dit humblement Péric.

— Je croyais que tu allais dire le nom de celui qui boit le vin de messe, dit le curé. Péric se tait. Il n'a peut-être pas entendu? Le Père élève la voix... c'est inutile. Enfin il fait des signes d'impatience au pénitent...

— Je ne sais pas ce qui se passe, dit Péric, je n'entends plus rien... Venez à ma place... Vous vous

rendrez compte... L'abbé s'agenouille à la place de son bedeau et derrière le grillage, Péric chuchote :

— Pouvez-vous me dire mon fils, qui est le fripon qui vient voir la femme du bedeau quand celui-ci est absent ?

L'abbé se lève brusquement et sort tout rouge du confessionnal :

— C'est vrai Péric, on n'y entend goutte !

L'abbé Marrec sortait à l'heure du café pour se rafraîchir le visage et aimait se promener avec la petite fille silencieuse que j'étais.

— Veux-tu que je t'apprenne un joli jeu ? me dit-il un jour que je m'amusais avec des fleurs coupées. J'aimais beaucoup le visage pensif de l'abbé. Il était toujours mélancolique et Parrain regardait son vicairé en soupirant :

— Tous les jeunes prêtres passent par cet enfer...

Lui avait depuis longtemps traversé la zone des embûches du démon... Il avait une foi solide et un robuste appétit.

Le jeune curé priait en marchant, il lisait son bréviaire sous la tonnelle et appuyait sa nuque à la clématite parfumée. J'étais agacée de le voir si triste, toujours prêt à s'évader. Son livre pieux glissait quelquefois à ses pieds, il s'en échappait des images fânées, comme du journal d'une jeune fille romantique.

Je toussais, je chantonnais pour attirer son attention. Enfin je lui touchais la main et il tressaillait comme si je l'avais réveillé.

— Viens manger des groseilles ! lui disais-je avec un sourire. Assis tous les deux dans l'allée, nous nous bourrions de fruits duvetés... Puis l'abbé retournait à sa mélancolique solitude.

— Tine, me demanda-t-il, un jour, sais-tu le nom de la Vierge ?

— Bien sûr ! ai-je répondu. Elle s'appelle Marie...

Je me disais cependant que si je la rencontrais dans le jardin, je n'oserais jamais l'appeler familièrement : Marie, je lui dirais : Madame. L'abbé, qui était pourtant un homme bien élevé, disait simplement Marie, comme si la Vierge faisait partie de la chorale du Dimanche.

— Et ce joli jeu que tu as promis de m'apprendre, lui ai-je enfin dit, en tirant sur sa soutane pour le ramener sur terre ?

Il consistait à écrire le M du nom de Marie dans une chaise cannée du salon, à l'aide des merveilleuses fleurs, des phloxs, que l'on détachait délicatement de leur fragile calice.

On commençait par écrire le grand M, en enfonçant les fleurs blanches dans les petits trous du siège,

qui avaient la forme des alvéoles d'un gâteau de cire. Les deux pointes du M étaient fines, comme les deux flèches de la cathédrale de Quimper. Tout au bout, l'abbé fixait une corolle rouge qui brillait, telle une flamme. Aussi bien, c'était le coq du clocher.

— Pour le reste, c'est très facile, Tine, tu combles tous les vides avec des fleurs mauves, ce sera très joli... Sur ce fond mauve, le M du nom divin se détachait avec une pureté virginale. Les autres cousins prirent part, eux aussi, au nouveau jeu, et l'abbé Marrec semblait être un maître d'école surveillant sa classe.

La petite fille sage pensait que si la Vierge venait cet après-midi au jardin, en voyant cette chaise décorée comme un trône de reine, elle serait bien heureuse, elle dirait :

— Bonjour ma petite, tu m'attendais? Je n'ai jamais vu Papa en vacances au presbytère. En ce temps-là, les ouvriers n'étaient libres que le dimanche. Tel un météore, il traversait notre vie en laissant le souvenir d'histoires amusantes de la forêt du Cranou et de la chasse. Ma mère clignait de l'œil :

— N'en croyez que la moitié, mes enfants!

## A la scierie du Pont-de-Bois

Depuis la mort de notre père, nous n'allions plus passer de longues vacances à la scierie. D'ailleurs, elle ne tarda pas à périr, non pas à cause de l'absence d'un de ses ouvriers, mais parce qu'au Faou s'installa une usine électrique qui n'eut aucun mal je pense, à écraser une entreprise vétuste qui ne marchait qu'à l'aide d'une roue à aubes, comme un moulin.

J'aimais les vacances au Pont-de-Bois autant que les vacances au presbytère. Nous y étions plus libres. Il n'y avait aucune clôture autour des chantiers. Seulement, les bras de la rivière, en contournant les hangars, les ateliers, les habitations, faisaient une île charmante de cette scierie très ancienne.

La grand-mère et ses filles portaient la petite coiffe du Faou et chacune parlait à sa fantaisie, le breton ou le français. La grand-mère disait « tu » à ses fils et « vous » à ses filles.

Le grand-père avait eu le doigt coupé, l'index de la main droite, par une scie circulaire, avant ma naissance. Il racontait qu'il n'avait pas eu mal sur le coup, et que Jean, son fils, avait porté son doigt à la maison.

J'aurais voulu savoir si on avait fait un petit cercueil et une cérémonie d'enterrement pour ce doigt de grand-père. Depuis cet accident, il ne travaillait plus dans les ateliers. Il avait sa petite cage vitrée près de l'étang, dont il surveillait le niveau, en redressant et en aiguisant les dents des scies, à la lime. Il travaillait en suçant sa pipe éteinte et faisait le bruit d'un bébé qui tète. Ses joues entraient profondément dans sa bouche sans dents.

Il était interdit aux enfants de s'approcher des machines en marche. Ils étaient irrésistiblement attirés; c'était si intéressant de voir les grands arbres glisser sur des rails et les hautes scies verticales les éplucher sans effort, comme les couteaux, les pommes. Les arbres écorcés, passaient ensuite sur des établis où les scies circulaires les débitaient, avec un bruit aigu, en planches fines et roses, toutes pareilles. D'autres machines creusaient des gouttières dans le bord des planches; en s'imbriquant ensuite, les unes dans les autres, elles formeraient des planchers et des cloisons. Les rabots faisaient des rubans bouclés, plus jolis que les plus beaux cheveux, tandis que de fines vrilles creusaient des trous réguliers dans de petites planchettes qui deviendraient des brosses.

Dans les dessins du bois, Papa voyait des fleurs, des soleils, il disait que c'était sa manière à lui de lire. Pour faire l'armoire de Maman, il avait cherché pen-

dant des jours; enfin il avait rapproché deux planches et toute la famille avait poussé des cris d'admiration devant la rosace merveilleuse qu'il avait créée. « Tu es un artiste! » lui avait dit son épouse glorieuse.

Papa chassait les enfants des ateliers, il savait se faire obéir. Tonton Jean aussi. Il était pourtant très doux et ne parlait pas beaucoup. J'aimais son visage et ses sourcils poudrés de « brin de scie », qui ressemblaient à deux chenilles blanches veloutées. Tonton François, le beau garçon bruyant, était toujours prêt à s'amuser. Il lançait ses plaisanteries avec adresse, comme son hameçon dans les remous de la rivière, pour la pêche au lancer. Il se tapait sur les cuisses et ouvrait sa bouche si grande, pour rire, que personne ne pouvait résister à la tentation. Il arrivait à sa mère de le gronder, après s'être essuyé les yeux :

— Finis donc de faire le fou, mon garçon!

Grand-père dans sa jeunesse faisait partie d'une équipe de bûcherons dans la forêt du Cranou. D'autres parents étaient sabotiers et d'autres étaient charbonniers. Tous vivaient en famille dans des huttes rondes, de bois, comme des huttes gauloises. Rangées autour d'une clairière, elles faisaient penser à des ruches d'abeilles autour d'une aire à battre le blé. Les nomades ne quittaient pas leurs chantiers pendant la belle saison. Les femmes préparaient les repas en plein

air sur des feux de copeaux, et les jours de presse, n'hésitaient pas à manier la hache comme les hommes.

On voyait des petites fumées bleues s'élever, légères, au-dessus des clairières, les fumées des foyers familiaux, celles qui séchaient les sabots neufs et celles des meules où cuisait le bois, sous une carapace de feuilles mortes. Quand la fumée des meules devient transparente, le charbon est à point.

Dès les premières châtaignes et les premières migrations des ramiers, dès que l'automne montrait ses cheveux roux, toutes les équipes pliaient bagages. On empilait sur des charrettes, les scies, les haches, les harpons, le matériel de cuisine, et on regagnait sa maison d'hiver, à Rumengol, jusqu'à la belle saison.

En achetant la scierie du Pont-de-Bois, Grand-père ne s'était pas beaucoup éloigné de la forêt du Cranou. Son accident faillit lui gâcher sa vie. Il avait heureusement trois fils et cinq filles. C'était une belle famille.

Un jour, le sarrau d'un des petits-enfants fut happé par une courroie. Il poussa des cris stridents, mais avant qu'un des ouvriers n'eut arrêté, la mécanique, le garçon fut entraîné près de l'engrenage qui l'aurait déchiqueté horriblement, si par bonheur, les boutons de son vêtement n'avaient cédé tous ensemble. Il fut déshabillé en un clin d'œil, mais il fut sauvé.

Le malheur arrive vite, sans faire de bruit. Tout de même Papa avait entendu un léger craquement, il eut le temps de s'éloigner dans le chantier, ce jour où le grand hangar s'était effondré. C'était une vieille bâtisse qui devait avoir l'âge des vieilles maisons moyennâgeuses du Faou, comme elles, faites de torchis, avec des croisillons de bois, naïve comme un dessin d'enfant.

Un mauvais jour encore, Papa faisait rouler un arbre vers les rails de l'atelier, à l'aide d'un levier de fer. Par on ne sait quelle malchance, le levier dérapa et frappa mon père rudement au ventre. Il poussa un grand cri, il resta couché seulement un jour, mais il en mourut.

Ce coup de levier me révoltait. J'aurais voulu trouver un coupable. Mon père était si adroit ! Même pour les petits travaux minutieux, c'était plaisir de voir le jeu de ses mains. Il fallait le voir, le samedi soir, réparer les sabots de toute la famille. Assis sur un tabouret, Papa serrait les sabots entre ses genoux. Son marteau lui obéissait. Quelquefois, il donnait sur le clou un petit coup inutile, pour le plaisir, pour la musique, pour faire admirer à ses filles, la souplesse de son poignet...

— Tine est lourde, disait-il, chaque semaine il faut réparer ses sabots ! Le Poulain Rouge met son pied droit de travers, il me faut, pour ce talon, des clous de

deux modèles... Et au Grillon, jamais en repos, je ferai faire des petits sabots de fer, chez le maréchal, comme aux chevaux... Il riait et ses filles aussi. Il ressemblait à un chevreuil.

Quand il mourut, si jeune encore, grand-mère suggéra qu'il buvait trop d'eau froide de la fontaine, mais le docteur du Faou, si savant ne croyait pas que l'eau de source pouvait déclencher un mal si grave. C'est le Poulain rouge, si intelligente, qui pensa à ce levier qui avait dérapé.

Moi, je me souvins aussi qu'il avait un grain de sable dans l'œil, un tout petit gravillon, incrusté en dessous, dans sa paupière. On le sentait en passant doucement le doigt dessus. Mais on ne meurt pas d'un grain de sable dans l'œil! C'est certainement ce coup de barre de fer qui ouvrit la porte au malheur. Malgré les deuils, souvent, dans mes rêves de vieille femme, les souvenirs de ma jeunesse heureuse me reviennent et embellissent mon sommeil.

Tantôt je suis la petite bourgeoise du presbytère de Quéménéven, je cueille des fleurs et je parle le français. Tantôt, je cours, pieds nus, dans les chantiers du Pont-de-Bois et je joue avec les œufs de couleuvres nichés dans les tas de sciure de bois. A la scierie, je parle souvent le breton.

En somme, j'ai deux visages comme Janus, le Dieu latin. Je suis née sous le signe du Verseau, et en l'espace de quelques minutes, je peux montrer les deux aspects de mon caractère, tour à tour rieuse ou mélancolique, tour à tour fille de la ville ou fille des champs.

## Les petites vacances

Depuis que le beau jardin du presbytère et les chantiers déserts du Pont-de-Bois n'étaient plus nos paradis terrestres, Maman et ses trois grandes filles se contentaient de distractions locales. En compagnie de parents et de collègues, on faisait des pique-niques, à Pont-Mel au bord de la rivière, ou bien l'on se promenait sur les routes ou dans les bois.

Ma mère aimait aussi beaucoup fréquenter les cimetières, et depuis la mort de notre père, elle ne manquait jamais de lui faire sa visite quotidienne, même les jours de classe, même quand la nuit était tombée. C'est dans les cimetières, disait-elle, que j'arrive à connaître tous les gens de la commune et les jolis noms des villages.

Le cimetière d'Irvillac est aimable et familier, comme un jardin public. Il entoure l'église, son petit

mur ne cache pas la campagne vallonnée ni la voie romaine qui monte vers Ménez-Cléguer.

Notre père avait été transféré d'Hanvec à Irvillac, quand, après son veuvage, ma mère avait obtenu le poste de direction à l'école des filles. A Irvillac, nous étions près de notre oncle. Après les deuils, les familles dispersées se rapprochaient.

Au cimetière d'Irvillac, les morts, à la sortie de la messe sont assurés d'avoir la visite de leurs proches et par les bavardages, près des tombes, d'être mis au courant de ce qui les intéressait de leur vivant, les naissances parmi le bétail et les promesses de moissons.

Par contre, le cimetière de Hanvec est trop loin du bourg, les grands arbres font un bruit de tempête et le long de la route, les couronnes et les regrets se défont et s'effeuillent.

C'est à Hanvec que Maman avait eu un soir une grosse émotion. Elle était seule dans le champ de repos et songeait à la courte vie heureuse qu'elle avait eue près de son époux.

Un soir donc, qu'elle était assise sur une dalle de pierre et se reposait avant de reprendre la route de la maison, elle entendit des coups sourds, alternés, comme un appel venant de la terre. Elle nous raconta ensuite, que pendant quelques minutes, elle avait cru

que ces bruits venaient d'une fosse récemment comblée; quelqu'un pouvait avoir été enterré par erreur, encore vivant, et frappait dans son cercueil pour appeler au secours. Maman avait de ces idées macabres. Elle se leva brutalement, s'orienta dans le noir et vit une lueur.

C'était une lampe tempête, au bord d'un trou et dans la fosse, deux hommes creusaient la terre. C'est Maman, toujours vêtue de noir, qui leur fit peur. Un petit cercueil était posé sur le remblai, celui d'un bébé qui n'avait pas vécu. C'était l'usage. On ne faisait aucune cérémonie, pour un enfant mort-né et les fossoyeurs venaient la nuit enterrer le petit cadavre.

Sur la tombe, on mettait un simple écriteau: Ici repose Anonyme X.

— C'est le même nom que porte mon bébé, disait Cadichon qui était maintenant une grande fille de quinze ans et savait la signification des mots. Mais ce que Maman affirmait la révoltait:

— Parce qu'il n'est pas baptisé, il va rester dans les limbes jusqu'à la consommation des siècles? Il ne pourra pas entrer au Paradis? Il restera dans l'anti-chambre? Il n'aura pas droit, ni aux fleurs ni à la musique? C'est trop injuste!

Maman était un peu ébranlée, elle aussi, et il lui arrivait de rire avec ses filles en imaginant les petits



anges sans corps, munis de jolies ailes comme des papillons. Se sentant coupable, elle boudait un peu après avoir ri. Comment oser mettre en doute ce qu'elle avait appris chez Parrain? Il y a tant de choses inexplicables! Les voies du Seigneur sont impénétrables!

— Pardon maman! disaient enfin les trois sœurs confuses.

Un autre soir la grande grille du cimetière était fermée. Cadichon hâta le pas, tandis que le Grillon colla son visage aux barreaux de fer.

— Il y a quelque chose près de la Croix, sur les marches, dit-elle. Maman s'approcha du portail, essayant de percer l'obscurité.

— Oui, il y a quelqu'un sur la marche la plus haute, dit-elle. Je vais voir. Le Poulain Rouge poussa des cris:

— N'y va pas Maman! N'y va pas!

C'est Maman qui racontait à ses filles des histoires de fantômes et d'intersignes et qui s'étonnait ensuite de les avoir rendues craintives. Le Grillon consentit à la suivre dans l'enclos. Les deux aînées, tremblantes, s'arrêtèrent sur le seuil. Elles entendirent leur mère qui parlait dans l'ombre et la virent, pour l'aider à descendre tendre la main, à celui qui s'était réfugié au pied du

calvaire. Elles furent émues de reconnaître Veïk. Il sourit en les voyant. Maman lui disait gentiment:

— Ta mère va s'inquiéter Veïk, si tu as quitté la maison depuis longtemps. Et puis, quelle idée bizarre de venir te promener le soir dans un cimetière! Veïk ne répondit pas, il avait un air honteux et sa démarche sautillante le faisait ressembler à un grand insecte.

Veïk, qui habitait près de l'école, était une distraction constante pour tous les enfants. Pauvre garçon! Il était affreux! Il bavait. Ses bras étaient trop longs, ses jambes trop courtes et tordues. De plus, on aurait dit qu'une machine se déclenchait dans son corps à la moindre émotion. C'était alors une marionnette désarticulée et anguleuse.

— Je me demande à quel mobile il a obéi? disait maman, à voix basse, à ses filles. Se rend-il compte de ses infirmités? Espère-t-il une guérison miraculeuse? En silence, Veïk retourna à la maison en notre compagnie.

Oui, les cimetières étaient nos jardins et longtemps, Cadichon soigna la tombe du petit « Anonyme » oublié. Je suis sa seule famille, disait-elle, pleine de pitié.

Mes premiers bijoux me vinrent aussi des cimetières. Le coin où les fossoyeurs jetaient les vieilles couronnes démolies, était une mine de perles qui per-

mettaient de faire des colliers, des bracelets, des bagues et des chapelets de mille couleurs.

Un jour, le Grillon découvrit une jolie dent blanche qu'elle aurait aimé pendre à son cou. Maman lui expliqua que transformer une dent de mort en parure était un péché mortel, pire que la gourmandise ou le plaisir de dire des vilains mots. Effrayé, le Grillon jeta la dent.

Une fille de l'école avait trouvé dans le dépotoir du cimetière, un délicieux petit Jésus en porcelaine rose. Il levait les bras en un geste touchant, comme un bébé voulant s'accrocher au cou de sa mère.

Pendant la classe, cette fille sortait le petit Jésus de sa poche et le prêtait à ses amies. Ses élues embrassaient le bel enfant et le rendaient à sa mère adoptive. Il était plus joli qu'une poupée et plus précieux.

## Promenades et fêtes

C'est seulement au début de la guerre 14-18 que les élèves de l'Ecole Normale eurent la permission de sortir en petits groupes, mais de 1911 à 1914, nous allions en promenade, sous surveillance.

Comme à Quimperlé, je pense que les deux écoles, préparant les enseignants, s'entendaient en haut-lieu

pour ne jamais se rencontrer, ni au Stangala, au bord de la rivière, ni sur la route de Pont-l'Abbé, ni sur le chemin de la forêt miniature du Frugy.

Mon teint rustique ne me permettait pas de feindre un malaise, et puis, en vraie campagnarde j'aimais voir où en étaient les blés, j'aimais entendre les oiseaux et les insectes. J'aimais cueillir les premiers genêts et j'ai déposé de nombreuses gerbes à la porte de Mlle Bouquet, au nom prédestiné.

Comme je n'étais pas sa seule adoratrice, il y avait plusieurs offrandes à sa porte et si je n'avais craint d'être épiée, j'aurais jeté à la poubelle les présents de mes rivales.

L'organisation de petites fêtes nous prenait beaucoup de temps, et pour y avoir tenu un rôle, je me souviens très bien de la farce de Maître Patelin. C'est une farce du XV<sup>e</sup> siècle, où se jouent de mauvais tours, un avocat besogneux et un marchand de drap trop crédule. Mon teint, haut en couleurs et mes rondeurs aimables, me désignaient pour être une servante villageoise. J'étais la fiancée du berger qui ne savait dire que: Bé, bé, comme ses moutons.

Le Vocero Corsé eut un grand succès, avec ses chants funèbres et de vengeance:

Ils ont arrosé la place (de sang). Ils ont ouvert notre enclos.

Pour nous, il n'est plus l'heure de dormir  
Il n'est plus de repos.

C'était plus tendre et plus poétique :

« Sous les saules de la rivière »

Mona pleure son amant

Ses petits pieds troublent l'eau claire

Il la laisse le méchant !

Tout à l'heure, l'onde agitée

Reprendra son joyeux cours ;

Tu resteras l'âme troublée,

Pauvre fille et pour toujours.

Il arrivait que les deux écoles normales organisent une fête commune. Les normaliennes devaient un jour réciter : « Maternité » de Samain. Une externe, un dimanche soir, jugea prudent de nous prévenir que nos jeunes collègues projetaient de nous chahuter, au sujet d'un vers un peu hardi :

Le corsage de ma mère

d'où sort, globe de neige,

Un sein gonflé de lait.

A titre d'ancienne, mon rôle était d'aider les actrices, de surveiller les répétitions. Je n'ai pas hésité à aller prévenir la directrice que les normaliens se préparaient à bien rire.

Elle leva les yeux au ciel... Mais on jugea prudent de choisir un autre texte : « Des clochers de Roscoff à ceux de Sibiril... »

Dans les collèges et lycées d'à présent, je pense que les distractions n'ont pas beaucoup changé ; on chante, on danse et probablement on joue des pièces comme il y a plus d'un demi-siècle ?

Mais dans les villages, les fêtes ne sont plus les mêmes. Autrefois, nous avions seulement les pardons, les feux de la Saint-Jean, les défilés de la fête-Dieu et les déguisements du Mardi-Gras. Quelquefois le monstre d'ours.

Je crois que la télévision a formé autour des familles, des clôtures aussi difficiles à franchir que les fils de fer barbelés. On a moins d'amis, on se rencontre moins.

Les instituteurs et institutrices des bourgs, autour d'Irvillac et d'Hanvec où j'ai vécu mon enfance, organisaient de fréquentes réceptions, les dimanches de préférence. Les dames mettaient leur chapeau fleuri et les enfants, garçons et filles, leur large Jean-Bart. Ensemble, on buvait le café, accompagné du fameux quatre-quarts breton et des délicieux œufs à la neige. On faisait la route à pieds. Le presbytère et la scierie avaient un cheval, Maugy et Bichard, et un confortable char-à-bancs. Vers 1910, ce temps heureux était révolu pour notre famille.

C'était la fête, quand on recevait les collègues des environs et chacun avait à cœur de distraire ses amis.

Tonton récitait son monologue : « C'est aujourd'hui la Sainte Epiphanie » qui faisait rire et scandalisait un peu, car c'était un passage de la Bible tourné en fable. Papa chantait, l'adieu à l'Alsace et à la Lorraine, provinces devenues allemandes par la guerre de 1870.

« C'est un oiseau qui vient de France  
Il venait de la plaine en fleurs,  
Et tous les yeux suivaient sa trace,  
car il portait les trois couleurs,  
qui flottaient gaiement dans l'espace.

Chaque acteur avait un grand succès. Mademoiselle Tison, qui, de l'avis général avait « un beau filet de voix », y allait aussi de sa romance.

Tine, la grosse n'osait pas sortir quand Mlle chantait, elle ne voulait pas se faire remarquer, mais elle savait, qu'irrésistiblement, elle aurait envie de rire. A son avis, on croyait entendre une chèvre demander du secours.

Maman regardait sa fille avec inquiétude. Elle clignait de l'œil et disait dans un regard : n'oublie pas que tu es une fille bien élevée !

Avant l'arrivée des amis, elle parlait d'une recette qui réussissait à coup sûr :

— Je vous en prie ! Ne me faites pas honte ! Pensez à des choses tristes. Cadichon, un demi-siècle plus tard n'avait pas oublié le remède efficace contre le fou rire.

Elle se disait :

— C'est affreux, que Marijanic ait si mal aux dents et qu'elle ne veuille pas aller chez le forgeron...

— C'est affreux que Joli-Cœur le petit singe de Vitalis, dans « Sans Famille », soit mort d'une pneumonie...

— C'est affreux que je ne puisse pas retenir la table de multiplication par sept.

— C'est affreux, qu'on ait coupé le cou de Louis XVI, qui savait réparer les serrures...

— C'est affreux... etc...

Maman faisait un tendre sourire à ses trois filles, quand elles avaient été bien sages pendant la réception. On n'avait pas à redouter une extravagance du petit frère. C'était l'enfant le plus doux du monde.

### Un stage à l'école annexe et une halte imprévue

Chaque élève de la troisième année devait, pendant une semaine, apprendre son métier d'institutrice dans une école annexe toute proche de l'Ecole Normale. Nous écoutions et observions la jeune Mlle Le G. et sa directrice Mlle M. et ensuite nous nous lancions sur

leurs traces, avec une émotion intense. Toutes deux étaient indulgentes et gaies, et nous montraient comment une école peut être aimée.

Une rude épreuve aussi, était la leçon que nous devions faire devant un jury, composé de tous les professeurs de l'école. J'ai oublié quel fut le sujet de l'examen que je devais subir. Je me rappelle seulement que mon amie Dédée m'avait dit la veille :

— J'ai envie de te prêter mon corsage de dentelle noire, pour que tu sois plus belle ! C'est important tu sais !

Bien sûr que c'était important. Ce beau corsage multiplia mon courage. Tout se passa honorablement. Puis j'eus dix-huit ans et vint l'année 1913. Les bruits inquiétants qui agitaient le vaste monde ne franchissaient pas les hautes murailles de ma chère prison.

Au début du printemps, ce matin-là je me suis sentie mal en point, la tête lourde, la gorge douloureuse. J'ai appelé mon amie à mon secours. Elle occupait la petite cellule qui touchait la mienne. Un rideau servait de porte.

— Tu es très rouge, m'a-t-elle dit, tu as peut-être la rougeole ?

— Je l'ai eue, étant enfant... Immédiatement, l'infirmière fut appelée et le docteur diagnostiqua la scar-

latine. Il fallait m'isoler de toute urgence. Une heure plus tard, en compagnie de la directrice, une ambulance m'emportait vers l'hôpital de Quimper. Elle avait du mérite, celle que nous appelions Maman P., car elle avait très peur de la contagion. Elle demanda au docteur comment désinfecter sa montre. Pour ses vêtements, c'était bien simple, il y avait des établissements spécialisés. Je ne perdais pas un mot de ce qui se disait autour de moi. Je fus le seul cas dans toute l'École.



École Normale de Quimper. 1912.

J'allais être isolée pendant quarante jours. Je fis rapidement le calcul. Dieu le veuille, si tout se passait normalement, je serais libérée, juste avant les vacances de Pâques.

Je n'avais pas peur. Enfant, j'adorais être malade. J'avais ma mère à moi seule, on me nourrissait de choses délicieuses, des laits de poules, des flans et des infusions au miel...

En ce temps-là, les maladies avaient de jolis noms. La plus poétique était l'influenza, que l'on attrapait, tête nue, au soleil de mars. Aujourd'hui, on l'appelle la grippe.

J'ai été émue en arrivant à l'hôpital, car pour me monter à l'étage, les infirmiers, sans regarder de si près, me tinrent la tête en bas, sur une civière, pendant toute l'ascension.

Je ne me souviens plus très bien des trois ou quatre premiers jours. J'étais fiévreuse sans doute. J'avais seulement un grand souci. Quarante jours d'hospitalisation ! Comment ma mère va-t-elle payer une si forte dépense. La Sécurité Sociale n'existait pas et elle était seule pour élever trois enfants :

Depuis un an, ma sœur aînée était institutrice à Brasparts. Elle n'était plus un poids pour la famille...

Malgré tout, cette scarlatine fut une halte délicate au cours du trimestre. J'étais soignée par Sœur

Thérèse qui avait un visage sévère et fané au fond de sa cornette blanche ; mais la fête pour moi était la visite quotidienne de Sœur Joséphe. Elle était jeune, jolie et riieuse ; elle voulait tout savoir de ma vie ; elle s'asseyait sur le plancher, à la tailleur, les jambes repliées sous elle. Elle m'appelait sa « petite chèvre ».

Quand je lui demandais :

— Pourquoi êtes-vous entrée au couvent ? Elle hésitait à me répondre.

— Pour ne plus garder les vaches dans les champs... m'avoua-t-elle un jour, avec un peu de mélancolie. Je pense qu'elle regrettait quelquefois la compagnie de ses vaches.

Toute la communauté défila devant mon lit. Je faisais un peu partie de la famille. N'avais-je pas une tante religieuse en Amérique ? La sœur aînée de ma mère, qui, en 1902, pour ne pas quitter son costume dut accepter l'exil ? Elle mourut à 102 ans, de l'autre côté de l'Atlantique.

J'étais une malade bien docile, mais ma présence causait des troubles :

— Camille, le jeune secrétaire, se fait gronder pour ses distractions, me dit un jour, en riant, Sœur Joséphe. Son travail laisse à désirer...

De plus, dans le pavillon en face de ma chambre, il

y avait une douzaine de soldats en convalescence pour une cérébro-spinale. Ils n'étaient pas très malades, car je les entendais rire à travers le jardin.

Un matin, ils ouvrirent leur fenêtre et se mirent à chanter en chœur :

« Viens Titine, viens mon loup  
Danser le tango argentin,  
La nouvelle danse des rupins... »

Camille avait été indiscret, il leur avait dit mon nom. La chanson m'était destinée. J'étais honteuse et ravie. A partir de ce jour, j'eus des fourmis dans les jambes.

— Sœur Thérèse, vous voyez que je suis guérie, laissez-moi sortir de ma chambre...

— Vous êtes dangereuse mon enfant. Vous transportez des microbes... et nous avons des enfants ici, des enfants fragiles...

Je gémissais.

— Je vais devenir enragée! Enfin sœur Thérèse parla au docteur qui capitula. Je fus autorisée à aller voir les cancéreuses.

Folle de joie, je sortis prudemment dans le couloir et doucement j'entrouvris la porte de la cellule de Sœur Joséphe. Elle priait, à genoux sur le plancher. D'un signe de la main, elle me fit comprendre qu'elle allait

expédier ses oraisons en un temps record... et nous sommes allées voir les cancéreuses.

J'étais sur le seuil de la Mort! Elles voulaient me toucher, les mains, le visage. Tremblante, je disais en reculant vers la porte...

— Je suis contagieuse, vous savez! Je reviendrai... Je ne suis jamais retournée les voir. J'en ai du remords.

Pendant ces quarante jours de réclusion, j'eus des visites. La plus désirée fut celle de ma mère. Je fus bouleversée :

— Maman, tu n'auras pas j'espère à payer ce long séjour à l'hôpital? C'était mon grand souci... Je pleurais.

— Non, non, rassure-toi! me dit-elle. J'ai vu l'Inspecteur d'Académie et la directrice... On va arranger ça... Tu penses! Je ne peux pas... Tu seras libérée à Pâques. Guéris vite, mon ange! Ma mère était merveilleuse! Je riais avec le docteur. Il m'appelait « la petite franc-maçonne » parce que j'avais trois grains de beauté en triangle sur le ventre... Jamais je n'avais mangé de si bonnes choses que pendant ma scarlatine : des crèmes, de la confiture, des charlottes aux prunes. J'ai été gâtée.

J'eus des visites intimidantes. Un jour, ce fut M. Jacquelin, le maire de Quimper, l'époux de mon prof-

fesseur de français, lui aussi professeur de lycée de la ville, qui vint me voir :

— Vous devez vous ennuyer terriblement ? me dit-il... Je vais vous abonner à la « Dépêche de Brest ». Toutes les Bretonnes adorent ce quotidien, et en ce moment, il y a une affaire mystérieuse qui agite tout le pays : c'est l'affaire Cadiou. (Plus tard, on parla d'espionnage). Il ajouta :

— Ma femme viendra bientôt et vous apportera des livres que vous ferez brûler à cause de la contagion. Elle vint un jour et m'offrit « Hellé » de Marcelle Tynaire. Autant que le roman m'intéressèrent les annotations écrites dans les marges. Le couple n'était pas d'accord.

Je devinais que l'épouse du Maire était pour l'affranchissement de la femme, et que lui était effrayé de cette rapide émancipation, qui secouait toute l'Europe.

J'eus aussi la visite de mon professeur d'histoire naturelle. L'une et l'autre mettaient des blouses blanches d'infirmière avant d'entrer dans ma cellule, pour éviter à leurs enfants et leurs élèves, les risques de la contagion.

Ni l'une ni l'autre ne furent à l'abri des horreurs de la guerre toute proche. Elles furent veuves dès les premiers mois de 1914... et « Hellé » que je n'avais pas

brûlé, fut tout de même détruit pendant le siège de Brest en 1944. Je l'avais précieusement conservé, et aussi la lettre de Romain Rolland, que mon mari avait reçue après la mort atroce de Sacco et Vanzetti, en Amérique...

Avec ma maison, tout s'en alla en fumée, mais pas mes souvenirs. Quand on a vécu deux guerres, beaucoup de choses restent cependant inexplicables. Où avais-je mis à l'abri, la reproduction de la Sainte Anne de Léonard de Vinci que m'avait offerte Mademoiselle Bouquet ? J'ai oublié... Je lui avais dit que Sainte Anne lui ressemblait, avec son visage pensif et son sourire timide : elle regarde avec émotion le fils de Marie, promis à un si cruel destin ! Pour moi aussi, dans ma chambre, Sainte Anne a un doux sourire. La guerre l'a épargnée.



## A l'hôpital de Quimper

Une autre visite qui me fit énormément plaisir, fut celle du chanoine Abgrall, que les vieux bretons cultivés ont bien connu. Quel homme charmant. De regarder ses yeux, me faisait sourire! Je l'ai écouté avec recueillement.

— Je voulais vous connaître m'a-t-il dit! Vous êtes un rayon de soleil pour toute la communauté, mais ne laissez personne mettre la main sur votre vie... Ce sont des enfants!... (après la visite de la Supérieure, je compris ce que cette réflexion voulait dire). Il ajouta :

— Le soir, souvent, je fais des lectures aux religieuses, des lectures un peu païennes... Elles rient de bon cœur en écoutant les contes de Daudet : le curé de Cucugnan, les trois messes basses et la liqueur du Père Gaucher!

Il me raconta longuement combien il aimait la Bretagne et se réjouissait de m'entendre parler assez bien le breton.

Je lui ai montré une image que je voulais offrir à mon infirmière Sœur Thérèse: Les Pèlerins d'Emmaüs, de je ne sais quel peintre. Il trouva la scène très belle et émouvante, mais je sentis que Sœur Thérèse était déçue.

Jean marche devant, il va vite, il est jeune et Pierre marche péniblement derrière le jeune disciple. Le vent de la course ébouriffe les cheveux du vieil homme. Ils vont trouver vide le tombeau du crucifié qui est ressuscité. Sœur Thérèse préférerait les images pieuses, des saints bien peignés de Saint-Sulpice...

Par l'intermédiaire de Sœur Joséphe, je reçus un bouquet du secrétaire, Camille. Sœur Thérèse le déposa près d'une petite statue de plâtre sur une haute armoire, pour le purifier.

Le printemps me clignait de l'œil. Je le sentais en marche, surtout quand je reçus de Mlle Bouquet, de la Loire-Atlantique où elle avait été nommée, une boîte contenant des fleurs qui ressemblaient à des primevères et qu'elle appelait des frétiliaires. Ce qui était aussi précieux que le bouquet c'était un cahier de poèmes qu'elle avait copiés pour moi, des poèmes de Verlaine, d'Henri de Régnier et de Moréas qui venait de mourir.

Sœur Josèphe qui avait commencé par être jalouse, se croyant ma seule amie, se mit à apprendre des sonnets, elle aussi, et récitait avec moi :

Un petit roseau m'a suffi  
Pour faire pleurer toute la forêt...

La poésie était lourde à nos cœurs et souvent nous avions les yeux pleins de larmes, tout en chérissant notre nostalgie. Notre directeur de conscience aurait sûrement condamné cette délectation morose, dans laquelle nous nous complaisons.

Un jour, la Supérieure de l'hôpital est venue s'asseoir près de mon lit et m'a demandé :

— Vous n'avez pas envie de rester avec nous ? Vous seriez institutrice dans une de nos écoles. Les sœurs vous aiment et veulent vous garder... Mais non, je ne voulais pas et je lui ai dit, peut-être un peu trop franchement :

— Non, ma mère ! C'est impossible... Il faut que j'aide Maman le plus vite possible... Et dans les écoles privées, on gagne trop peu !... Je l'ai sûrement beaucoup choquée. Elle a souri tristement et m'a tout de même caressé la joue en s'en allant...

J'avais fait la même réponse à Mlle Bouquet quand elle m'avait proposé :

— Je voudrais vous aider à préparer Fontenay-aux-Roses... Je vous corrigerais des devoirs...

Oui, on faisait mon siège.

— Faites vos Pâques, ici, avec nous, m'a dit un jour Sœur Thérèse. Ce serait une grande fête. Une fois de plus j'ai dit non.

— Je suis habituée au curé de mon village. Quel prétexte enfantin ! Elle n'insista pas.

Les vieilles religieuses qui avaient prononcé leurs vœux, à Saint-Brieuc, près d'une grand-tante, Sœur Hildefonce, la directrice de la Maison Mère, vinrent aussi me harceler en vain...

Il me suffit de fermer les yeux pour revoir le visage de ces femmes qui furent toutes si bonnes pour moi. Les plus âgées disaient que je ressemblais à Sœur Hildefonce. Je n'ai pas été ravie et ma moue les a bien amusées.

*lu dans la presse*

**Une religieuse**  
originaires de Plounéour-Ménez  
a fêté son centenaire aux Etats-Unis

Nous relevons sur le registre d'état-civil de Plounéour-Ménez : « L'an 1860, le 14 janvier, à quatre



Sœur Andrée de la Croix,  
en Amérique,  
sœur aimée de ma mère

heures du soir, par devant nous, Allain Joncour, maire et officier de l'état civil de la commune de Plounéour-Ménez, département du Finistère, est comparu Jacques Coquil, aubergiste, demeurant au bourg, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin né hier, à douze heures du soir, de lui déclarant et de Catherine Pouliquen, son épouse, et a déclaré vouloir lui donner le nom de Catherine. Les dites déclarations et présentations faites en présence de Pierre Coat, de Roz-ar-

Big, âgé de 40 ans, et de François Calvez, âgé de 60 ans, les deux cultivateurs».

Catherine Coquil, née le 13 janvier 1860, est entrée au noviciat des Filles du Saint-Esprit et a fait profession à Saint-Brieuc, le 28 août 1883, sous le nom de sœur André de la Croix. Elle enseigna au Conquet de 1882 à 1884. Puis, de 1884 à 1885, elle fut maîtresse de la classe enfantine. Elle possédait un certificat d'aptitude pédagogique pour les écoles maternelles. Puis elle enseigna dans la grande classe. En 1896, elle fut directrice à l'école de Mûr-de-Bretagne où quelques anciennes se souviennent encore de sœur André de la Croix et de son enseignement clair et vivant.

En 1903, les expulsions l'obligèrent à prendre le chemin de l'Angleterre où elle exerça les fonctions de supérieure à Breçon. Dès 1905, ses supérieures l'envoyèrent en Amérique où de 1905 à 1926 elle fut visiteuse des malades à Waterbury, avant de se rendre à Hatford où elle donna des leçons particulières. Depuis 1948, elle est en retraite à Putnam (Amérique) où elle se repose et jouit d'une excellente santé.

Le 13 janvier 1960, la sœur André de la Croix a fêté son centenaire, entourée de sa compatriote, sœur Marie-Yvonne Prigent, et des sœurs blanches de la province d'Amérique.

## Pâques 1913 — Un péché

« Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là, simple et tranquille ».

C'est ce que je pensais avec bonheur après mon long séjour à l'hôpital de Quimper, pour une scarlatine.

Les vacances de Pâques furent l'occasion aux amis de se recevoir, de fêter le retour du printemps. Maman invita des collègues pour se réjouir avec eux de ma guérison. Il faisait beau et nous étions nombreux. Il n'y avait pas assez de chaises dans la salle à manger...

— Mon ange, me dit Maman affairée, va en prendre une ou deux dans ta chambre ou dans celle de ta sœur.

Les hommes sont attirés par les filles aux cheveux roux et aux tâches de rousseur. Mon aînée, le Poulain, où que nous allions, avait toujours du succès... Ce jour-là, le fils de nos amis, un soldat en permission faisait partie de la fête. Aux yeux de tous, c'était l'amoureux de ma sœur. Le jeune homme faisait son

service militaire. Il fut soldat sept ans d'affilée, car l'année suivante, la guerre avec l'Allemagne était déclarée, ce qui l'obligea quatre ans de plus à porter l'uniforme.

Dans nos campagnes, les marieurs « baz valen » allaient de ferme en ferme parler en secret aux parents des jeunes gens et des jeunes filles en vue d'un souhaitable mariage... Chez les fonctionnaires, c'était un peu la même chose. On n'avait pas recours à un intermédiaire, mais les parents, à mots discrets, exposaient leurs points de vue et favorisaient les rencontres.

C'était clair comme le jour, que le Poulain rouge, n'avait qu'un mot à dire pour être la fiancée du militaire. Ce mot, elle ne l'avait pas encore dit. Même elle m'avouait qu'elle le trouvait trop jeune pour elle qui n'avait que vingt ans et lui vingt-deux.

Parlant des deux jeunes gens, le père du soldat avait dit un jour : c'est dans les vieilles marmites qu'on fait la meilleure soupe ; ce qui était de l'avis familial, une réflexion un peu vulgaire. Il pensait probablement « Ils sont encore un peu jeunes pour penser à un mariage. Attendons ! »

Mais ce jour-là fut moi un jour dramatique. Je me dirigeai vers ma chambre en pensant aux chaises, mais à peine étais-je entrée, que je me sentis rudement appuyée à la cloison et une bouche audacieuse s'écrasa

sur ma bouche. J'étais complètement terrorisée. Je ne fis aucun mouvement pour me libérer. Jamais je n'avais reçu un pareil baiser qui ne me fit aucun plaisir. C'était le soldat.

La journée, comme d'habitude, se déroula dans l'allégresse générale. On mangea le menu des goûters de fête, les délicieux œufs à la neige et le merveilleux quatre quarts. Personne ne s'étonna de mon silence. N'étais-je pas encore convalescente?

J'étais dans un état d'inquiétude insupportable. Je venais de commettre un péché à ranger dans je ne sais quelle catégorie, et si je n'avais pas craint d'effrayer toute la famille, j'aurais couru au presbytère confesser à n'importe quel curé mon péché abominable et faire pénitence.

Bonne élève de catéchisme, je faisais mentalement la récapitulation de toutes les fautes que peuvent commettre les pauvres êtres vivants. Ce qui était certain, c'est que j'étais très coupable, car je n'avais rien fait pour repousser mon assaillant.

Était-ce un péché mortel? Non, puisque j'avais du remords. Le péché mortel donne la mort de l'âme et mon âme était affolée et protestait. Était-ce le péché originel? Non, car je n'avais rien volé comme Adam et Eve qui avaient mangé une pomme défendue. Bien sûr, j'avais cueilli des pommes tombées à terre les jours

de vent, mais ce geste est autorisé par tous les fermiers de mon pays.

Était-ce un péché mignon?

Non! Quelle idée folle! Le péché mignon est celui de toute brebis qui savoure l'herbe des prés ou celui de l'enfant qui suce son bâton de réglisse. Un péché mignon n'exige aucune pénitence, il déclenche des sourires indulgents. Mon péché n'était ni mignon, ni véniel.

Mais il y a les sept péchés capitaux. Muette dans un coin de la salle, je faisais un douloureux examen de conscience et je récitais avec angoisse les sept mots redoutables: l'orgueil, l'envie, l'avarice, la luxure, la gourmandise, la colère et la paresse.

Je venais de commettre un péché d'orgueil? Non, car je n'avais fait aucun geste pour attirer ce hardi militaire, et je n'étais que terriblement honteuse de ce qui s'était passé.

Un péché d'envie peut-être? C'est insensé d'y penser une seconde! Ma sœur était ma meilleure amie et si j'enviais ses cheveux d'or, je n'enviais pas ses amoureux.

Un péché de luxure? Quelle horreur! Alors que de revivre cette minute où je n'avais pas bougé me donnait la chair de poule! Pendant longtemps, j'ai cru que

luxure voulait dire le goût de luxe, ce plaisir rare que me procurait une robe achetée à la Samaritaine et choisie dans le merveilleux catalogue trimestriel si bien illustré.

Le dictionnaire Larousse m'a ouvert les yeux, et m'a aidée à faire la différence entre les deux mots : luxe et luxure.

J'étais coupable de gourmandise ? Comme lorsque j'étais enfant et que je volais souvent du sucre dans le buffet de notre cuisine ? Ce péché, je l'ai avoué en confession et derrière son grillage, le prêtre n'avait pas un visage sévère et ne me condamnait pas au feu de l'enfer. Non, ce baiser n'était pas de la gourmandise, ni de la colère non plus, car je n'ai pas donné une gifle à ce soldat qui la méritait mille fois.

Le grand coupable à mes yeux était ce Don Juan en uniforme, mais j'aurais dû appeler au secours. Je n'étais pas un ange pur.

En somme, j'ai passé un affreux après-midi. Le soir, après le départ de nos amis, j'ai essayé de parler à ma sœur et d'aller tout avouer à ma mère, mais je n'en ai pas eu le courage. Pour expliquer mon silence, je simulais une grande fatigue.

Dans cette grande maison d'école, nous avions chacune notre chambre. A la nuit tombante, quand je

crus que chaque personne allait occuper son domaine, je pris une résolution qui m'arracha des larmes brûlantes. Je pris un morceau de papier et j'écrivis au crayon :

— Cher Poulain ! Pardonne-moi !

Je meurs de honte ! J'ai laissé le soldat m'embrasser.

Ta sœur désolée et honteuse.

Ensuite, je suis entrée en tremblant dans la chambre de mon aînée et comme elle était je ne sais où, j'ai épinglé mon billet sur un coin de son oreiller. Je me disais : elle va lire ma confession et je vais la voir dans cinq minutes. Demain, j'avouerai tout à maman...

J'ai attendu en vain. Brisée d'émotion, je me suis couchée et guettant les moindres bruits, j'imaginai les réactions de ma sœur :

Je dois la dégoûter profondément ! Elle doit m'en vouloir à mort ! Pourquoi ne vient-elle pas ? C'est impossible que mon aveu soit passé inaperçu ? C'est pourtant ce qui était arrivé. Elle avait dormi avec ma lettre tout près de sa bouche !

Le matin, au lever, je l'ai vue dans le couloir et elle m'a fait un sourire que je ne savais pas interpréter, un sourire moqueur ou un sourire triste ? Toute la matinée j'ai été une âme errante.

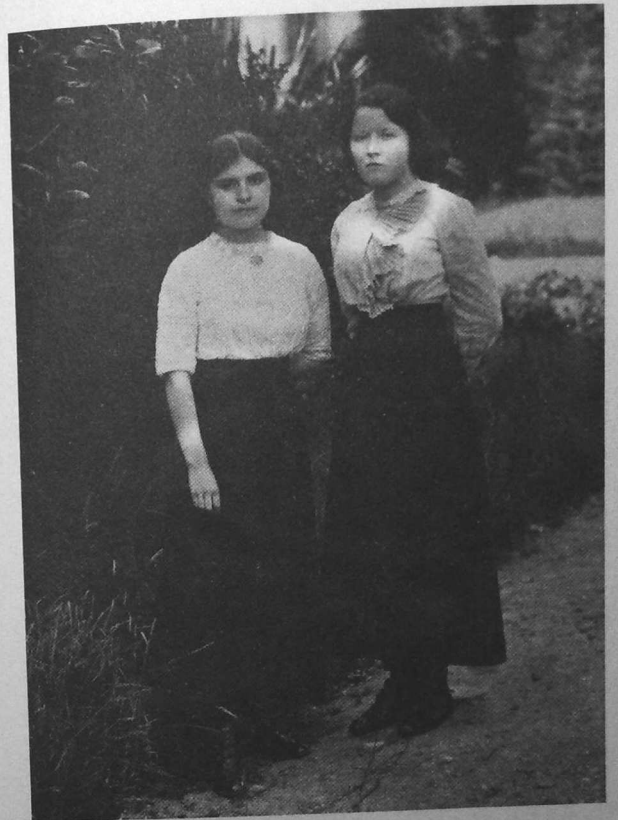
— Cadichon ne me semble pas fringante aujourd'hui, dit Maman. Tu as trop mangé? Tu n'as mal nulle part, n'est-ce pas? Après midi, nous irons au bord de la rivière, à Pont-Mel. Nous aurons du plaisir. Que chacune apporte un sarrau noir pour prendre un bain. Toute la famille de l'Ecole des garçons viendra aussi...

Aller à Pont-Mel était toujours un grand bonheur. Cette petite île est charmante et l'eau de la rivière qui l'entoure, l'eau de la Mignonne est si claire, qu'il suffit de s'y pencher pour qu'on se prenne pour une sirène. Elle embellit tout. On a des yeux brillants comme des étoiles et les cheveux mouillés sont lisses comme des algues. Si je pouvais oublier mon chagrin je me verrais irrésistible comme la Vénus de Botticelli. Hélas! Ce n'était pas le jour d'un miracle.

J'ai tremblé quand ma sœur est venue me prendre par la main.

— Viens! Mon cœur! Tu n'as pas à avoir peur! Maman sait tout! Je lui ai tout raconté... Viens là-bas, sous le grand arbre, au bord de l'eau. Que personne nous entende!

Maman était assise dans l'herbe. Elle avait un air à la fois sévère et rieur: moitié, moitié. Elles me firent une place entre elles deux, chacune me tenait une main



École Normale de Quimper.  
Léontine Cadec et Désirée Delavalle.

et la caressait. J'étais si vulnérable, qu'elles étaient pleines de curiosité et de compassion à la fois.

Le Poulain Rouge a tout de même voulu insister :

— Tu ne l'as pas repoussé? Pourquoi?

— J'ai eu peur de lui...

Maman réfléchissait et m'embrassa.

— Ce n'est rien! Ce n'est rien mon cœur! Tu n'es pas fautive! Je dirai un mot à la famille... C'est une histoire finie! Tournons la page! Désormais, méfie-toi des garçons!

Et ce soir-là j'ai pu dormir le cœur léger. Une famille aimante est une délicieuse prison! C'est un Paradis!

Je dois ajouter, que malgré cette aventure, je devins l'épouse de cet effronté soldat en 1916, pendant la guerre.

## Le carnet de poésies (lu en 1981)

J'ai découvert, il y a peu de temps, un joli carnet rempli de poésies copiées par ma sœur aînée et par moi. Je reconnais bien son écriture et la mienne. Il a une couverture de cuir noir et la tranche est dorée. Pour être parvenu en si brillant état, après plus de 60 ans, je pense que ce recueil a été l'objet de la plus vive tendresse ou qu'il a été complètement oublié dans un recoin de bibliothèque?... Comment a-t-il traversé deux guerres, sans dommages, pour échouer dans mon appartement, qui ressemble certains jours à un grenier de brocanteur, surtout, quand prise de zèle, il me prend envie de mettre un peu d'ordre dans mes tiroirs?

Comment a-t-il survécu? Alors que j'ai été sinistrée au moins deux fois et ma sœur aussi? Me l'avait-elle rendu? C'est un mystère, et j'en veux à ma mémoire infidèle...

Il y a des poèmes copiés par ma sœur ou moi, en 1912, 1913, en 1914. Que c'est loin tout ça!

Entre les pages, il y a des fleurs séchées, du muguet, des pensées, des violettes, et une feuille de saule sur laquelle je lis: Paris — tombeau de Musset: 1912.



Ni ma sœur, ni moi, n'avions été à Paris pendant nos études à l'Ecole Normale. Cette feuille de saule était sûrement un cadeau précieux, offert par une compagne plus fortunée que nous. Par qui?

J'ai trouvé aussi entre deux pages un billet soigneusement plié et destiné à Miss Mary Cadec et ainsi libellé:

«Vous êtes conviée au festin nocturne qui aura lieu dans la nuit du 23 au 24 juillet au second dortoir, chambre de surveillance du côté du Parc. Ceci pour fêter notre départ définitif.

La fête se fera en famille, aussi êtes-vous priée de ne pas faire de frais de toilette, ni d'effet de chevelure (ma sœur avait de magnifiques cheveux roux). On vous réclame seulement 0,50 F, montant de la cotisation.

Prière d'être au rendez-vous à 10 heures moins 1/4, avec de calmes dispositions!».

Avant la découverte du carnet, toute récente, je n'avais jamais eu vent de cette fête clandestine. C'était en juillet 1913 et ma sœur serait nommée institutrice à la rentrée d'octobre de cette même année.

La lecture de ce recueil me remplit d'émotion. Nous aimions les mêmes poètes: Henri de Régnier et ses vers pleins de mystère et de préciosité, Moréas, Samain, Verhaeren, et sur la dernière page, écrit au

crayon, comme un ultime message que mon cher guide voulait me faire entendre par dessus les tombes? Cette prose de Mason, un poète anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle:

(Ma sœur avait-elle quelque chose de très important à me dire?)

«Quant tout sera fini et que vous rentrerez chez vous, arrangez-vous pour qu'il y ait une lampe allumée dans la chambre et que cette chambre ne soit pas vide, qu'il s'y trouve quelqu'un pour partager vos souvenirs lorsque la vie ne sera plus faite que de souvenirs».

Je pense qu'elle a vu partir à la guerre de 1914, quelqu'un qu'elle aimait, car dans le mystérieux carnet, je lis, copiés par Mary, ces vers de Maeterlinck:

«Et s'il revenait un jour  
Que faut-il lui dire?  
Dites-lui qu'on l'attendit  
Jusqu'à en mourir...»

Je rêve autour de ce petit carnet funèbre, et je pense douloureusement à celles qui sont parties si tôt, et pour toujours. Ma mère n'avait que 52 ans et ma sœur aînée 32 ans seulement...

Au début du siècle, la tuberculose faisait des ravages en Bretagne. La terrible maladie se manifestait de différentes manières. Au début de ma carrière d'institutrice, combien en ai-je connu d'écoliers atteints de

scrofule? de glandes lymphatiques malades, qui attaquaient le cou de mes petits élèves? Ces «écrouelles» laissaient des cicatrices laides et indélébiles, et personne n'avait le pouvoir de Saint-Louis qui savait les guérir, raconte l'histoire, par l'imposition de ses mains compatissantes.

La médecine a fait de grands progrès dans ce domaine de la tuberculose, et on s'affole moins; on ne la croit pas condamnée à mort, quand on apprend qu'une parente ou une amie est atteinte de tuberculose pulmonaire. Nos médecins ont désormais de bonnes armes contre l'ennemi redoutable, qui décimait notre chère région au début du siècle.

Le terrible mal a aussi emporté un jeune frère à ma mère, que je n'ai pas connu, curé comme son aîné, le Parrain de la famille. Ils dorment dans la même tombe à Quéménéven, près de l'église.

## Les Maisons

Enfant, je m'attachais à toutes les maisons que j'habitais. Comme un escargot, je les portais sinon sur mon dos, du moins dans mon cœur. Avant mon départ en pension, et après les deuils qui firent des coupes sombres dans la famille, le presbytère de Quéménéven et la scierie du Pont-de-Bois ne furent plus que des souvenirs merveilleux; mais mon horizon rétréci fut quand même comblé par tout ce que me donnait le charmant pays d'Irvillac, qui est mon nid, ma vraie patrie.

De la cure de Parrain, je me souviens seulement, du jardin, de la serre, du piano, du parfum, des fleurs et d'une tombe près de l'église. Un jeune recteur m'a rassurée: «Jusqu'au jour de la Résurrection», vos oncles reposent dans l'enclos paroissial, quoique tous les morts de la commune aient été transférés dans le nouveau cimetière, en dehors du bourg.

Je me rappelle mieux le Pont-de-Bois et à Irvillac, je suis chez moi. Cette maison, je l'aimais non pas pour des raisons extraordinaires, mais à cause de la large dalle près du seuil, si commode pour jouer aux osselets

et sur laquelle il faisait si bon s'asseoir les soirs d'été. C'était, à toute heure, un siège de choix pour assister aux spectacles de la route, le passage des enterrements, le retour à l'étable des vaches de Marhic, les travaux minutieux de Piriou, le cantonnier, et les jeux bruyants des écoliers, avant l'heure de la classe.

J'avais adopté une autre maison pour sa façade blanche, faite exprès pour le jeu de « la pelote au mur », Je n'étais pas assez adroite pour réussir « le grand tourbillon », ni même « le petit tourbillon », mais j'arrivais très bien à lancer la pelote « sur un pied », sur « un autre ». Je considérais aussi, comme un peu mienne, celle des Guermeur du débit de tabac qui avait une jolie sonnerie treblée au-dessus de la porte, celle des Marhic, menuisier, aubergiste, pour le gros anneau de fer scellé dans le mur, auquel on attachait les bœufs et les chevaux les jours de foire. Je m'accrochais à l'anneau et je me balançais longtemps, jusqu'à voir des étoiles en plein jour. La maison de Bothorel était amusante. Elle avait une ouverture au bas de la porte, une ouverture en demi-lune pour laisser passer le chat. J'avoue avec confusion que j'aimais particulièrement la maison des Donval, à cause du gros caillou près de la fenêtre, ce qui me permettait de plonger l'œil à l'intérieur de la maison et de savoir ce que la famille mangerait à midi. Quand le repas consistait en pommes de terre au lard, la ronde fille de l'institutrice

rôdait autour du seuil jusqu'à ce qu'on lui en donne une, et de préférence une patate qui avait collé au fond du chaudron... J'étais très gourmande.

Toutes les auberges, le long de la grand'route, donnaient un air de fête au pays, à cause de ce gros bouquet de feuillage fixé au-dessus de la porte, qui s'agitait joliment les jours de grand vent. On faisait un « bouchon » frais à la veille du pardon.

Maintenant que tout le monde sait lire les enseignes, les « bouchons » ont disparu. C'est moins joli.

Les petites maisons de la ruelle de l'église avaient des portes divisées en deux parties ; la partie haute était comme un volet ; le soir, les femmes s'appuyaient sur la partie basse pour prendre le frais.

Maman savait faire un agréable foyer des maisons les plus déshéritées, car elle y portait ses trésors ; les meubles que Papa avait fabriqués de ses mains, en bois doré de merisier, le dessous de plat qui était une boîte à musique, ses beaux plants d'arums, car elle adorait les fleurs blanches, et la vieille image qui était son blason : on y voyait une vieille maîtresse d'école qui, d'une main, montrait à un enfant effrayé un alphabet ouvert et de l'autre une poignée de verges.

Je ne crois pas que ma mère se soit jamais servie de verges, même quand elle avait près de cent élèves dans

Ma mère aimait le Pont-de-Bois, bien sûr, car elle vivait enfin près de son mari dont elle était séparée toute la semaine, et comme aux enfants, la vie rustique de la scierie devait lui convenir.

Au rez-de-chaussée, il y avait seulement une grande cuisine avec une longue table et deux bancs à dossier, comme dans toutes les fermes. On cuisait les repas sur le large foyer et on ne connaissait que les feux de bois. Contre le mur, s'alignaient quatre lits, côte à côte, comme des barques au port, les lits de grand-père et de ses trois fils. Les rideaux blancs, qu'une fourche en forme de col de cygne, retenait au plafond, faisaient penser à des navires, voiles ouvertes, que la prochaine marée emporterait vers la haute mer. Au-dessus du lit de grand-père, une planchette portait une douzaine de paires de lunettes qu'il achetait aux col-porteurs ambulants, et sa poudre insecticide pour faire la chasse aux puces. Chaque homme avait son chien et prétendait identifier les parasites de chacun.

— Celle-ci est une « médoren », une puce de Médor, disait le grand-père, d'un insecte particulièrement belliqueux. Tous s'approchaient pour vérifier l'exactitude de l'accusation. Bannière au vent, le vieil homme, avant de se recoucher, sulfatait ses draps comme un vigneron sa vigne. Grand-père se couchait toujours de bonne heure et prenait part à la conversa-

sa classe. Quant à la maison de Tonton, le directeur d'école, je m'en méfiais depuis le jour où je m'étais pris la tête entre deux barreaux de la rampe des escaliers. Il y avait pourtant chez lui, bien des choses pour me séduire, la cage aux serins dans la cuisine, les ruches dans le jardin, et sur le poulailler, ces émouvantes fleurs, les passiflores, dont les antennes et le pistil avaient la forme des clous et du marteau qui avaient servi au martyre de Jésus.

Quant Tante m'autorisait à cueillir une fleur de la Passion, je la gardais longtemps dans ma main chaude, avec émotion et respect. C'est triste, elle se fânait comme les fleurs ordinaires. Je la posais sur la cheminée de la salle, près des objets d'art de la famille, le château-fort qui était une pendule, et que Papa avait gagné dans un concours de tir à Landivisiau; et la petite machine à coudre d'enfant, que Parrain, le recteur, avait offerte à Maman, sa jeune sœur, quand elle avait réussi l'examen du Brevet, au couvent de Huelgoat.

Irvillac avait une odeur délicieuse de pain frais et de corne brûlée.

C'était un gros village privilégié, avec ses deux boulangeries, son maréchal-ferrant, son sabotier et au delà de la colline de Pen Dorguen la belle rivière, la Mignonne, notre station balnéaire.

tion. Rehaussé par ses oreillers il dominait toute sa tribu.

A l'étage, était la grande chambre mansardée des femmes et des enfants. Dans cette maison où tous les hommes savaient travailler le bois, l'escalier était très rudimentaire, comme une échelle de moulin, et la porte de la chambre était une simple trappe qu'on soulevait de la tête. Le plancher se couvrait vite d'une poussière fine de bois, très blanche, dans laquelle les orteils nus des enfants creusaient des petits ronds plus sombres, comme fait une pluie d'orage dans les chemins desséchés des villages.

— On dirait les traces d'un petit renard, disait la tante Soizic qui savait reconnaître, celles des sangliers, des lièvres, des blaireaux auxquels elle posait des pièges, après avoir observé les pistes.

Le matin, les enfants se levaient quand bon leur semblait; ils s'habillaient à leur fantaisie, enfilaient leurs vêtements, et en bas les tantes les boutonnaient. Ensuite les petits mangeaient la soupe au café, assis sur uné souche du chantier, le bol entre les genoux. Chacun prenait son écuelle, gardée au chaud dans la cendre tiède du foyer.

Grand-mère attrapait l'un ou l'autre, au vol, et leur débarbouillait le museau d'une main énergique. C'était souvent à l'aide du chiffon qui lui servait à laver

la vaisselle. Puis on ne voyait plus personne avant le repas du midi.

Malgré cette toilette à laquelle elle échappait avec des ruses de Sioux, la Grosse était certaine d'être la petite fille la plus heureuse du monde.

Mais quand j'y pense? Où les papas et les mamans allaient-ils acheter des bébés? C'est bien simple! Plougastel n'était pas loin et vous savez bien qu'on trouve les enfants dans les champs de fraises!

## Mon dernier trimestre de captivité

— Ma chère petite, écrivait Maman, ne te fatigue pas trop; depuis ta scarlatine, je tremble pour toi...

Je lui répondais:

— Maman, je suis forte comme un turc, je mange comme un ogre, je dors comme une marmotte, mais il faut, tu entends, que je décroche mon Brevet Supérieur, le mois prochain! J'ai bon espoir... J'ai travaillé à l'hôpital...

Quand on parle de ses études, il est de bon ton de dire, avec une feinte modestie, qu'on a toujours été

« une fichue paresseuse », ce qui sous-entend, bien sûr, qu'on est d'une intelligence lumineuse, si on a la chance de réussir à ses examens!

Moi, j'avoue que j'ai beaucoup travaillé, je connaissais mes points faibles et je faisais tout mon possible pour me rattraper dans d'autres domaines. Penser à ma mère était mon meilleur stimulant. La pensée qu'elle était seule à faire face à tant de difficultés matérielles décuplait mon courage. Ma jeune sœur, le grillon, était entrée à l'Ecole Primaire Supérieure de Quimperlé et mon petit frère n'était encore qu'un joli enfant sage et timide.

Les études du soir, ne me semblant pas assez longues, moi et quelques compagnes zélées, avons acheté des bougies pour travailler la nuit.

Nous guettions le passage du professeur de surveillance et ensuite nous allumions une bougie dans notre seau hygiénique renversé, pour éviter le halo de lumière au plafond. Nous relisions attentivement les notes que nous avions prises pendant les cours.

On étouffait ses bâillements pendant la première classe du matin, puis notre somnolence se dissipait pendant la journée. Quelques élèves capitulaient avant les échéances du dernier trimestre et renonçaient aux études clandestines à la chandelle.



Moi-même, j'avais bien besoin de repos. Un matin, c'est par des bavardages que je fus mise au courant d'une visite secrète dont mon dortoir fut le théâtre, une nuit. Je n'avais rien entendu.

— « C'est une fanfaronnade bien sûr ». Toutes nous le disions, en tremblant tout de même, d'y croire un peu. Un normalien se vantait d'être entré une nuit dans notre école, il racontait qu'il avait échoué dans une cave et qu'il avait eu grand mal à en sortir. Il reviendrait, disait-il, il monterait jusqu'au dortoir où la fille qu'il aimait avait sa chambre. Il avait son plan! On se chuchotait les noms de bouche à oreille...

J'étais terriblement excitée. J'essayais le soir d'être à l'affût, c'était l'été, les fenêtres étaient ouvertes et le parfum des fleurs du parc montait dans le silence de la nuit. Le sommeil finissait toujours par me terrasser, mais la curiosité et l'inquiétude renaissaient avec le jour. Le matin, près des toilettes, on entendait les mêmes questions :

— Avez-vous entendu quelque bruit suspect ? Comment est-elle ? Pourrait-elle le cacher s'il venait ? Et des yeux, à la fois envieux et sévères, étudiaient prudemment le visage de celle qui avait un merveilleux et redoutable secret.

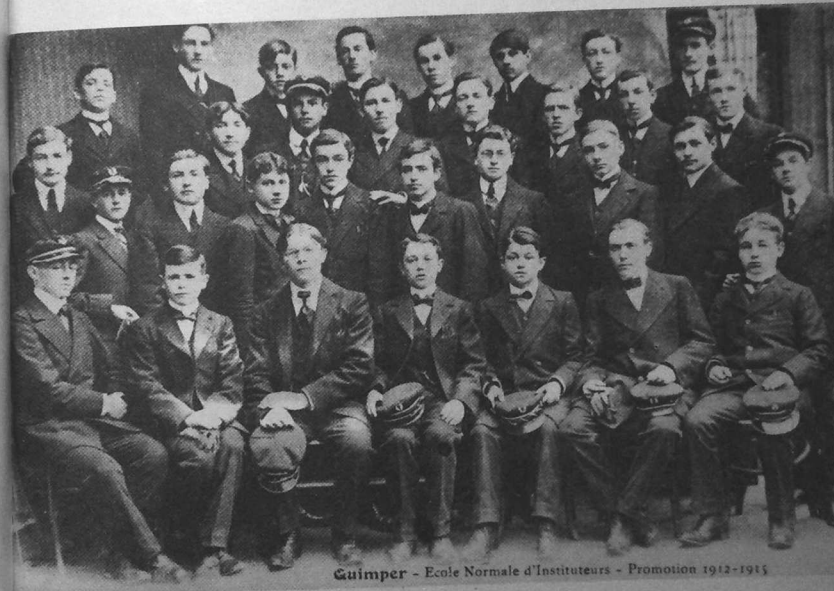
On me raconta la suite... Une nuit, dans mon dortoir, dans le couloir en face de ma chambre, il y eut une fuite éperdue, aucun cri, seulement des pas rapides d'une personne chaussée de pantoufles, puis des bruits de portes refermées avec violence... Oui, il était venu ! Nous ne l'avions pas vu la Juliette de l'aurore, ni son Roméo.

Elle fut escamotée avec habileté et discrétion. Elle fut renvoyée de l'école, lui aussi de la sienne.

A cette époque, en 1914, la vertu des filles était bien gardée !

J'ai su, depuis ce temps, que la sanction ne fut pas si sévère. On renvoya les deux coupables de Quimper,

mais ils furent acceptés par une autre école normale, dans un autre département.



Guimper - Ecole Normale d'Instituteurs - Promotion 1912-1915

## Le tocsin

Avions-nous un bandeau sur les yeux pour ne pas voir en ce mois de juillet 1914, les nuages menaçants qui s'accumulaient sur le monde?

Sans doute que oui!

Quant à moi, j'étais dans un état d'euphorie permanent: le brevet supérieur avait été un beau feu d'artifice, j'allais être nommée institutrice à la rentrée d'octobre, et enfin, enfin, les soucis de ma mère s'envoleraient en fumée.

— Oui, c'est promis, c'est juré disaient nos amies de Pont-l'Abbé, celle de ma sœur, la mienne, nous commencerons nos vacances par un séjour chez vous, à Irvillac...

En attendant ces jours de fête, je préparais mon départ définitif de l'école normale, je mettais de l'ordre dans mes affaires, et comme l'entrée de la bibliothèque était désormais libre, j'ai mis la dernière main à un petit travail que j'avais commencé plusieurs mois au paravant. Chacune de nous pouvait faire une étude à sa fantaisie, sur un peintre, sur un sculpteur, sur un artiste...

La nièce d'Anatole Le Bras — « Les Légendes de la Mort »  
Laurence Le Braz.



Pour elle aussi le tocsin a sonné.  
1914.



J'avais jeté mon dévolu sur Botticelli, depuis que j'avais admiré dans des revues d'art des reproductions de ses œuvres. Je n'avais rien vu de plus beau que « Le Printemps » et « La Naissance de Vénus ». D'inspiration à la fois religieuse et païenne, j'adorais la forme des yeux des femmes ; les mouvements des cheveux me faisaient penser à la mer, à des algues, à des serpents.

Botticelli était né à Florence en 1444. Il mourut en 1510.

Et puis ce fut pour moi, la libération, le retour à la maison, le bonheur enfin ! La Libération !

Ce samedi 1<sup>er</sup> août 1914, cinq jeunes filles revenaient en chantant d'une visite à la chapelle de Coat-Nan, sur la route de Hanvec. Elles étaient joyeuses et chantaient la jolie marche canadienne : « A la claire fontaine... ». Il y avait quatre institutrices et ma jeune sœur qui serait employée des postes.

Qu'avions-nous à redouter ? La petite chouette morte sur le carrelage de la chapelle nous avait un peu ébranlées, mais notre prière avait sûrement conjuré le maléfice et n'avions-nous pas plongé nos mains dans l'eau de la fontaine miraculeuse ?

Laurence avait pensé à une légende de la mort de son oncle Anatole Le Braz, mais le ciel était si bleu, ce 1<sup>er</sup> août, que parler de la mort était presque une inconvenance.

En arrivant à la maisonnette de Pont-ar-Lan, la garde-barrière nous fit des signaux avec son drapeau rouge :

— Les filles qui ne sont pas d'Irvillac, dit-elle, devraient partir ce soir, car demain tous les trains seront réservés à l'armée... et elle ajouta avec une voix pleine de reproches...

— Vous chantez ? Vous n'entendez pas le tocsin ? Toutes les cinq, nous avons tendu l'oreille. Oui, le tocsin sonnait à coups rapides. Les cloches d'Irvillac, celles de Daoulas, celles de Saint-Urbain, unissaient leurs voix pour dire que le malheur était à notre porte : la guerre était déclarée.

Très angoissées, nous sommes rentrées en courant. A la maison, c'était la consternation, mon cousin devait partir le soir même pour le 48<sup>e</sup> régiment de Guingamp et mes amies fermèrent leur valise et s'en allèrent vers la gare...

Ici, je mets un point final à mes souvenirs, tantôt gris, tantôt bleus comme le ciel de notre cher pays breton.

## Avant de fermer la porte

Je dis merci, du fond du cœur, aux personnes qui m'ont prêté ces photographies de 1908 à 1914, de Quimperlé et de Quimper. Les miennes ont été détruites pendant la dernière guerre, à Brest.

Je les regarde avec émotion. Je reconnais tous les visages, mais j'ai oublié les noms de beaucoup d'anciennes compagnes. Quelques-unes « ont passé sur l'autre rive », d'autres ont trouvé refuge dans des maisons de retraite, celles qui survivent comme moi, peuvent jouer le jeu de Patrick Sabatier à la télévision : « Avis de Recherche »... Bonne chance!

Et si je qualifie de « chères », ces prisons que furent mes collègues d'adolescentes, mes haltes de vacances, le presbytère, la scierie, les cimetières, où reposent mes bien-aimés, c'est que ces lieux-clos, malgré les deuils cruels, sont restés vivants dans mon cœur et je m'y réfugie en rêve quand je me sens seule.

Mes paradis ne sont pas des paradis perdus.

« La vie sépare ceux qui s'aiment  
Tout doucement sans faire de bruit ».

## Contes pour mes petits élèves

### La petite fille du dimanche

Le samedi après-midi était fête dans la classe des petits. Après trois heures, on tressait des chaussons de paille, on façonnait des paniers d'osier, les garçons taillaient des jouets de bois, les filles tricotaient ou cousaient des habits de poupée, et Madame racontait une histoire.

Avant l'histoire, il y avait le jeu de la devinette. Madame prétendait que l'histoire lui venait de la montagne ou de la mer, et l'un des enfants sortait au carrefour pour interroger les petites fumées de chez Mallégol ou la marche des nuages.

Quand c'était à Suignard de faire le météorologiste, nous savions tous qu'il dirait :

— L'histoire vient de la mer, Madame ! Il avait vu la mer une fois à Pen-Trez ; il avait été bouleversé et dans ce pays boisé où nous vivions, il en avait gardé la nostalgie.

Madame, qui avait aussi le regret de la mer et qui n'était pas contrariante, commençait :

Loin dans l'océan, il y a une île triste où le vent souffle nuit et jour, où les arbres ne peuvent pousser, et où les petites maisons se cachent derrière les dunes de sable. Cette île s'appelle Ouessant (Madame la montre sur la carte). Le père allait à la pêche et la mère gardait ses moutons dans les petits champs bordés de pierres.

Un matin de dimanche, dans le berceau posé sur le coffre, près du lit clos, il y eut une jolie petite fille blonde aux yeux bleus. Sa mère l'appela Aélic, ce qui veut dire ange, et en la voyant si ravissante, on pouvait croire qu'elle s'était sauvée de l'église où peut-être elle s'ennuyait.

Son père, qui n'était pas assez riche pour lui acheter un jouet, lui donna dès le premier jour, un petit mouton frisé qui lui ressemblait comme un frère, et qu'on appela Bibi, je ne sais pas pourquoi.

Il était d'une timidité touchante, ce Bibi. Quand on

le regardait, il fermait les yeux et cachait son museau fin dans les cheveux de soie de sa petite sœur de lait. Ils avaient les mêmes yeux, levés vers les tempes, leurs cheveux étaient de la couleur du goémon blanc, et ils avaient la même démarche dansante.

Le jour du baptême, qui eut lieu au retour des bateaux de la grande pêche, les cloches sonnaient, comme toutes les digitales de l'été et on affirme que le vent aidant, leur chant de joie alla jusqu'à Brest.

Ils ne se quittaient jamais, Aélic et Bibi. Ils jouaient près de la maison, autour du troupeau, ils faisaient des petits murs de galets, ils se paraient de longues algues, et quand ils sautaient, de roche en roche, ils étaient si légers, si blancs, qu'on aurait dit deux flocons d'écume.

Les jours de tempête, la mère les enfermait dans la pauvre cabane ; elle disait en riant qu'elle avait peur que le vent ne les emporte, l'un ou l'autre. Les gens qui passaient, regardaient à la vitre verdie, les deux jolies bouches des prisonniers désœuvrés. Un jour, Aélic, en s'éveillant, s'inquiéta de la place froide à son côté. Bibi n'était pas là. Elle se leva et s'habilla toute seule. Il faut dire que dans ces pays pauvres, les enfants s'habituent vite à se débrouiller tout seuls. Ici, quelques enfants gâtés détournent les yeux, et se demandent si madame ne vient pas de jeter une pierre dans leur jardin.

Aélic chercha tout autour de la maison. La mère épandait du goémon sur son maigre champ. La fillette appela : Bibi ! Bibi !, mais l'écho seul lui répondit. Sa gorge lui faisait mal comme si elle avait mâché une pomme verte, et son cœur était dur de chagrin. Tout à coup, Aélic vit sur le sable la trace de jolis petits sabots fourchus, des traces qui s'en allaient tout droit vers la mer.

Elle n'eut aucune hésitation ; elle marcha dans les pas de son ami et entra dans l'eau. Les vagues couvrirent ses pieds nus, atteignirent ses genoux et sa taille, et ses frêles épaules ; elles fermèrent sa petite bouche rose et passèrent au-dessus de sa tête blonde. Ici, Madame s'arrête toujours et donne le temps au mystère de s'installer à son côté. Marguerite ferme sa bouche tremblante ; Antoine le visionnaire n'est plus là : il devance la petite fille dans l'obscurité laiteuse des profondeurs marines ; Marie Saliou a ses mains serrées sur sa poitrine comme un bouquet de fleurs.

Toute la classe est silencieuse et dans l'angoisse. On entend une abeille inquiète qui frappe obstinément à la vitre. Aélic marchait au fond de la mer aussi facilement que vous et moi dans la maison. Ses cheveux flottaient comme des herbes coupées. Elle tenait les mains en avant comme pour ne pas se heurter aux rochers et elle n'avait pas peur des poissons qui la regardaient avec curiosité. Elle avait les yeux grands

ouverts et fouillait du regard les creux où pouvait se cacher son ami.

Tout à coup, elle le vit, à dix pas dans l'ombre nacrée. Il tremblait sur ses petites pattes fragiles et ses yeux étaient clos comme ceux d'un petit agneau mort.

Aélic le prit dans ses bras et gémit : Ô, mon cœur ! Tu n'as pas mal ? Pourquoi t'es-tu sauvé ? Elle le tâta, le berçait, le grondait :

— Ô mon cœur ! Tu n'as pas froid ?

Bibi consentit à ouvrir les yeux : il ne savait rien, il voulait s'en retourner chez leur mère. Elle le porta sur sa poitrine comme une miche de pain.

Comme s'ils s'en revenaient, Aélic entendit une douce musique ; on aurait dit le vent d'été sur un champ de blé. Quoiqu'il fut à moitié endormi de fatigue et d'émotion, la présence de son ami donnait toutes les audaces à la petite fille.

— Allons voir, dit-elle, d'où vient cette musique et elle s'avança prudemment vers une grotte d'où jaillissait une pâle lumière.

Madame s'arrête une seconde fois, car dans ce passage émouvant il s'agit de ne perdre aucun de ses auditeurs ; il faut leur donner la main à tous, surtout à Pierric occupé à tailler la table avec son couteau, pour les emmener avec elle dans la demeure enchantée du Roi de la Mer.

— Regarde Bibi, comme c'est triste! dit Aélic d'une voix tremblante.

Le Roi, à la barbe de fleuve, est assis sur un trône de coquillages et tout autour, les sirènes à queue de poisson et aux longs cheveux de lin le regardent sans rien dire. Elles serrent contre leur poitrine leurs bébés pâles et souffreteux.

— Je les ai vus, je les ai vus, dit Lann, dans mon livre de Noël.

C'est bien possible dit Madame; toujours est-il que cette maison triste serre le cœur de Aélic et qu'il lui tarde d'être dans la pauvre cabane de sa douce maman.

Mais le roi a vu la petite fille et son agnelet, il lui demande:

— Est-ce toi, que nous attendons, petite?

Depuis longtemps, on nous a promis qu'un enfant des hommes viendrait nous apporter le bonheur. Aélic n'en sait rien: elle n'est chargée d'aucune commission, elle est venue tout simplement chercher son petit mouton perdu, mais comme sa mère lui a appris la politesse, elle marche vers le trône du roi, se hausse sur la pointe des pieds et sans lâcher son agneau, pose un baiser sur la joue de ce vieil homme qui ressemble à un grand-père.

— Bonjour, Monsieur, dit-elle gentiment.

Le Roi, étonné, touche sa joue, et se met à rire. Les sirènes muettes se mettent à rire aussi. Le plus beau, c'est qu'elles se donnent des baisers les unes aux autres, ce qu'elles n'avaient jamais vu faire, ce qu'elles n'avaient jamais su faire de leur vie! Elles baisent les douces joues de soie de leurs bébés et leurs jolis corps lisses et brillants: comme par magie, les bébés deviennent roses et gais comme tous les enfants du monde sous les lèvres de leur mère. Les sirènes baisent les charmants visages de leurs sœurs et leurs longs cheveux. La joie qui était endormie dans leur cœur éclate dans leurs yeux et sur leur bouche, tout à fait comme éclatent au soleil du printemps, les petites graines qui dorment dans la terre. Elles s'exerçaient maladroitement. L'une avançait la bouche, toute pointue comme un bec d'oiseau, une autre en serrant ses lèvres, en faisait une cerise ou une petite fleur ronde et frisée. Celle-ci a un baiser de flûte et à celle-là son baiser éclate comme une fusée.

Quelle merveilleuse découverte!

Pendant qu'elles jouaient à ce nouveau jeu qui leur avait apporté la joie, Aélic et Bibi se sauvèrent sans bruit. Ils rentrèrent sans dommage à la maison.

Ils furent un peu grondés pour être restés si longtemps dehors et comme ils étaient bien mouillés, par

crainte d'un rhume, la maman les coucha bien vite l'un près de l'autre.

— Vous boirez votre lait au lit, dit-elle. Quand ils voulurent raconter la belle histoire du roi de la mer, et de ses filles les sirènes, la maman dit avec un sourire :

— Mes petits cœurs, fermez les yeux. Vous rêvez déjà...

## Le petit cheval de sept ans

Après la récréation de l'après-midi, cette heure creuse où dans toutes les classes les écoliers se dissipent un peu et s'étirent, un petit garçon leva le doigt pour demander la parole et dit :

— Madame, vous ne savez aucune histoire de vache, de cheval ou de cochon ? Je suis fatigué de parler des oiseaux. C'était un petit fermier. Madame se mit à rire et commença :

Cette histoire est vieille, vieille, elle a plus de mille ans. Elle m'a été contée par une femme qui l'avait entendue de sa grand-mère. Celle-ci avait toujours une cour d'enfants qui aimaient les belles légendes bretonnes. Elle parlait en filant sa quenouille. Autrefois on cultivait le lin et le chanvre dans le pays de Carhaix

et avec le fil très solide on tissait des chemises qui duraient toute une vie.

Ecoutez bien, je commence :

Un paysan de Carhaix avait un fils unique appelé Jakès. Il avait aussi beaucoup de chevaux, de très beaux chevaux. C'était un homme riche. Il n'y avait qu'une vieille jument, Koantig (Mignonne) qui déparait l'écurie. Elle méritait bien son nom car jamais elle n'avait donné une ruade, mais elle était si vieille, si inutile, que le paysan aurait voulu s'en débarrasser. Il n'osait tout de même pas la tuer. Il aurait bien pu la laisser se promener dans le pâturage et lui donner tous les jours un picotin d'avoine, elle l'avait bien gagné par sa longue vie de travail, mais l'homme au cœur dur ne m'a pas demandé conseil, ni à vous, ni à personne.

Un jour, il dit à son fils :

— Jakès, allez conduire Koantig dans un endroit isolé de la Montagne Noire. Abandonnez-la, les loups viendront, j'espère, la dévorer sans tarder (ce détail nous prouve comme c'est une vieille histoire ; autrefois il y avait des loups en Bretagne, il n'y en a plus aujourd'hui).

L'année suivante, Jakès qui avait des remords, voulut savoir comment avait fini la vieille jument, il prit le chemin de la montagne. Quand il arriva, il n'en crut pas ses yeux : Koantig Coz (La vieille) paissait

paisiblement et près d'elle cabriolait un magnifique poulain blanc, blanc du bout du nez jusqu'au bout de sa longue queue. Le jeune homme émerveillé se saisit de la crinière flottante du jeune cheval et voulut sauter sur son dos, mais le poulain fit un grand bond et dit :

— Laissez-moi encore un près de ma mère... Je suis encore trop jeune pour aller travailler chez vous...

Jakès accepta, un an est vite passé. L'année suivante, il retourna deux fois dans la montagne pour voir les progrès du poulain blanc ; chaque fois il fut éconduit. Le petit cheval était splendide, il avait pris des forces et de l'audace en sautant de rocher en rocher, et en galopant dans ces chemins de solitude où il était roi. Le jeune fermier était rongé du désir de posséder un cheval si beau, plus fringant que tous ceux qu'il avait vus. Hélas ! chaque année le poulain blanc disait :

— Non, jeune homme ! Attendez encore un an !

La cinquième année, pour l'amadouer, Jakès lui porta de beaux harnais tout neufs ; mais l'entêté ne voulut pas suivre le garçon, comme s'il s'amusait à le faire enrager. L'année suivante Jakès lui porta des harnais d'argent.

— Non ! dit le petit cheval, je vous suivrai l'année prochaine si vous me portez des harnais d'or.

La septième année, Jakès lui porta des harnais d'or et put monter sur le dos de l'animal, enfin docile... L'un portant l'autre, ils prirent le chemin de la ferme.

Je suis honteuse, dit Madame de n'avoir pas demandé ce que le paysan fit de Koantig-Coz. C'est probable qu'il l'abandonna une fois de plus. Au bout de sept ans, elle n'avait pas rajeuni, la pauvre vieille jument ! Mais l'histoire ne finit pas si simplement !

En traversant une grande forêt, Jakès vit dans le taillis, au pied d'un arbre, une grosse touffe de cheveux blonds, brillants comme le soleil ; mais à peine s'était-il penché et avait-il tendu la main pour s'en saisir, qu'un bruit effroyable faillit le faire mourir de peur. La terre s'était ouverte à ses pieds et du gouffre jaillit un vrai démon, un cheval noir d'une taille extraordinaire et dont les nasaux lançaient du feu. Jakès crut sa dernière heure venue et n'osait ouvrir les yeux.

— Je m'appelle Boïard, dit la bête diabolique, je cherche la fiancée de mon roi, mais ce n'est qu'un poulain de sept ans qui peut me mener vers le château où un horrible dragon la tient prisonnière. Est-ce vous que j'attendais ?

— Je crois que oui, dit Jakès, mon poulain à sept ans et il n'a pas froid aux yeux. Boïard suivit docilement le poulain blanc qui n'eut aucune hésitation : il prit le sentier au fond du gouffre, un sentier qui descen-

daït dans les entrailles de la terre.

Ils arrivèrent à la porte du château enchanté. Les portes étaient ouvertes. Ils ne virent âme qui vive. Les chevaux restèrent près du portail tandis que Jakès monta l'escalier de la tour. La princesse peignait ses longs cheveux. Ils avaient eu le temps de repousser pendant les sept années de captivité :

— Princesse, dit le jeune homme, je suis ici de la part du roi et je dois vous emmener. Un cheval noir vous attend près du château...

— Il a mis du temps à me trouver ! dit la princesse. Je commençais à désespérer ! Ne faisons aucun bruit, c'est l'heure de la sieste du dragon...

Le roi fut bien heureux de retrouver sa fiancée qu'il avait cherchée en vain dans tous les sentiers de la montagne. Dès le lendemain de son retour, les fêtes du mariage commencèrent. Jakès, comme il se doit, fut le garçon d'honneur et resta vivre près du roi et de la princesse. Et Koantig-Coz que devint-elle ? Les vieilles femmes de Carhaix racontent qu'elle erre encore dans la montagne en compagnie d'un autre joli poulain blanc. J'aime que l'histoire finisse ainsi, dit Madame, Pas vous ?

Nous aussi, nous aussi ! crièrent les enfants ravis.

## Le pinson-roi

Juin — La classe somnole, fenêtres ouvertes. Les peupliers sont immobiles dans l'air bleu. On aimerait voir de près le merle qui s'égosille dans le lierre du jardin. C'est l'heure de l'histoire. La maîtresse engourdie met du temps à faire son choix.

— « La maîtresse », dit le petit Brenner, « racontez l'histoire du petit-pinson-qui-n'était-pas comme les autres » L'idée est acceptée avec plaisir et point n'est besoin de varier les effets, l'histoire plaît comme elle a été dite la première fois. Je dois même veiller à n'y rien changer et résister à cette tentation qui me fait ajouter des broderies et dentelles à tous mes récits. Mes petits sont fidèles, et les défaillances de mémoire non plus ne sont pas tolérées. Quand je raconte « le petit chaperon rouge », la phrase textuelle est attendue comme une friandise : « Sa mère en était folle et sa grand-mère plus folle encore ». Pour « La chemise de Sylvinet » je laisse le public clore le récit et toute la classe dit en chœur : « et ils étaient tous dans l'admiration ». Les jolis noms les enchantent.



Donc, ce samedi où le merle du jardin se soûlait des baies noires du lierre, le petit pinson, qui n'était pas comme les autres est entré en flèche dans la classe par la fenêtre ouverte.

Ceci se passait dans le verger de Kermerrien, Maman-pinson couvait ses œufs dans un joli nid de mousse et de plumes. Il y en avait cinq et la maman était très attentive, car il lui semblait entendre ses bébés gigoter dans leur frêle prison.

Le cœur battant, elle appela « cui-cui » son mari qui sautillait près d'elle sur une branche, à la recherche de minuscules insectes.

— Ecoute, papa, dit-elle, je crois que les enfants demandent à sortir. Et elle gémit : « Mon Dieu, Mon Dieu, comment sera celui de l'œuf taché ? Je n'en dors pas d'inquiétude ».

C'est qu'un des œufs avait en effet une petite tache verte sur sa coquille et ça ne s'était jamais vu dans la vie de maman pinson ; ça ne s'était jamais vu chez aucune maman pinson.

— Tu t'agites, tu t'agites, dit le papa à quoi bon ? Va te promener et laisse-moi écouter. Tu reviendras tout à l'heure ». Maman pinson était comme ça, pas courageuse pour un sou, et quand il y avait un coup dur, elle laissait papa affronter seul le danger.

— Oh ! N'allez pas croire que je veille en dire du

mal ! Elle était gaie et mignonne et tout et tout, mais elle était peureuse, la pauvre, si peureuse !

Quand il s'agit de bébés quelle maman oserait lui jeter la pierre ?

Elle revint un quart d'heure plus tard. Elle vit papa occupé à faire le ménage, jetant à bas de l'arbre toutes les coquilles vides. Il travaillait vivement du bec et des pattes.

— Eh bien ! dit Maman, le cœur défaillant.

— « Regarde-les » dit papa, souriant avec modestie.

Ils sont là, tous les cinq, si dodus, si adorables, que Maman pinson en perd la tête de joie. Elle rit, elle chante ; du bec, elle les tourne un à un et elle dit les mots d'amour de toutes les mères : « mon trésor, mon mignon, mon cœur, ma petite lumière... »

... Et la lumière lui sauta aux yeux, et l'éblouit, et l'aveugla, oui, la flamme, là, sur la tête nue d'un de ses bébés ! Il ressemble à ses quatre petits frères avec son bec jaune et son gros ventre rose, oui, tout à fait, sauf qu'il a quelque chose sur la tête ; une petite, toute petite et délicieuse plume verte, verte, comme une pomme de mai, verte comme une feuille de salade, verte comme l'œil du chat.

— Tu as vu ? dit-elle inquiète, à son mari songeur, tu as vu ?

— Oui ! répond-t-il, je n'y comprends rien, tu as dû avoir une envie.

Ici, c'est l'heure d'un court entracte. Dans ce domaine des envies tous les enfants ont quelque chose à raconter. Ils savent que les mamans qui attendent un bébé ont de ces envies, quelquefois bizarres, qui, si elles ne sont pas satisfaites, laissent des traces sur le corps des nouveaux-nés.

Oui, ils sont bien renseignés sur le compte des envies, et d'autre part ils soutiennent qu'ils ont été trouvés à Plougastel dans un champ de fraises, à Rumengol près de la fontaine miraculeuse ou à Brasparts sous un pommier.

— Madame, dit Marguerite Page, qui retrouve sa manche, regardez, j'ai une envie de café sur mon bras, et Popaul a une envie de vin, et Peluche a sur le cou une petite tache rouge comme un grain de corail qui ne peut être qu'une envie de fraise. Ils ont mille exemples à me donner d'envies et de frayeurs dangereuses, ainsi celle de Madame Toullec qui a eu peur d'un lièvre et dont la petite fille a la lèvre fendue.

Maman pinson cherche dans ses souvenirs et pousse un cri qui veut dire Euréka :

— Je sais, dit-elle, je sais : j'ai rêvé d'un perroquet. Papa en est suffoqué.

D'un perroquet ? Où as-tu vu un perroquet ? Et ses questions se pressent, et ma foi, le ton de sa voix est curieux et méfiant, moitié moitié.

— Je n'en jamais vu, dit Maman pinson. C'est le merle qui m'a raconté, et il dit que c'est un oiseau merveilleux, qui ressemble à la fois à toutes les fleurs d'un jardin.

— Hum, Hum, fait Papa rassuré et qui pense que ce n'est pas un jour pour une scène de jalousie, « perroquet ou pas perroquet, il n'est pas mal malgré sa plume ».

Pas mal ? proteste Maman pinson en se roulant sur la petite merveille. Dis qu'il est beau comme un fils de roi ! Ô joie de mes yeux !

Et le fils de roi grandit sans fâcheuse aventure dans le petit nid d'amour. Papa et Maman chassaient toute la journée pour ces cinq becs toujours affamés.

Tous les oiseaux du verger défilèrent devant le nid qui était à l'ordre du jour, et dans le chœur des louanges, la maman sentit passer quelques petits cailloux.

— Moi, j'aime que mes fils se ressemblent, tous, dit la fauvette.

— Il ne doit pas être bien portant, dit le roitelet. Papa et Maman riaient.

— Ce que la jalousie peut vous faire dire ! Eh bien ! vous ne croiriez pas que ce chouchou à plume verte, qui avait commencé par s'enorgueillir de sa jolie huppe, en eut bientôt par dessus la tête (c'est bien le cas de le dire !) de n'être pas tout à fait semblable à ses frères ! Il était repéré à coup sûr, chaque fois qu'il avait fait une sottise.

— Le pinson à plume verte m'a sali mon linge, se plaignit Madame Boucher.

— Le pinson à plume verte a gratté mon blé, dit Monsieur Tanneau.

Et tous pensaient à se venger. L'oiseau était bien ennuyé, mais il n'arrivait pas à se défaire de sa jolie et voyante parure. La petite plume se portait bien. Elle était tour à tour ployée comme une fleur ou raide comme un épi. Quand elle était ébouriffée, Maman pinson savait que son fils avait fait son fou et quand elle n'était pas du même vert que d'habitude, elle pensait qu'il avait besoin d'être purgé et lui donnait une baie d'aubépine.

Et puis, voici ce qui arriva un jour. Après la moisson, tous les oiseaux du voisinage s'étaient rassemblés près de l'aire à battre de Monsieur Mallégol où les grains oubliés étaient offerts à tout venant. Ronds et gavés, les oiseaux cherchaient un peu de fraîcheur dans la poussière du fossé.

Une pie passa dans le ciel en faisant rac-rac, comme une porte mal graissée. Elle était belle en robe noire et blanche. Elle se posait une seconde dans la prairie et repartait, portant une fleur dans son bec.

— Que fais-tu ? dit le merle en se moquant, tu es invitée chez le Préfet ?

— Oui, dit la pie, il me faut un chapeau à fleurs pour le bal.

Et patiemment, elle descendait dans l'herbe, cueillait une marguerite, un bouton d'or, et là-haut, au bout du chêne, se tressait une couronne.

Tout à coup, elle vit une fleur merveilleuse, toute verte, près du talus, elle tomba dessus comme un caillou et l'arracha d'un solide coup de bec.

Vous avez bien deviné, certes, que la voleuse a emporté la plume du petit roi ?

Il pleurnicha un peu, car il avait eu très mal. La maman glorieuse cria, protesta, mais qu'y faire ? C'était irréparable. Bébé-roi se consola vite.

La pie eut beaucoup de succès au bal de la Préfecture. Son chapeau fut très remarqué.

— Mais, entre nous, ce n'est pas une personne « bien », dit Maman pinson rancunière.

## Le beau voyage de Lizic.

Bonjour mes enfants!

et bon Noël à tous!

Je vais vous raconter l'aventure de Lizic, une aventure qui s'est passée justement le jour de Noël, un jeudi, dans un petit pays où j'ai vécu longtemps.

Ce n'est pas utile que je vous dise le nom de ce village, car il ne ressemble plus beaucoup à celui qu'il était, il y a plus de quarante ans.

Ce village que j'aimais, avait un joli clocher pointu comme une fine aiguille. Un jour, il avait été amputé de son coq et de sa flèche par la foudre, mais on a rebâti le clocher aussi beau qu'avant. Heureusement!

Mais ce que je ne retrouverai pas, ce sont les beaux hêtres de la place. Ils bordaient le cimetière, ils étaient très hauts et si touffus qu'ils faisaient de l'ombre sur la place, une ombre humide et froide qui donnait des rhumatismes disaient les vieilles gens. Les petits écoliers ne se souciaient pas des rhumatismes, et à chaque automne, ils poussaient des pieds les feuilles mortes pour chercher les petites faines triangulaires qui ont un goût de noisette.

Ces arbres étaient vieux sans doute, et ils se trouva quelque'un pour dire un jour qu'ils étaient un danger pour tout le pays. Si la tempête en fait tomber un du côté de la place, plusieurs maisons peuvent être écrasées, et si un hêtre tombe du côté du cimetière, plusieurs tombes seraient démolies. Les arbres furent sacrifiés... et je le regrette tant que je vais rarement revoir mon vieux pays. J'ai trop de peine à voir cette place nue... Je ne la reconnais pas.

Avant de vous parler de Lizic, il faut que je vous dise encore, combien ce petit bourg était charmant et comme les écoliers y étaient heureux!

Leur école n'avait aucune cour de récréation et les petits garçons jouaient aux billes et à la balle sur la place. Ils ne couraient aucun danger, car à cette époque, il n'y avait pas beaucoup d'autos comme à présent, ils s'écartaient pour laisser passer les troupeaux de vaches et aussi les camions qui venaient porter des caisses de bière à l'auberge de M. Mallégol. Ce qui était un cadeau du ciel, c'était tout proche le bois de la Comtesse où les écoliers passaient tous leurs moments de loisirs. Ils bâtissaient des petites huttes avec du bois mort et quelquefois le garde-chasse venait se plaindre à l'école que les enfants avaient cassé des branches vertes.

Monsieur et Madame promettaient bien sûr de gronder les petits vandales et la vie heureuse continuait comme avant

Mais il est temps, bien sûr, que je vous parle de Lizic. Elle a cinq ans, elle ne va pas encore à l'école des filles. Ce sera pour l'an prochain. Elle a des cheveux blonds, des yeux bleux et des taches de rousseur comme tous les enfants de M. Malléjac, le maçon qui habite avec sa famille le carrefour de la Croix de Mission, sur la route de Landerneau.

Ce jeudi de Noël n'avait rien d'extraordinaire. Il faisait doux, il y avait même un peu de soleil et des coins de ciel bleu. Lizic s'en venait vers le bourg, les mains cachées dans son châle tricoté, croisé sur la poitrine et noué derrière le dos, comme c'était la mode en ce temps-là pour les petites filles. Lizic s'ennuyait à la maison et se disait que sur la place, elle aurait peut-être la chance de rencontrer Madeleine de l'auberge et Peluche de l'école, qui avaient son âge. Elles iraient ensemble dans le bois de la Comtesse où il y a toujours des choses à voir, des nids vides et des écu-reuils qui jouent dans les branches.

Mais il n'y a personne sur la place. Tous les enfants se sont envolés. Seulement des poules qui picorent un crottin. Il y a heureusement le cimetière. C'est le jardin de tous les enfants du monde. Il est propre, toutes les

fleurs fanées de la Toussaint ont été balayées et sur les dalles bleues des tombes, les lettres dorées s'alignent les unes à côté des autres, comme les gerbes de blé dans un champ.

Un coin du cimetière, c'est la caverne d'Ali-Baba. C'est ici que l'on dépose les couronnes cassées, qui ont été malmenées par le vent et le temps, et c'est ici que toutes les petites filles viennent faire leurs provisions de perles, pour les colliers, les bagues et les bracelets. Lizic remplit ses poches de perles bleues, vertes, rouges, et ce soir, sa mère lui donnera une aiguille et du fil.

La porte de l'église est ouverte. Le bedeau l'a laissée ouverte pour chasser l'odeur d'humidité et pour que sèche le carrelage sali par les enfants du catéchisme, qui a eu lieu ce matin, de 10 à 11 h, comme tous les jeudis.

Lizic entre timidement, puis s'enhardit. Les petits sabots de bois font un bruit extraordinaire. Elle s'efforce de marcher doucement et la vieille horloge qui fait toc, toc, comme un cœur, semble dire: Bonjour Lizic! Sais-tu que c'est aujourd'hui Noël?

Bien sûr, elle le sait! Mariannic et François et Joseph, tous les soirs, chantent et récitent ce qu'ils ont appris à l'école pour fêter l'enfant Jésus, et les petits pauvres, depuis quelques jours, viennent mendier près

des portes. Mam leur donne un petit sou.

Lizic émue, va tout droit vers la crèche que Monsieur le curé a construite près de la vasque où l'on baptise les bébés. Tous les enfants ont aidé Monsieur le curé. Ils ont porté du lierre, du houx, de la mousse et des fougères rousses qui ressemblent à des dentelles.

Lizic est émerveillée et la flamme des chandeliers, danse dans ses yeux. Rien ne manque. Le petit Jésus est là, tout rose et tout nu sur la paille. Rassure-toi, Lizic, il n'a pas froid, car là-bas, à Bethléem où il est né, les nuits de décembre sont tièdes, comme chez nous au printemps. Sa maman ne le recouvre même pas de son voile de tête, elle veut que tous les bergers voient comme son fils est beau. Son père est là aussi. Tu vois, il a autour de l'oreille un petit copeau de bois pour que tout le monde sache que c'est un bon charpentier; il fait comme le père de Lizic quand il accroche sa truelle de maçon à sa ceinture. Oui, les trois poupées noires sont des rois. Ils ont une couronne dorée sur la tête et dans leurs coffrets, il y a de l'or et des parfums. Avec ravissement la petite fille admire les bergers et leurs moutons, l'âne et le bœuf, et comme une paysanne curieuse, elle admire la belle poupée habillée de velours, par Louise Greil la couturière du pays.

Lizic récite sa prière à voix basse et cherche dans une de ses poches un petit jouet de bois que François

lui a taillé avec son couteau « Tu vois à ses longues oreilles que c'est un lapin » avait dit François. La fillette avait cru que c'était un chat. En se haussant sur la pointe des pieds, elle déposa son cadeau sur la mousse, tout près du nouveau-né.

Puis la fillette regarde autour d'elle et se sent en pays de connaissance. Elle reconnaît Saint-Pierre à la grande clé du Paradis, puis Saint-Jean à ses cheveux bouclés, puis saint Michel qui tue le méchant dragon, puis saint Christophe qui porta Jésus sur ses épaules pour traverser une rivière, comme le père de Lizic quand on va pique-niquer à Pont-Mell.

Sur un vitrail, elle sourit à ses amis, sainte Nonne et son petit garçon Divy. Nonne était venue d'Irlande il y a très longtemps, avec son fils. Le papa était mort et elle pensait que la vie serait plus facile, l'autre côté de la mer. Elle avait voyagé plusieurs jours, dans une auge en pierre, comme celles que l'on voit dans les fermes, près des puits, pour faire boire les bêtes. L'auge de sainte Nonne est près d'une fontaine, sur le chemin de la maisonnette de Guernalec, le garde-barrière. J'espère qu'elle y est toujours. Dans mon vieux pays, il y a des petits garçons qui s'appellent Divy, c'est joli comme un nom d'oiseau. Il y a aussi des petites filles qui s'appellent Nonne, comme des religieuses. Lizic se promène dans l'église et regarde autour d'elle. Les chaises sont bien rangées, mais entre

les bancs du catéchisme, un vilain garçon a jeté les épluchures des châtaignes qu'il a mangées en cachette.

Puis elle s'arrête tout à coup devant la porte du clocher restée ouverte. Quelle tentation! Toujours elle a eu envie de monter là-haut! Un jour de Noël, tout est permis n'est-ce pas? Elle hésite, puis, le cœur battant, elle commence la pénible ascension. Elle a la tête qui lui tourne un peu. Elle compte les marches: 1, 2, 3, 4, 5, puis elle recommence car elle ne sait pas compter plus loin que 5. Elle pose les mains sur les marches ou sur les parois verdies, où l'humidité a dessiné des fleurs de lichen, rondes comme la dentelle d'Irlande. Il y a des marches disjointes qui demandent un grand effort... alors elle s'arrête pour reprendre haleine près d'une petite ouverture, elle avance la tête au dehors et regarde:

— Mon Dieu! Ces petits rectangles qui ressemblent à des dominos sur une table de ferme, ce sont les tombes du cimetière? Et oui! Et cette chose ronde l'autre côté du mur, c'est le tas de paille de Jérôme Duduyet?... Tout est si étrange, qu'elle pense un moment à redescendre... Mais elle veut voir les cloches... Peut-être est-elle bientôt arrivée? Son ascension se ralentit, elle lève la tête et son courage renaît, là-haut, elle a vu le terme de son long voyage!

Elles sont là les cloches! Lizic en a le souffle

coupé. Elle reste accroupie comme un petit animal effrayé. Il y en a trois, deux grandes et une petite, celle qui fait drelin, drelin, pour appeler les enfants du catéchisme. Les grosses chantent les beaux carillons des baptêmes, des mariages, et les glas tristes des enterrements.

D'émotion et d'étonnement, la petite fille reste assise au seuil de la large plate-forme où le vent souffle et lui rabat les cheveux sur les yeux. Elle croit sentir le clocher se balancer comme le mât d'un navire. Les corneilles qui habitent la tour, sont rassurées par l'immobilité de l'enfant, elles se parlent à mi-voix:

— Mais oui! C'est Lizic de la Croix de Mission!

— Certainement que sa mère ne sait pas qu'elle est montée si haut!...

Les cloches sont muettes, elles sont comme des fleurs renversées, avec leur lourd battant, comme le pistil des campanules. Lizic sait qu'on leur a donné des noms comme à des enfants. L'une s'appelle Perrine comme une paysanne, l'autre Elisabeth comme une dame de château et la petite s'appelle Anonyme, comme les bébés du cimetière qui n'ont pas vécu...

Des cloches qui ont un nom, interdisent toute familiarité; les quittant du regard, la petite se met à quatre pattes pour faire le tour de leur domaine. Elle colle son visage aux ouvertures béantes, entre les colonnes, elle

évite les cordes qui pendent comme trois serpents inoffensifs et continue son merveilleux voyage. Là-bas au loin, c'est la montagne : Le Ménez-Hom. La fillette reconnaît les trois courbes de son dos ; et cette grosse tour, dans la brume, c'est le clocher d'Irvillac, le pays de son papa ; tout au bas, c'est la place, la place vide... Est-ce deux oiseaux qui la traversent ? Mais non ! Ce sont deux petites filles, minuscules, pas plus grosses que des fourmis !... qui se tiennent par la main ; à leurs tabliers, l'un rose, l'autre bleu, Lizic, les reconnaît. Ce sont Madeleine et Peluche ! Elle appelle ses amies à grands cris : Madeleine ! Peluche ! mais sa voix s'éparpille dans le vent, comme des graines de pissenlit. Tout à l'heure, elles vont en pousser des exclamations d'étonnement et d'admiration quand elles sauront que Lizic les voyait de si haut ! Cette grande tache noire, c'est le bois de la Comtesse, et plus loin, ce grand miroir qui est l'étang du Roual et qu'elle n'a jamais vu de près, la petite pense que c'est probablement la mer Méditerranée...

Ensuite, elle s'y perd un peu et les images qu'elle a vues dans la géographie de Mariannic, se brouillent dans sa tête. Elle fait le tour de la froide maison et regarde à travers chaque petite fenêtre sans vitres. Peut-être que cette chose si haute au loin, c'est la Tour Eiffel ?... Et voici le train de Paris qui s'en va suivi de sa fumée grise et de ses wagons, qui se déroulent comme

une longue chenille... Le train siffle. Lizic l'entend et rit : on dirait un jouet d'enfant.

Elle introduit sa main dans une étroite ouverture et ramène des plantes à fleurs mauves et sèches, qui sentent la tisane des soirs d'hiver. C'est le lilas des murailles. N'est-ce pas merveilleux qu'elles aient fleuri si haut ? La graine serait-elle venue dans le bec d'un oiseau ou sur l'aile du vent ?

Lizic serre les petites fleurs dans sa main qui commence à avoir froid. Elle pense qu'il est temps de descendre. Elle descend avec précautions, sa main glissant sur la froide muraille et ne tarde pas à verdir comme la peau d'un lézard — 1, 2, 3, 4, 5 — elle compte les marches et ses sabots font toc, toc, comme l'horloge.

Ça y est ! La voilà en bas, tout contre la porte. Elle pèse sur le loquet... puis une peur terrible l'envahit brusquement. La porte ne s'ouvre pas ! Elle est fermée à clé ! Lizic est prisonnière !

Prise de panique, elle appela à grands cris : Maman ! Papa ! François ! Elle donnait de grands coups de pied dans la porte, elle pleurait, sanglotait, elle pesait de toutes ses forces sur cette méchante porte, mais que peut une petite fille de cinq ans contre une solide barrière de chêne ?

Pauvre Lizic ! Elle pensait à mille choses



effrayantes, la nuit va venir ! et les rats ! et les araignées et les méchantes corneilles qui doivent rire là-haut ! Elle passe ses petites mains sales sur sa figure mouillée de larmes, puis elle s'accroupit sur la dernière marche pour guetter les bruits. Peut-être une vieille femme viendra dire sa prière et l'entendra ? Ou bien le bedeau pour sonner l'angélus ? Enfin ses sanglots s'espacèrent et elle s'endormit...

C'est alors que se produisit le miracle : le petit Divy du vitrail qui avait entendu les cris désespérés de l'enfant, leva les yeux vers sa mère et dit d'une voix désolée :

— Maman, as-tu entendu ?

— Oui, dit sainte Nonne. C'est la pauvre Lizic qui se trouve enfermée dans l'escalier de la tour...

— Il faut faire quelque chose, dit Divy.

— Mais quoi, dit la mère, nous n'avons pas la clé !

— Oh ! J'ai pensé à quelque chose ! Aide-moi ! Et il s'accrocha à la ceinture dénouée de sa mère, comme un seau à la corde d'un puits... descends-moi vite ! Sans se hâter pour ne pas le blesser, sainte Nonne descendit son petit garçon qui courut à la porte fermée. Collant sa bouche au trou de la serrure, il cria :

— Lizic ! Lizic ! réveille-toi, remonte dans le clocher et sonne la cloche pour appeler au secours...

Lizic enfin finit par se réveiller. Elle pleura encore un peu et son visage s'illumina ! Comment n'y avait-elle pas pensé ? Il y avait les cloches !

Laissant ses sabots au pied des marches, elle refit la dure ascension, mais l'espoir lui donnait des ailes : 1-2-3-4-5... 1, 2, 3, 4, 5. De là-haut, la campagne était méconnaissable, noyée de brume. Le soir tombait. A tâtons, elle chercha une corde et se pendit en vain pour ébranler la lourde Perrine... Enfin, elle saisit la corde de la petite Anonyme et tira de toutes ses forces. Un son grêle naquit au-dessus de sa tête, puis un autre, puis un autre, puis trouvant le rythme elle tira, tira, à se rompre le cœur !

— Drelin, Drelin, disait la petite cloche, Lizic est prisonnière !

Quel remue-ménage sur la place ! Toutes les maisons se vidèrent en une minute ! Mlle Pédel jaillit de la Poste et Mlle Verveur de l'épicerie. Mme Gourmelon vint sur le seuil de l'auberge, et Mlle Orcil arrêta sa machine à coudre. Mlle Suzot, qui est la doyenne du village, descendit de la petite tour qu'elle habitait à l'entrée du pays, et cria : un incendie ? un incendie ?

Les questions se croisaient angoissées. Les vieilles gens avaient entendu le tocsin de la guerre en 1914, et le carillon de la victoire en 1918... mais cette petite sonnerie pressée ? N'était-ce pas un appel de détresse ? Madame, étonnée, sortit de son école en disant :

— Le curé a pourtant fait sa leçon de catéchisme ce matin?

Un paysan qui passait avec sa charrette, dit en riant: ce doit être la farce d'un gosse!

Monsieur le curé, sa barrette de travers, sortit de son presbytère, vint sur la place, et levant la tête demanda sévèrement: Que se passe-t-il? C'est une sorcellerie? Je ne vois personne là-haut!

C'est aussi ce que pensait le bedeau qui avait perdu ses sabots dans sa course!... Affolé, il cherchait la clé... puis quatre à quatre, il monta dans la tour. Qu'allait-il voir? Ce qu'il vit, c'est une pauvre petite fille, barbouillée de larmes, pendue à une corde, et qui pleurait et qui tirait... qui tirait...

— Mon pauvre petit oiseau! dit le vieil homme en la prenant dans ses bras. Comme tu as eu peur! Là! Calme-toi! C'est fini! Je vais te descendre et te ramener à la maison, et pour lui changer les idées il lui demanda:

— Mais dis-moi, mon ange, qu'as-tu fait là-haut?

— J'ai vu la Tour Eiffel! dit Lizic et le train de Paris...

Ils débouchèrent sur la place et Lizic oublia sa peur et son chagrin, sous les baisers des uns et des autres...

Nonne et Divy souriaient dans leur vitrail et personne ne pensa leur dire merci.

